

M POUR MÉTAL

CHRISTINE BROCHU

la plume d'or

Table des matières

Prologue	Toujours dans le trouble	6
JOUR 1	Ce matin-là	10
JOUR 2	Le lendemain	13
JOUR 3	Bagarre	23
JOUR 4	Où est Sandy ?	32
JOUR 5	Michel Louvain	39
JOUR 6	Fais attention !	52
JOUR 7	Vanessa	60
En soirée	Filatures	65
JOUR 8	Jacques Chevalier	78
Enlèvement		87
JOUR 9	Sandy Love retrouvée	90
ÉPILOGUE	Geneviève	97

Les Éditions La Plume d'Or
3485-308, av Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

M pour Métal

Christine Brochu



Brochu, Christine, 1979-, auteur

M pour Métal / Christine Brochu.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-11-8 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-12-5 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-13-2 (PDF)

I. Titre.

PS8603.R621M2 2018 C843'.6 C2018-940277-6

PS9603.R621M2 2018 C2018-940278-4

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Valessa Leblanc

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Christine Brochu, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mai 2018

Prologue

Toujours dans le trouble

Du plus loin que je me souviens, je me suis toujours retrouvée là où il y avait du trouble. C'est un don. Quelque chose qui a toujours été là. Je n'ai pourtant jamais couru après et je n'ai jamais fait exprès. Les embrouilles arrivent toujours quand je suis là, ou bien je suis toujours là quand il y a des embrouilles. C'est comme ça, et c'est tout. Petite, je pensais que c'était comme ça pour tout le monde... les objets cassés, les contagions d'herbe à poux, le chien avec la queue brûlée. C'est à l'adolescence que j'ai réalisé que j'étais différente des autres. Je sortais par la fenêtre après le couvre-feu. Je prétendais coucher chez des amies pour aller faire la fête. Je rentrais silencieusement par la porte d'en arrière au lever du soleil... les mêmes bêtises que les autres adolescentes, mais avec cette attirance innée à aller là où la tempête allait éclater. Party qui dégénère, feu qui devient hors de contrôle, course folle pour échapper aux forces de l'ordre... je trouvais ça tellement amusant. C'était excitant, grisant, électrisant. C'était le fun, jusqu'au jour où quelqu'un s'est fait mal. Si au moins c'était arrivé à moi. Ç'aurait été beaucoup plus facile.

Je m'appelle Vicky Durocher et j'utilise aujourd'hui mon don pour payer mon loyer : je suis devenue détective privée. J'ai ouvert mon bureau d'enquête dans le quartier Saint-Roch, à Québec. Et encore aujourd'hui, je suis « dans le trouble ».

Comme en ce moment, par exemple. Moi qui ne suis pas une adepte de course à pied en raison de mes problèmes de coordination, je suis en train de courir avec des talons aiguilles dans un couloir mal éclairé. Je tourne un coin en faisant de petits pas rapides pour éviter de me fouler une cheville, et je jette un rapide coup d'œil derrière moi. Il est toujours là et se rapproche dangereusement : un grand gaillard noir, dans un costume noir, avec le regard noir. Il est gros, mais rapide. Et il n'est pas content.

Je pousse à deux mains la première porte que je croise. De l'autre côté, des hommes à chemises blanches avec des filets sur la tête sont penchés sur des tables en acier inoxydable. Tous lèvent les yeux dans ma direction. Leurs couteaux s'immobilisent, les ustensiles se suspendent dans les airs. Je leur fais un petit sourire gêné, m'élance à travers la pièce et zigzague entre les tables de travail. La surprise passée, les hommes se mettent à siffler. L'un d'entre eux va même jusqu'à me faire une proposition indécente.

Il faut dire que je me suis dépassée, ce soir. *Eye-liner* noir « œil-de-chat » et extra couches de mascara, combinés à mes cheveux hyper volumineux. J'ai enfilé un *skinny* jean noir moulant, un t-shirt deux tailles trop petites, avec un *baby* écrit en lettres brillantes dessus, et j'ai chaussé ma paire de talons les plus aiguilles.

Sans m'arrêter, je leur envoie la main et pousse une porte battante, à l'autre bout de la pièce. J'aboutis finalement en terrain connu, dans le bar. En me dandinant le plus rapidement possible, je traverse la salle et jette un coup d'œil sur la scène. Il y a plusieurs filles qui s'y déhanchent, dont la pétillante Vanessa que j'ai rencontrée quelques heures plus tôt.

L'établissement était alors sombre et plein à craquer. Sans surprise, la majorité des clients étaient des hommes. J'avais réussi à trouver un tabouret libre au bar. Quand une serveuse

blonde platine et plantureuse me servit un *rum & coke*, j'eus de la difficulté à la regarder dans les yeux tellement son décolleté était plongeant.

— Est-ce que Sandy Love va danser ce soir ? lui demandai-je.

— Ouais, me répondit-elle avant d'aller servir des clients plus masculins.

— Tu vas voir, Sandy Love, elle est *HOT, HOT, HOT*, me dit la fille assise à côté de moi, en claquant des doigts. Elle utilise même des feux d'artifice !

— Ah oui ? m'étonnai-je en me rapprochant.

— C'est vraiment *HOT* ! Tu vas voir.

La fille était jolie, avec de grands yeux pétillants et un large sourire. Elle portait un mini chandail en léopard et une jupe tout aussi mini, en cuirette noire. Mes talons hauts avaient l'air ridicules à côté des siens.

— J'ai hâte de voir ça ! répliquai-je. J'ai entendu dire qu'elle sortait avec le guitariste de *M pour Métal*.

— Tu veux dire le chanteur ! Wow ! Les mecs de *M pour Métal* ! Ils sont trop sexy ! s'émerveilla la fille en papillonnant des cils. Elle est tellement *hot*, Sandy, qu'elle s'est fait recruter par des agents de Las Vegas. Elle va devenir *ShowGirl* ! ajouta-t-elle en criant le dernier mot.

— Noooooon ! C'est vrai ?

En guise de réponse, elle acquiesça en souriant.

— Moi, ça fait environ deux mois que je travaille ici. Mais j'ai pas le talent de Sandy Love. Pas encore ! poursuivit-elle en me faisant un clin d'œil.

— Moi, c'est Vicky, me présentai-je.

— Moi, c'est Vanessa. Mais tout le monde m'appelle Van.

Quelques heures plus tard, en marche rapide vers la sortie, j'étais en train de me dire que pour une débutante, Vanessa se débrouillait bien sur scène, lorsque j'entrai en collision avec quelque chose de dur. Si des bras solides ne m'avaient agrippée à ce moment-là, je me serais étendue de tout mon long sur le sol collant et poisseux du bar de danseuses.

Ce que j'avais heurté de plein fouet s'avéra être humain. Le corps était dur comme du béton et n'avait même pas bronché lorsque je lui ai rentré dedans. Le nez dans les pectoraux du gars, je levai les yeux. Mâchoire carrée, barbe de deux jours, bouche entrouverte... mon regard se scotcha à des yeux verts et exotiques, avec un soupçon de rebelle. Le genre de regard qui vous met dans le trouble sur-le-champ quand vous êtes une jeune fille de bonne famille. L'homme avait une peau couleur caramel. Ses cheveux noirs frisés me chatouillaient le bout du nez. Lorsque je me rendis compte qu'il me tenait toujours dans ses bras, je sentis la chaleur me monter au visage.

C'est le moment que choisit un gars ivre pour nous rentrer dedans, interrompant ce moment intime. Du coup, j'atterris sur une table. Des bouteilles de bière s'entrechoquèrent et des grognements d'indignation masculine se firent entendre, suivis par une série de jurons. Je redressai quelques bières en m'excusant puis, façonnant mon plus beau sourire, je me retournai vers le beau gars. Mais hélas, il n'y avait plus personne.

Je balayai la pièce des yeux et reconnus un visage familier, mais pas nécessairement celui que je cherchais. Mon poursuivant, qui se trouvait à être le portier du bar, était au bout

de la salle et venait de me repérer. Il bondit dans ma direction. Aussi rapidement que me le permettaient mes talons aiguilles, je fonçai vers la sortie.

Une fois à l'extérieur, je trébuchai dans mes souliers et fis un vol plané. Je glissai sur l'asphalte et disparus derrière un 4X4 au moment où le portier sortait de l'établissement. Je me tapis sur le sol et retins mon souffle. Haletant, le gros homme noir stoppa sur le pas de la porte, devant la file qui attendait pour entrer. Il marcha rapidement le long de celle-ci, en scrutant les visages. Puis, sur le qui-vive, il se tourna vers les voitures garées pour scanner le stationnement des yeux. Après quelques instants qui m'apparurent interminables, il retourna à la porte, discuta brièvement avec les autres portiers et s'engouffra dans le bar en jetant un dernier coup d'œil derrière lui.

Je comptai jusqu'à dix, enlevai mes talons hauts et sortis de ma cachette. Aussitôt, je m'engouffrai dans le boisé qui bordait le bar de danseuses le Moulin Rouge et me dirigeai vers l'arrière du bâtiment, là où se trouvaient les bennes à ordures et une sortie de secours que j'avais repérée plus tôt. La porte à l'arrière du bâtiment était tenue ouverte. J'aperçus une Mercedes noire aux vitres teintées garée non loin de là. Son moteur ronronnait. Je m'accroupis et attendis. Je n'eus pas à patienter très longtemps. À peine quelques instants plus tard, Sandy Love apparut, escortée par deux hommes.

De son véritable nom Sandrine Plamondon, elle avait tout d'une apparition. Grande, mince, avec des jambes interminables et des courbes là où il en faut, elle était une véritable Amazone. Le pas fauve avec un corps qui respire la sensualité. Son veston ajusté, qui laissait deviner la courbe de ses seins, cachait à peine l'énorme serpent tatoué qui débutait au creux de ses reins pour se lover sur son épaule. Elle en avait un plus petit sur la fesse, que je soupçonnais être le logo du groupe de musique *M pour Métal*. Je l'avais vu, plus tôt, lors de son spectacle, durant lequel il y eut effectivement plusieurs feux d'artifice. Trouver Sandy Love. C'était la raison qui ce soir-là, expliquait ma présence dans ce bar.

Ce qui m'avait tout de suite dérangée, chez cette fille, c'était son regard. Des yeux qui se voulaient à la fois ensorceleurs et très durs. Plein de noirceur. Je l'avais déjà vu, autrefois, ce regard. Et de le rencontrer à nouveau chez Sandy Love, cela m'avait donné des frissons.

Les hommes qui l'escortaient étaient rasés de près, avec les cheveux savamment coiffés vers l'arrière. Leurs vêtements dispendieux et leurs regards sur le qui-vive me donnaient l'impression qu'ils étaient des gardes du corps. Pourquoi Sandy Love avait-elle besoin de gardes du corps ?

Je me posais la question lorsqu'un autre homme sortit à la hâte par la porte de secours. Il interpella Sandy Love qui aussitôt, fit volteface. L'homme se lança à sa poursuite et la saisit par les poignets avant de la tirer vers lui et de planter son visage à deux pouces du sien. Dans la cinquantaine, il était très bronzé, ce qui contrastait avec ses cheveux blond platine. La mâchoire serrée, il parlait à voix basse en regardant Sandy Love droit dans les yeux.

Étrangement, les deux gardes du corps ne s'interposèrent pas. Je vis cependant leurs muscles se crispier. Une main à la hanche, leur veston retroussé, je pus distinguer qu'ils étaient armés et prêts à intervenir. Étant donné que Sandy Love me faisait dos, je ne pouvais voir son visage.

D'abord immobile, elle se mit à gigoter pour se défaire de l'emprise de l'homme. Ce geste de contrôle, je l'avais rencontré à plusieurs reprises dans le passé. À l'époque, je n'avais rien

fait et depuis, je m'en suis toujours voulu. Ma mâchoire se crispa et mes poings se refermèrent automatiquement lorsque je vis Sandy Love commencer à se débattre en lâchant des jurons.

Ayant réussi à libérer un de ses poignets, elle frappa son assaillant à la figure. Celui-ci la lâcha complètement et se plia en deux, la main sur la mâchoire. En se relevant lentement, il passa la main dans ses cheveux pour replacer des mèches rebelles qui lui tombaient dans le visage. Puis il étira les deux bras et boutonna son veston, sans lâcher Sandy Love des yeux. Son regard la mettait au défi. Pendant ce temps, les deux gardes du corps étaient tendus, prêts à bondir. Sans un mot, l'homme tourna les talons. Les poings fermés, les jambes écartées, Sandy Love le regarda s'en aller. Lorsqu'il disparut dans le bar, les gardes du corps se détendirent, pendant que Sandy Love se tournait brusquement vers eux pour leur faire signe de la suivre. Après quoi, elle prit place à l'arrière de la Mercedes.

Instinctivement, je fis un geste vers mon sac à main en léopard pour saisir mon cellulaire. Ce faisant, mes mains se heurtèrent à de l'herbe et de la terre. Je regardai en direction de mes pieds et réalisai que je n'avais plus de sac. J'avais dû le perdre en courant. La Mercedes quitta tranquillement le stationnement du Moulin Rouge, suivie d'une autre voiture où étaient assis les deux gardes du corps.

Lorsque les voitures furent hors de vue, je me levai. Souliers aux mains, je fis le tour de l'immeuble par l'arrière. Je me rendis un peu plus loin, sortis des arbres qui me servaient de cachette et me dirigeai vers ma voiture. Une fois devant celle-ci, je tapai du pied, les poings sur les hanches. Mes clés se trouvaient dans mon sac à main en léopard ! Mon sac préféré ! Celui que je venais de perdre, je ne sais où. J'imaginai le portier noir qui le fouillait et trouvait mes cartes d'identité renfermant mon nom et mon adresse. Les dents serrées, après avoir donné une série de coups de pied dans la roue de mon véhicule, je hélai un taxi.

JOUR 1

Ce matin-là

Seule personne ayant répondu à mon annonce pour le poste d'assistante, Linda était assise devant l'ordinateur du bureau et pianotait sur le clavier. Elle s'était avérée une pro de la recherche d'information sur le web, un domaine qui me faisait grandement défaut. Même sans ses talons aiguilles, Linda me dépassait d'une tête, en plus d'avoir la poitrine, les jambes et la garde-robe d'une starlette américaine. Un léger accent russe transparaissait dans sa voix lorsqu'elle parlait français.

Étant restée vague sur ses origines et son passé, il était évident qu'elle n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Elle portait des chaussures qui auraient pu payer trois fois mon loyer. Je n'ai jamais vu cette fille deux fois avec le même vêtement. Célibataire et sensible au regard de la gent masculine, elle avait parfois deux rancards le même soir et un nouveau petit copain aux deux ou trois jours. J'étais incapable de suivre le fil de sa vie amoureuse, Conrad étant remplacé par Giovanni dès que je réussissais à retenir le nom d'un de ses soupirants.

Au maigre salaire que je lui donnais, je m'étonnais chaque matin de la retrouver assise derrière l'unique ordinateur de mon bureau de détective, véritable placard à balais coincé entre la taverne Jos Dion et une friperie, sur la rue St-Joseph. J'avais à peine réussi à y entrer un bureau, un divan en cuir et une table à café, objets abandonnés et trouvés sur le trottoir en face de l'immeuble, un jour de pluie.

J'étais assise sur le divan et feuilletait un dossier lorsqu'un : « Elle me trompe encore, la *crisse* ! », interrompit ma lecture.

Un homme se tenait au milieu de la pièce, le torse bombé, les poings sur la hanche. Bottes d'armée, jean troué, t-shirt de moto, ses cheveux longs et noirs avaient l'air d'avoir été démêlés pour la dernière fois en 1995, juste avant les années *grunge*. Il portait la moustache et semblait furieux. Le *look* typique du *métalleux* qu'on voit encore circuler dans les rues de la Capitale-Nationale.

Quand je lui fis signe de s'asseoir, il croisa les bras et me toisa de bas en haut, les sourcils froncés. Ça m'arrivait tout le temps. Comme je ne ressemblais pas à un détective privé, j'avais parfois de la difficulté à me faire prendre au sérieux. C'est pourquoi j'attirais souvent les clients les plus désespérés.

Au début, j'avais essayé de porter le veston noir, pantalon noir et chemise blanche pour paraître plus professionnelle. Or, rien n'y fit et par la suite, je m'étais laissé aller tranquillement. Aujourd'hui, je portais une chemise à carreaux, une camisole pour homme *X-Large*, des *leggings*, et j'avais à peu près pris le temps de me coiffer. À ce moment même, mes cheveux étaient probablement dans les airs.

De son côté, Linda, avec sa chemise blanche transparente qui mettait en évidence son soutien-gorge noir, sa jupe cigarette et ses talons hauts, ressemblait à un mannequin paradant dans un défilé à Milan. Aussi, je la soupçonnais d'aller chez la coiffeuse tous les matins.

Je saisis un calepin, et l'homme prit place sur le divan, avant de poser ses bottes sur la table à café.

— C'est quoi son nom ? lui demandai-je.

—À qui ? me répondit-il.

—Euh... à la fille... qui vous trompe.

—Sandy Love, dit-il en bombant le torse.

—C'est son vrai nom, ça ?

—Sandrine Plamondon. Sandy Love, c'est son nom d'artisssss...

—C'est votre copine ?

En guise de réponse, il émit une sorte de grognement. Je pris cela pour un oui.

—Et vous pensez qu'elle vous trompe ? questionnai-je en me reculant un peu par précaution.

—J'comprends pas, ostie ! J'sais pas ce qui s'est passé. Avant, a venait voir toutes nos shows...

Je notai « musicien » dans mon calepin.

—A m'envoyait des messages textes, même quand j'étais su l'*stage*. A dansait sué *speakers*, a se lançait su l'*drum* à Mike à la fin des shows pis a grafignait les autres filles qui venaient me parler au bar. A s'est même fait tatouer not' nom de band su l'cul, expliqua mon interlocuteur avant de lâcher un long soupir et de laisser ses épaules s'affaisser.

—Et maintenant ? demandai-je.

—Ben, à un moment donné, elle était pus là. Pus de textes, pus de danses sué *speakers* pis pus de Sandy dans l'*drum* à Mike. Pus là ! Pis là, y a plein de filles qui viennent me parler après les shows, tsé...

Un pli se forma entre ses deux gros sourcils lorsqu'il lança :

—Pus de guerre de meufs en fin de soirée. Tsé, on a une réputation à entretenir, nous autres !

Je hochai la tête, comme si je comprenais ce que cela impliquait.

—On dit encore ça... meuf ? lui demandai-je.

—J'sais pas, j'ai entendu ça dans une entrevue l'aut' fois. J'trouvais que ça faisait tof, tsé, dit l'homme en balançant la tête, l'air satisfait.

—Ça fait combien de temps que vous ne l'avez pas vue ?

—Qui ?

—...

Je jetai un bref coup d'œil vers Linda, qui derrière l'ordinateur, roulait les yeux d'exaspération en secouant lentement la tête.

—Sandrine Plamondon, repris-je. Sandy Love. Ça fait combien de temps que vous ne l'avez pas vue ?

—Un boutte...

—Elle a un travail ?

—Moulin Rouge.

Je notai l'information dans mon calepin. Le Moulin Rouge était un bar de danseuses situé tout près du bureau.

—Vous êtes allez voir si elle travaillait encore là-bas ?

—Nah !

—Pourquoi pas ?

—Pas pensé... répliqua le musicien en haussant les épaules.

Je pinçai les lèvres et lui demandai son nom.

— Mes chums m'appellent Rocky. Comme le boxeur, précisa-t-il avec fierté.

En réalité, il s'appelait Richard. Il était guitariste pour le groupe de rock *M pour Métal* et vivait dans son van. Je réussis à obtenir un numéro de téléphone pour le rejoindre. Il paraissait louche, mais le fait qu'il veuille retrouver sa copine me semblait légitime.

Après maintes tentatives, je parvins à obtenir une adresse pour Sandrine Plamondon. En revanche, impossible de savoir si elle avait une famille ou des amies. Rocky n'avait pas l'air au courant.

— OK, dis-je, je vais donc commencer avec ça. Avez-vous une photo ?

Il sortit un bout de carton de son jean et me le tendit. Je le pris, le regardai et le lui redonnai. Il s'agissait d'une annonce pour un spectacle de *M pour Métal*.

— Une photo de Sandrine Plamondon, je veux dire... lui dis-je en soupirant.

— Ouais, grogna-t-il en dodelinant de la tête et en plongeant les yeux dans le décolleté de Linda.

En voyant cela, je roulai les yeux d'exaspération.

En sortant du bureau, je décidai d'aller faire un tour au Moulin Rouge. Il était deux heures de l'après-midi lorsque je garai ma voiture devant le bar de danseuses, dont le stationnement était désert.

Situé dans un quartier industriel, l'établissement était gris et rectangulaire et ne comptait aucune fenêtre. Sa façade arborait deux immenses portes rouges, encore barrées à cette heure de la journée. Je cognai, mais n'obtins aucune réponse.

Je fis ensuite le tour du bâtiment. À l'arrière, une benne à déchets se trouvait à côté d'un escalier de cinq marches et d'un petit balcon en métal. La porte arrière était également barrée. Derrière le lotissement, une pente abrupte et broussailleuse montait vers la haute-ville.

Pour le moment, impossible de vérifier si Sandrine Plamondon travaillait toujours dans le bar. Je retournai donc à ma voiture.

J'habitais dans un immeuble à appartement situé à Loretteville, près du Carrefour des Saules. Brun, l'édifice comprenait une dizaine d'appartements d'un prix très abordable. J'avais un espace de stationnement à moi, un réfrigérateur et le câble. Tout ce dont une fille célibataire a de besoin pour être heureuse.

J'ouvris la porte du frigidaire, pour constater qu'il ne me restait qu'un pot d'olives et du ketchup. J'ouvris le pot d'olives, que j'agençai avec une boîte de craquelins qui traînait dans mon garde-manger. *Ricardo* serait fier de moi ! Je me rendis au salon, m'écrasai sur le divan et passai quelques heures devant la télévision. Lorsque le soleil commença à descendre dans le ciel, je me préparai pour une nouvelle sortie au Moulin Rouge.

Je pris une douche chaude et séchai mes cheveux en plaçant la tête à l'envers, pour un maximum de volume. Je traçai le contour de mes yeux au crayon noir et appliquai de multiples couches de mascara. Je farfouillai ensuite dans ma garde-robe, à la recherche du parfait kit de clubbeuse. J'optai pour une paire de skinny jeans et un t-shirt serré, avec le mot « *Baby* » écrit en lettres brillantes. Je finalisai mon look de *pitoune* avec une paire de talons aiguilles, un manteau de cuir et mon petit sac en léopard. Il était 23h00 lorsque je me mis en route pour le bar de danseuses le Moulin Rouge.

JOUR 2

Le lendemain

Le lendemain matin, je portais des lunettes de soleil grandeur panneaux solaires pour cacher mes cernes. J'essayais de me réveiller à grands coups de café *Tim Hortons* extra large. J'étais de mauvaise humeur, car j'avais dû prendre l'autobus pour me rendre au bureau. C'est pour toutes ces raisons que je ne remarquai pas tout de suite les cinq *métalleux* assis sur le divan du bureau. J'allumai lorsque j'entendis un gros rot sonore.

— C'est pas pareil sans Sandy, me dit Rocky, qui portait exactement les mêmes vêtements que la veille, sauf qu'ils étaient un peu plus froissés.

— Ouais, y'a plus personne qui se déhanchent sué *speakers*, ajouta un mec aux bras remplis de tatouages.

Lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, Linda et moi fîmes instantanément la grimace en apercevant son dentier doté de fausses dents en or.

— C'est vrai, ça, ce que dit Brun, renchérit un autre qui semblait être le moins crotté du groupe avec sa chemise carreautee et sa casquette *John Deere*. Sandy, elle faisait VENIR du monde ! poursuivit-il en y allant d'un geste obscène et d'un clin d'œil dans ma direction.

— Les gens, y s'attendent à ce qu'à se *pitche* sul *drum* à Mike à fin du show, dit le plus poilu.

Ce dernier avait une barbe longue, des cheveux longs, du poil sur les bras et dans les oreilles. Il avait même du poil qui débordait de son chandail. Les autres l'appelaient « Beaudoin ».

— Ouais, grogna un mec qui devait être Mike, pis y a plus de batailles de *pitounes* non plus, ajouta-t-il d'un air penaud.

Je posai une fesse sur le coin du bureau de Linda qui, stoïque, tapait à l'ordinateur de ses doigts parfaitement manucurés. Je pêchai un beigne dans une boîte posée sur la table à café et y allai d'un petit résumé de ma sortie au Moulin Rouge. Je confirmai que Sandrine Plamondon, alias Sandy Love, travaillait toujours là-bas. Bien que les gars me fixaient, je n'étais pas sûre qu'ils m'écoutaient. Mike jouait un rythme sur sa poitrine, et j'ignorais si « Brun » souriait ou aérail ses fausses dents en or. De son côté, Beaudoin faisait des signes louches avec sa langue tout en zieutant Linda. Pas le moindre importunée, celle-ci continuait ses recherches sur l'ordinateur. Je l'admirais pour son sang-froid. Enfin, Rocky me regardait intensément, les yeux plissés, l'air hyper concentré. Tellement, que je commençais à voir des veines se démarquer sur son front.

En me remémorant ma soirée de la veille, une image s'interposa dans mon esprit... celle de mon amie d'enfance Geneviève qui me souriait. C'était il y a longtemps, lorsqu'elle était encore capable de sourire. Nous étions avec un groupe d'amis, à boire de la bière derrière l'aréna du quartier. Quelqu'un avait réussi à faire un feu à l'aide de vieilles planches de bois qui traînaient là. Des garçons un peu plus vieux dansaient autour du feu et criaient des obscénités en faisant éclater leurs bouteilles de bière sur le pavé. Geneviève et moi les trouvions amusants. Perchées sur des blocs en béton empilés derrière l'aréna, nous étions assises avec un petit groupe de filles, en train de potiner sur les garçons, lorsque mes yeux se posèrent sur le bras de Geneviève, qui tira aussitôt sur sa manche. J'eus tout de même le temps d'apercevoir

les marques violacées sur son bras. Des marques qui ne se trouvaient pas là quelques jours plus tôt, lorsque nous nous étions baignées à la piscine municipale. Je ne dis rien, ce soir-là, et elle non plus. Je me contentai de respecter son choix. Ce n'est que plus tard que je l'ai vue se débattre pour se défaire de la poigne d'un homme. Exactement comme l'a fait Sandrine Plamondon avec l'homme bronzé.

—Avez-vous déjà remarqué si Sandrine portait des bleus sur les bras ou sur les jambes ? demandai-je aux gars. Et pas parce qu'elle serait tombée de votre *stage*, précisais-je aussitôt.

—Qui ? s'exclamèrent-ils à l'unisson en échangeant des regards d'incompréhension.

—Sandy Love, répondis-je avec un méga roulement des yeux. Vous a-t-elle déjà parlé au sujet de quelqu'un qui la menaçait ou la maltraitait au travail ? Quelqu'un qui lui faisait peur ? Un client, par exemple ?

—Sandy, elle a peur de personne, indiqua Rocky en bombant le torse, tandis que les autres acquiesçaient à l'aide d'un grognement.

—Un collègue, alors ? insistai-je en jetant un coup d'œil vers Linda qui fit un furtif mouvement de la tête.

—Êtes-vous allés voir à l'appartement de Sandrine ? m'enquis-je en me retournant vers les gars.

—Pour ? questionna Rocky.

—Pour voir si elle s'y trouvait ? dis-je en me tapant mentalement sur le front.

— OK, man ! s'écria Rocky en se levant, le poing dans les airs. On y va ! .

Avant même que je ne réussisse à émettre une objection, Brun, casquette *John Deere*, Beaudoin et Mike prenaient la porte. Du coup, j'attrapai mon sac et me tournai vers Linda, qui me tendait un dossier à bout de bras. Je le saisis et lui demandai :

—J'aimerais avoir la liste...

—...des employés du Moulin Rouge, je sais. Et le nom de l'homme trop bronzé : Jacques Chevalier, roucoula-t-elle. Très bel homme, à mon avis. C'est le boss du Moulin Rouge.

Je la regardai, stupéfaite.

—Je connaître lui, m'expliqua-t-elle en me faisant un clin d'œil.

Ce disant, elle pointa la seule fenêtre du bureau de son doigt à la manucure française parfaite. De l'autre côté, les gars m'attendaient dans un *éconoline* brun, pas très propre, avec le logo de *M pour Métal* dessiné sur le côté. Je le reconnus : c'était le même dessin que j'avais vu sur les fesses de Sandy Love. Le tableau de bord du véhicule était jonché d'emballages de restauration rapide. Alors qu'une chanson métal jouait à tue-tête, cinq crinières se faisaient aller dans le camion. «Pas très discrets, comme garçons», me dis-je. J'eus à peine le temps d'embarquer qu'ils démarrèrent en faisant crisser leurs pneus. S'ensuivit un énorme nuage de fumée.

Sandrine Plamondon habitait rue Arago, près de Dorchester. La rue était tranquille, étroite et à sens unique. Elle logeait dans un vieil immeuble de trois étages, en pierres grises et aux portes bleues.

L'*éconoline* monta deux roues sur le trottoir et freina brusquement devant une borne-fontaine. Lorsque la musique s'éteignit en même temps que le moteur, les cinq gars sortirent du camion, suivis par un nuage de fumée. Pour ma part, je sortis du van en toussant et en

crachant. Durant quelques instants, je passai la tête entre les jambes pour retrouver mon souffle et apaiser une crise d'asthme. Lorsque je me redressai, la rue était déserte. Je scannai les environs en me demandant comment cinq gars aussi peu subtils avaient pu disparaître aussi facilement lorsque j'entendis siffler. Je levai la tête et vis *John Deere* qui me faisait des saluts à partir de la fenêtre du deuxième étage.

— On a passé par en arrière, me cria-t-il. La clé est cachée avec les épingles à linge.

Super ! Maintenant, tout le voisinage était au courant ! Il disparut à l'intérieur et quelques instants plus tard, la porte de l'appartement de Sandrine s'ouvrit. Je montai les escaliers jusqu'au deuxième étage et arrivai dans un petit vestibule envahi par des souliers de femme.

L'appartement était divisé sur deux étages. La cuisine et le salon se trouvaient au deuxième. Située au fond, la cuisine donnait sur une petite galerie et un escalier qui permettait d'accéder à la cour arrière. C'est par là que les gars s'étaient infiltrés dans l'appartement. Avec d'immenses fenêtres offrant une vue sur Arago, le salon occupait l'avant de l'appartement. De là, un escalier de fer en colimaçon montait à la chambre, un loft s'étalant sur tout le troisième étage. C'est là que je décidai de commencer mes recherches.

Le lit, défait, était immense, alors que des vêtements traînaient par terre. Dans la garde-robe, je vis du noir, du noir, un peu de rouge, et encore du noir. Ainsi que d'autres souliers à talons hauts. Dans le meuble à côté du lit, je découvris toutes sortes de sous-vêtements, que ce soit en dentelle, en cuir ou en ce qui ressemblait à du plastique. J'allai ensuite dans la salle de bain, où je trouvais une abondance de pots, de crèmes, de savons, de démaquillants, de shampoings, de revitalisants, de bains moussants, de chandelles parfumées et un coffre rempli de maquillage. Tout était en désordre, mais il n'y avait rien dans les poubelles.

Je tirai le rideau de douche, et entendit un cri de femme... le mien. Juste devant moi, dans la baignoire de la salle de bain, se tortillait un serpent de deux mètres, dont la tête était tournée dans ma direction. Il me regardait droit dans les yeux, avec sa langue qui sortait par intermittence. L'entendant siffler, j'étais horrifiée et hypnotisée tout à la fois.

J'ai vaguement entendu comme un bruit d'éléphants monter les escaliers, puis Rocky, *John Deere* et Mike apparurent dans le cadre de porte, alors que le serpent commençait à se tortiller autour de ma jambe. Rocky se pencha pour le saisir et l'installa tranquillement autour de son cou, en tenant sa tête dans sa main.

— Mouiiiiii, elle t'a fait peur la tite madame. C'est qui le petit kiki à son papa ? C'est qui le petit kiki à son papa ? chantonna-t-il en quittant la pièce avec le serpent. Mike le suivit en se tambourinant le torse.

Moi, j'hyperventilais. *John Deere* me retira la bouteille de shampoing des mains, celle-là même que j'agrippais comme si ma vie en dépendait. Avec une main dans le creux de mon dos et en me chuchotant doucement des mots à l'oreille, il me fit sortir de la pièce. Une fois assise sur le lit, il me fit boire un liquide transparent à même une petite flasque. Je bus et recrachai aussitôt.

— Kossé ça ? C'est ben mauvais ! criai-je.

— Alcool maison ! C'est moé qui l'a faite ! me dit-il fièrement.

— C'est à qui le serpent ? demandai-je en essuyant ma bouche du revers de la main.

— C'pas un serpent, c't'un python royal ! me corrigea-t-il le plus sérieusement du monde.

C't'à Sandy pis à Rocky. Ils ont la garde partagée. Sais-tu comment il s'appelle ? Il s'appelle... *MICHEL LOUVAIN* ! s'écria-t-il en pouffant de rire.

— Le chanteur ?

— Non, le serpent...

Cette fois-ci, il éclata franchement de rire en se prenant les côtes et en roulant sur le lit. Pour ma part, j'étais trop fâchée pour répliquer quoi que ce soit. Une fois remis de ses émotions, *John Deere* me reprit la flasque des mains et but le reste du liquide d'un trait. Après une grimace et un coup de poing sur sa poitrine, il me dit :

— Y'est cool, t'sais, *Michel Louvain*. Tu l'as probablement réveillé. Y'était aussi surpris que toé d'te voir là. J'pense qui t'aime ben. D'habitude, y mord les gens qui connaît pas. Si y'avait été agressif, y se serait roulé en boule pis y t'aurait sifflé.

— Mais... il m'a sifflé ! m'écriai-je.

— Sifflé comment ? Comme ça ?

Sur ce, il imita les hommes de la construction qui sifflent les belles filles dans la rue. En guise de réplique, je lui donnai un coup de poing sur l'épaule.

— Pour de vrai, les pythons, ça siffle. C'est ça qui fait quand y'a peur. Et quand y'a peur, y mord, m'expliqua-t-il.

— Et qu'est-ce qu'il faisait dans le bain ?

— *Michel Louvain*, il aime les endroits chauds et humides, répondit-il en me faisant un clin d'œil.

Sur ce, je suivis *John Deere* jusque dans la cuisine. Si je venais d'avoir la peur de ma vie à cause du python, je faillis faire une crise cardiaque en entrant dans la cuisine. Mike était debout devant le poêle, en train de cuisiner des œufs, du bacon, du jambon et des saucisses dans beaucoup de graisse, pendant que Beaudoin tartinait des toasts. De son côté, Brun était attablé et mangeait une assiettée digne d'un chauffeur de semi-remorque américaine. Son dentier en faux or reposait sur la table, à côté de son assiette. Après quelques minutes, Rocky nous rejoignit, sans le python. Il s'assit à table et arrosa ses œufs brouillés de ketchup. *John Deere* passa son bras autour de mon cou et me dis :

— Tes œufs, té veux comment, bébé ?

J'entamais une crêpe au sirop d'érable lorsqu'on cogna à la porte. Aussitôt, les fourchettes se figèrent dans les airs et tout le monde se tourna vers la porte de la cuisine. Une vieille dame nous faisait des tatas par la fenêtre. Je me levai et lui ouvris la porte.

— Oui ?

— Bonjour, mon petit, je vous ai monté des biscuits au chocolat.

Dans ses mains, elle tenait un gros plat *tupperware* qu'elle déposa lourdement sur la table. Puis elle flatta affectueusement la tête de Mike avant de se servir un café. Les mecs recommencèrent à manger, comme si de rien n'était.

La vieille dame mesurait environ un mètre cinquante-deux et portait un ensemble veston-jupe rose bonbon deux tailles trop grandes. Ses cheveux blancs étaient permanentés en petits boudins serrés sur sa tête. En souriant, elle me fit signe de la suivre au salon, ce que je fis après m'être servi un café.

Dans le salon, tout était immense : immenses fenêtres, plafond haut, gigantesque divan rouge en coin et immense télévision plasma. Sur les murs, on pouvait voir trois gigantesques

toiles représentant des torsos musclés d'hommes nus, grandeur nature. Sandrine Plamondon ne semblait pas avoir de problèmes d'argent.

Une chose était sûre : elle n'avait pas de femme de ménage. Comme pour le reste de l'appartement, tout était en désordre. Des vêtements, magazines, emballages de bouffe et bouteilles de bière vides s'entassaient un peu partout, autant sur le plancher que sur le divan.

La vieille dame s'assit sur une série de revues de tatouages, tandis que je me fis une place à côté d'une boîte de pizza. Une fois installée, je remontai mes jambes sur le divan en pensant à *Michel Louvain*. Le python, pas le chanteur.

— Je connais bien Sandrine, débuta-t-elle, ça fait un bon bout qu'elle habite en haut de chez moi. Elle est très tranquille et je ne l'entends jamais. C'est ça qui arrive quand on vieillit, on n'entend plus rien, alors on fait de très bons voisins. Ha ha ha ! J'ai un appareil, vous savez, pour entendre. Mais je n'entends rien au téléphone. Alors mes enfants ne m'appellent plus. C'est ingrat, les enfants, voyez-vous ! Mais Sandrine, c'est une gentille fille. Je lui apporte des tartes, des biscuits, des gâteaux et elle vient quelques fois me visiter pour discuter. Vous savez, entre filles, on peut tout se dire. On parle de maquillage, de garçons... Ce qu'elle peut être populaire, la Sandrine ! Une vraie beauté. J'ai déjà été populaire, moi aussi, vous savez... indique-t-elle en me faisant un clin d'œil. Quand j'étais jeune, j'étais une vraie pin-up ! On m'invitait toujours pour danser. Mais c'était différent, dans ce temps-là, vous savez, on se mariait pour sortir de la maison. Moi, j'ai rencontré mon mari quand j'avais quinze ans. C'était un bel homme, un peu plus vieux que moi...

Au fur et à mesure qu'elle parlait, je me sentais peu à peu plonger dans un état semi-comateux. Les yeux rivés sur les torsos nus des tableaux, mes paupières devenaient de plus en plus lourdes. J'avais l'impression qu'on tentait de m'hypnotiser.

La vieille dame parlait sans arrêt, sans même prendre de pause pour reprendre son souffle. Je commençais à glisser vers le bas du divan lorsqu'elle arrêta enfin de parler pour prendre une gorgée de café. J'en profitai pour me redresser et lui demander :

— Il y a combien de temps que vous n'avez pas vu Sandrine ?

— Je l'ai vue hier, répondit-elle en époussetant sa jupe du revers de la main. Ou est-ce que c'était la semaine passée ? C'est quel jour, aujourd'hui ?

— A-t-elle reçu de la visite, récemment ? Des hommes, par exemple ?

— Hum... Je me rappelle surtout les garçons aux cheveux longs et aux pantalons déchirés, dit-elle en pointant la cuisine. Dans mon temps, y'a personne qui s'habillait de la sorte ! Chez nous, on était toujours bien mis et on était fiers. On s'habillait et on se coiffait proprement. Je me souviens encore de ces fois où mes sœurs et moi, nous nous préparions pour aller danser au centre communautaire. On se coiffait pendant des heures ! Et on avait toujours les plus belles robes. Ma mère était couturière, vous savez ! On n'était pas riches, mais on était toujours bien mises. C'est pas comme les jeunes d'aujourd'hui. Toutes sortes de couleurs dans les cheveux... Rouge, vert, bleu. Mais c'est pas des couleurs pour les cheveux, ça ! Et c'est quoi cette mode de perçages ? Ils sont troués de partout : dans le visage, les yeux, les lèvres, et toutes sortes d'autres endroits pas possibles. C'est pas propre ces affaires-là...

Pour rester éveillée, je me pinçai le dessous de la cuisse et dressai mentalement des listes dans ma tête : une liste d'épicerie, si j'avais un portefeuille plus volumineux, la liste des

personnes avec qui j'étais allée à l'école, celle des garçons qui m'avaient embrassée, celle des garçons que j'avais embrassés. Je me livrais à cet exercice, donc, jusqu'à ce que je sois interrompue par la vieille dame qui s'exclama :

— Ah oui ! Je me rappelle. Il y a bien un homme, un nouveau, qui est apparu dans la vie de Sandrine, dernièrement. Oh, mon petit ! gloussa-t-elle, tout excitée, un bel homme, un vrai. Pas comme les garçons dans la cuisine. Il avait de la classe, celui-là. Et de l'argent, c'est sûr ! J'aurais vendu ma fille pour aller danser avec un homme comme lui !

Je sortis mon calepin et demandai :

— Pourriez-vous me le décrire physiquement, Madame... ?

— Je m'appelle Thérèse Paquette, mon petit, répondit-elle en souriant avant de s'arrêter pour réfléchir un moment. C'était un homme mature, environ dans la cinquantaine. Toujours bien habillé. Il avait les cheveux grisonnants, mais était encore pimpant de santé. Aussi... C'est quoi le mot que je cherche ? Ah oui ! Athlétique !

Je lui souris pour l'encourager à continuer.

— Et très bronzé... ajouta-t-elle.

— Sandrine vous a-t-elle parlé de ce super bel homme bronzé ? questionnai-je après avoir noté les dernières informations.

— Oh non, mon petit ! Sandrine, elle était très secrète.

Elle termina son café, me flatta affectueusement la tête, puis se leva.

— Pourriez-vous me téléphoner si vous avez de ses nouvelles ? m'enquis-je en lui tendant ma carte d'affaires.

— Oh ! Bien sûr, mon petit. Je vous appelle et on va jaser, sourit-elle.

Je la reconduisis à la porte de la cuisine, où les gars du band lavaient la vaisselle en écoutant *Radio X* qui jouait à tue-tête.

À 17h00, Sandrine n'était toujours pas passée à son appartement. Nous quittâmes donc par la porte d'en arrière, avant de cacher la clé parmi les épingles à linge. Les gars me déposèrent ensuite à ma voiture, toujours stationnée au Moulin Rouge. J'utilisai une clé de rechange pour ouvrir la portière et retournai à la maison.

Vers minuit, j'enfilai mon kit d'espionne : jean noir, bottes noires, t-shirt noir et manteau de cuir noir. J'appliquai du crayon noir autour de mes yeux et remontai mes cheveux en un chignon serré. Ceci fait, je fourrai un vieux téléphone cellulaire dans la poche arrière de mon pantalon et mis une bonbonne de fixatif dans la poche de mon manteau. Une fois en route, je fis un détour sur le boulevard Wilfrid-Hamel et passai par le service de commande à l'auto du *Tim Hortons* pour commander un café extra fort extra large et une douzaine de beignes.

Arrivée à destination, je garai ma voiture dans le stationnement voisin du Moulin Rouge. Armée de fixatif, de ma boîte de beignes et de mes jumelles, je sortis une chaise pliante du coffre de la voiture et m'engouffrai dans le boisé, jusqu'à un endroit d'où il me serait possible de voir le stationnement du Moulin Rouge. Il était une heure du matin lorsque je dépliai ma chaise pour poser mes fesses dessus.

J'observai la faune nocturne qui entraît et sortait du bar, non sans espérer secrètement d'apercevoir Monsieur *Torse de Béton* pour vérifier s'il était aussi beau de loin que de proche. Lorsque je me surpris à penser à ses yeux verts et à ses belles lèvres invitantes, je me donnai une série de claques au visage pour conserver mon focus.

Vers les trois heures du matin, je pliai ma chaise et me faufilai derrière le bar. De mon nouveau poste, je pouvais maintenant apercevoir la porte de sortie arrière, près des bennes à ordures. C'est ainsi que je pus voir la Mercedes noire se stationner, moteur allumé. Peu de temps après, Sandy Love sortit du bar, suivie de ses deux gardes du corps. Mais pas de Jacques Chevalier, cette fois-ci.

Elle s'assit dans la Mercedes, tandis que les deux hommes se dirigèrent vers une autre voiture. Je pris quelques photos avec mon cellulaire et notai les numéros de plaques d'immatriculation des deux véhicules sur ma boîte de beignes.

Je ramassai ensuite cellulaire, beignes, jumelles et chaise pliante, puis dévalai la pente jusqu'à ma voiture. Je pris aussitôt la direction ouest, à la suite de la Mercedes.

Celle-ci s'engagea sur l'autoroute Henri IV. Juste avant le pont, elle sortit sur le boulevard Laurier et au deuxième feu, tourna à gauche pour ensuite entrer dans le stationnement souterrain de l'Hôtel Alt.

Pour ma part, je me garai de l'autre côté de la rue, à la Place Laurier, ce qui me donnait une vue sur l'entrée du stationnement souterrain, ainsi que sur la réception de l'hôtel, un établissement à la fois sobre et moderne. À travers les grandes fenêtres donnant sur de la réception, je pouvais distinguer des plafonds hauts, des murs foncés et un mobilier rouge. Un jeune homme dans la vingtaine se tenait derrière le comptoir. L'endroit était un peu trop chic pour mon kit d'espionne. En gardant un œil sur l'hôtel, je farfouillai sur le siège arrière de ma voiture.

Depuis que je suis détective, j'ai pris l'habitude de laisser traîner des vêtements de rechange dans la voiture. Dans des cas comme celui-ci, j'avais de quoi me changer rapidement. Selon ma mère, par contre, j'avais juste l'air bordélique. Je trouvai une paire de talons hauts, une camisole à paillettes et une trousse de maquillage. J'enfilai la camisole, me mis du gloss et défis mes cheveux. Après un regard satisfait dans le rétroviseur, je me dirigeai vers la réception de l'hôtel.

Pendant que je traversais la rue, la Mercedes noire sortit du stationnement souterrain, passa derrière moi et tourna au coin de la rue. Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis tapai rageusement du pied sur le trottoir en laissant échapper un juron. Les bras croisés sur la poitrine, je me traitais de tous les noms.

Les deux voitures étaient parties Dieu sait où ! Je n'avais même pas pris la peine de remarquer quelle direction les gardes du corps avaient empruntée. Sandrine était peut-être encore dans la Mercedes. Ou dans l'hôtel. En soupirant, je marchai vers la porte d'entrée. Une fois à l'intérieur, je sortis mon vieux cellulaire, le collai à mon oreille et fis semblant de parler au téléphone.

— Bon allez... c'est quoi le numéro de ta chambre ? Ben oui, je suis là ! Je suis en bas, lançai-je d'une voix impatiente. Allez, allez... c'est quoi ton numéro de chambre ? ...Donne-moi ton numéro de chambre... Comment ça, tu le sais pas ? m'exclamai-je en laissant entendre un long soupir d'exaspération.

Puis je plaçai une main sur le récepteur de mon téléphone et dis au jeune réceptionniste : « Elle est soûle ! »

Compréhensif, il sourit en hochant la tête.

— J'te rappelle, dis-je en fermant mon cellulaire.

Cela dit, j'émis un petit rire gêné et demandai au jeune homme :

— Mon amie est dans l'hôtel, mais elle est trop soûle pour se rappeler du numéro de sa chambre ! Elle s'appelle Sandrine Plamondon... à moins qu'elle soit enregistrée sous Sandy Love ... c'est son nom d'artiste.

Le garçon se mit à taper compulsivement sur son clavier d'ordinateur, cliqua sur la souris, croisa les bras, mit sa main devant sa bouche et fronça les sourcils. Ses yeux parcoururent l'écran, jusqu'à ce qu'il m'annonce d'un air triomphant :

— Chambre 801.

Du coup, je sautai de joie.

Une fois dans l'ascenseur qui devait me conduire au 8^e étage, je répétais le discours devant me permettre d'aborder Sandrine Plamondon. Arrivée devant la porte 801, je cognai tout simplement.

C'est une Sandrine Plamondon en robe de chambre, la tête enroulée dans une serviette, qui me répondit. Elle était encore plus pétard de proche. Avec sa peau mate, ses sourcils noirs, ses yeux en amande, son petit nez retroussé et son air farouche, elle ressemblait à l'actrice Lucie Laurier. Elle sembla surprise de me trouver là. Nous nous dévisageâmes quelques instants, puis lorsque j'ouvris la bouche pour parler, elle me claqua la porte au nez. Après quoi, j'entendis le loquet se tourner à l'intérieur de la chambre. Aussitôt, je soupirai. Ça m'arrivait tout le temps.

Je me mis donc à taper frénétiquement sur la porte de la chambre tout en criant à tue-tête. Sans réfléchir, je beuglai le nom des gars de *M pour Métal*. Finalement, ce n'est que lorsque je mentionnai *Michel Louvain*, (le serpent, pas le chanteur), que la porte s'ouvrit brusquement.

Quand Sandrine me poussa violemment contre le mur opposé, je levai les bras devant moi pour me protéger d'un autre coup qui ne vint pas. Je me mis alors à parler rapidement, avant qu'elle ne referme la porte ou ne me saute dessus :

— C'est Rocky et les gars de *M pour Métal* qui m'ont demandé de te retrouver et je veux juste m'assurer que tu es OK. Je suis détective privée et je peux te le prouver. J'ai une carte dans ma poche... je vais te la montrer...

Tout en parlant et en gardant une main devant mon visage, j'allai pêcher ma carte d'affaires dans la poche arrière de mon jean. Plantée dans la porte de sa chambre d'hôtel, Sandrine avait les bras croisés sur la poitrine et affichait un regard glacial.

Je lui tendis ma carte qu'elle saisit d'un geste sec. Elle la lut et, les yeux baissés durant un bon moment, sembla réfléchir. Puis, sans me jeter le moindre regard, elle me fit un signe d'entrer dans la chambre.

Grande, celle-ci avait l'apparence d'un loft. Un énorme lit trônait en son centre. Le mur du fond était tout en briques rouges. À l'opposé, une immense fenêtre allait du sol au plafond, à travers laquelle on pouvait distinguer le contour des deux ponts de Québec. Sandrine tira sur la serviette qui recouvrait sa tête et la jeta négligemment sur le sol. Sans même un regard vers moi, elle s'assit à une vanité et entreprit de se sécher les cheveux.

Sur la table à café reposait un plateau de fruits et de fromages. Une bouteille de mousseux était ouverte à côté de deux flutes à champagne, sauf qu'une seule d'entre elles était utilisée. Contrairement à l'appartement de Sandrine, la chambre était plutôt propre et bien rangée. Étrangement, aucune valise ne traînait nulle part. Les seuls vêtements qu'on pouvait voir étaient ceux que Sandrine portait plus tôt, et qu'elle avait jetés nonchalamment sur le lit.

Lorsque le bruit du séchoir cessa, je levai les yeux vers Sandrine, qui me dévisageait dans le miroir. Ses yeux étaient noirs. À première vue, elle n'arborait aucune trace d'ecchymoses sur les bras, le cou ou les jambes.

— Je ne veux pas retourner, me dit-elle simplement en se brossant les cheveux. Puis, calmement, mais les dents serrées, elle m'expliqua :

— J'ai travaillé dur pour me rendre là où je suis rendue. Aujourd'hui, j'ai ENFIN une opportunité qui a du bon sens. Autre chose qu'une gig où les hommes sont plus intéressés à voir mon cul que de me voir danser. Me semble que c'est pas difficile à comprendre, ça ! Là, je suis prête pour les grandes ligues !

Son regard devint triste lorsqu'elle ajouta :

— Je les aime bien les mecs ! Ils sont mignons et ils me font rire. C'est pas à cause d'eux que je m'en vais. Il faut que je sorte de Québec. C'est pas icitte que ça se passe.

— C'est pour cette raison que tu as deux gardes du corps ? lui demandai-je.

Une lueur, que je pris d'abord pour de l'incompréhension, défila dans ses yeux. C'est pourquoi je crus bon de préciser :

— Les deux gars qui te suivent partout ?

Tout à coup, elle cessa de se brosser les cheveux. Sa main se crispa sur la brosse, ses jointures devinrent blanches, ses lèvres se pincèrent et ses sourcils se froncèrent. Mes questions la dérangeaient. Dans le passé, je n'osais pas poser les bonnes questions. Celles qui sont difficiles à poser parce qu'elles dérangent. Et plus tard, je m'en suis voulu de ne pas l'avoir fait, car ce manquement m'avait fait perdre mon amie Geneviève.

— Sandrine, est-ce que quelqu'un te fait du mal ?

Contrairement à ce que je m'attendais, elle ne baissa pas les yeux, me lançant plutôt un regard rempli de mépris. Après un long moment, elle croisa les jambes et les bras, se cala dans sa chaise et me dit platement :

— Ils travaillent pour des agents de spectacles de Las Vegas. Ils sont venus recruter des danseuses pour des shows qui seront présentés dans les casinos. Ils cherchent des « showgirls ». C'est ma chance.

C'est ce que sa collègue de scène Vanessa m'avait déjà dit lors de notre rencontre au Moulin Rouge. Mais quelque chose clochait dans sa voix. Elle n'avait pas l'air excitée à l'idée d'aller danser à Las Vegas. Aussi, j'avais l'impression qu'elle récitait un texte appris par cœur.

— Et Jacques Chevalier ? questionnai-je.

Cette fois, ses yeux s'agrandirent et je détectai de la surprise sur son beau visage. Ou était-ce de la peur ?

— Les mecs négocient avec lui, au Moulin Rouge. J'ai été assez conne pour signer un contrat avec lui et maintenant, il veut de l'argent. Ça retarde mon départ ! lâcha-t-elle avec agacement.

— Est-ce qu'il t'a menacée ? voulus-je savoir.

Sur ce, elle lança sa brosse sur la vanité, se leva et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit toute grande.

— C'est assez ! s'impatienta-t-elle.

La main sur la hanche, elle tenait la porte ouverte. Je me levai et en passant devant elle, lui murmurai :

—Tu as ma carte. Je peux t’aider si tu as besoin d’aide.

En guise de réponse, elle claqua la porte derrière moi.

JOUR 3

Bagarre

Le lendemain matin, je me réveillai avec un point dans le ventre. J'allais devoir annoncer à Rocky et son groupe que Sandrine Plamondon les plaquait pour aller danser à Las Vegas. Je pris une longue douche chaude et me changeai dix fois, pour finalement enfiler ce que j'avais choisi au tout début : un vieux *boyfriend* jean, un large t-shirt dans lequel je fis un nœud, et mes ballerines noires. Enfin, j'attachai mes cheveux en queue de cheval.

Une fois prête, je sortis le dossier que Linda m'avait donné au vol et le consultai. Le nouveau mandat provenait d'un certain Denis Larose, propriétaire de stations-service à Québec. Mon ventre gargouilla bruyamment. Après avoir fait le tour de mon frigidaire et de mon garde-manger, j'appelai M. Denis Larose sur son cellulaire pour lui donner rendez-vous au *Tim Hortons* sur la rue l'Ormière.

Quarante-cinq minutes plus tard, M. Larose était assis devant moi avec un café et une roue de tracteur. Dans la quarantaine avancée, c'était un homme de taille moyenne, bedonnant, avec des cheveux grisonnant sur les tempes. Il portait un pantalon beige et un chandail bleu marine arborant le logo de son commerce sur la manche. Il faisait partie de ces hommes qui portaient encore fièrement la moustache. Avec le regard vif et allumé du gars intelligent, il me regardait avec curiosité, en se demandant probablement s'il devait me prendre au sérieux. Ça m'arrivait tout le temps.

— Depuis combien de temps êtes-vous propriétaire de stations-service ? lui demandai-je pour casser la glace.

— J'ai ouvert ma première franchise il y a au moins dix ans, puis j'en ai acheté d'autres dans la région par la suite. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais eu de problèmes.... dit-il en soufflant sur son café, jusqu'à ce que je me rende compte que je perdais de l'essence à cette succursale-là.

— Des clients qui partent sans payer ? tentai-je.

— J'y ai pensé... mais la quantité d'essence qui me manque est beaucoup trop importante pour la justifier par une poignée de clients qui partent sans payer. On prévoit un certain pourcentage, dans nos budgets annuels, pour couvrir les vols d'essence et année après année, ce pourcentage demeure plus ou moins le même. Mais dans ce cas-ci, c'est comme si mes réservoirs se vidaient plus vite que prévu.

— Une fuite ?

— J'ai vérifié, et tout est beau de ce côté, affirma-t-il en prenant une bouchée dans sa roue de tracteur.

— Est-ce que ça pourrait être dû à une erreur de chiffre lors de la livraison de l'essence ? questionnai-je après avoir remarqué que du sucre blanc était resté collé sur sa moustache.

Il fit non de la tête, puis précisa :

— Quand je m'en suis rendu compte, je me suis mis à superviser toutes les livraisons d'essence. Ce sont les mêmes gars qui viennent depuis le début et donc, je les connais. Après vérification, tout était dans les règles. Mais malgré tout, j'ai encore perdu de l'argent, ce mois-ci.

— Ça aurait commencé quand, selon vous ?

—Je l’ai remarqué à la fin du printemps. Je dirais que le tout a commencé vers la fin du mois de mars ou le début du mois d’avril, répondit-il en essuyant sa moustache avec une serviette de table.

—Y a-t-il eu des événements particuliers durant cette période? Un changement de personnel, par exemple?

—J’engage toujours des étudiants au printemps pour combler les horaires d’été. Alors oui, il y a eu un changement de personnel. Des ajouts, pour être plus précis.

—Des soupçons?

Il appuya les deux coudes sur la table et peigna distraitement sa moustache avec les doigts avant de répondre :

—Il y a un ou deux employés en qui j’ai moins confiance... mais je n’ai rien de concret.

Je lui demandai ensuite de me fournir la liste de ses employés en y incluant le plus d’informations possible : curriculum vitae, références et horaire de travail. Il promit de m’envoyer le tout dès que possible à mon bureau, puis se leva, me serra la main et quitta le restaurant. Pour ma part, je pris quelques notes en terminant mon café.

Ensuite, je me rendis au bureau pour trouver une façon de contacter Rocky et sa bande. Comme nous étions le week-end, Linda n’était pas là. Je dus donc fouiller un peu avant de trouver ce que je cherchais. Je m’assis au bureau et composai le numéro de téléphone laissé par Richard. Malheureusement, un message enregistré m’informa qu’il n’y avait plus de service au numéro composé. Or, c’était le seul que j’avais en main. J’ouvris l’ordinateur et lançai une recherche sur le groupe de musique *M pour Métal*.

Je trouvai leur site internet, mais pas de numéro de téléphone. J’y pêchai cependant une adresse, que je notai dans mon calepin. J’y lus également que le band prévoyait une série de concerts en ville au cours des prochains jours.

L’adresse trouvée me mena au bar le Scanner, sur la rue de Saint-Vallier Est. Le barman me confirma ce que je savais déjà, à savoir que les gars de *M pour Métal* n’habitaient pas là, ajoutant qu’il ne les avait pas vus récemment, mais qu’il les attendait dans quelques jours pour un spectacle. Et non, il n’avait pas de contact pour les rejoindre.

Comme le bar se trouvait à deux pas de l’appartement de Sandrine, j’y allai à pied. Je sonnai à la porte avant, mais n’obtins aucune réponse. En fouinant par la fenêtre donnant sur la terrasse arrière, je constatai que l’appartement était vide. Je passai donc au premier pour saluer Mme Paquette, laquelle me confirma qu’il n’y avait pas eu de vie dans l’appartement de Sandrine depuis notre rencontre de la veille. Je la remerciai et partis avec un *tupperware* rempli de brownies.

Après quoi, je visitai plusieurs établissements où le band devait jouer dans les prochains jours. Encore là, nul ne put me renseigner. Je commençais à penser que je m’étais peut-être fait berner par des rockeurs sans le sou qui dès le départ, n’avaient pas l’intention de me payer pour mes services.

En chemin vers la maison, je fis une halte à la station-service de Denis Larose, qui se faisait voler de l’essence. Je prévoyais y acheter tout le nécessaire pour une soirée télé : pizza congelée, chips et bière froide. J’allais enfin pouvoir me mettre à jour dans les épisodes de Virginie !

Je fis le plein d'essence, entrai dans le dépanneur, m'installai au stand à revues et en profitai pour zieuter tranquillement l'endroit entre deux potins traitant de stars américaines. Je notai qu'à l'extérieur, la station-service comptait six pompes à essence, de même que je repérai deux caméras de surveillance : une dans le dépanneur, derrière les caisses enregistreuses, et une autre braquée sur les pompes. Ce jour-là, les deux caisses étaient occupées par une jeune fille à queue de cheval et un adolescent boutonneux. L'un et l'autre portaient l'ensemble t-shirt et bermuda fourni par l'entreprise. Au fond du magasin se trouvaient deux portes fermées : celle des toilettes et celle de l'entrepôt, réservé aux employés. J'effectuai quelques emplettes et fis la file pour passer à la caisse.

— Est-ce que c'est toujours occupé comme ça, le week-end ? m'enquis-je auprès de l'adolescent boutonneux, une fois mon tour arrivé.

— Ouais, répondit-il en scannant mes achats sans me regarder.

— C'est plus tranquille la semaine, non ?

— Non. Ça va faire 25,15\$

— J'ai mis pour vingt dollars d'essence, précisai-je.

En entendant cela, la fille à la queue de cheval se tourna vers lui avec un air exaspéré.

— Alex, tu as encore oublié de demander si le client avait pris de l'essence !

— Elle me l'avait pas dit ! s'indigna le fautif en me pointant du doigt.

— On en a déjà parlé, répliqua la jeune fille comme si elle s'adressait à un enfant, il faut que tu le DE-MAN-DES !

La file de clients était en train de s'étirer derrière moi. Du coup, les gens s'impatientaient tout en me lançant des regards accusateurs.

— C'est pour la pompe 2, dis-je en tendant ma carte.

— Désolée, me lança la fille.

— Est-ce que ça arrive souvent que les gens partent sans payer ? m'informai-je en composant mon code.

— Plus souvent qu'on le pense ! répondit-elle. Et mon patron nous a bien prévenus que si ça continue ainsi, il va se rembourser sur nos paies !

— Pas cool, répliquai-je en reprenant ma carte.

J'attrapai mon sac de provisions et sortis. Je restai une vingtaine de minutes dans ma voiture, à regarder le flot de clients faire le plein, rentrer et sortir du dépanneur.

Une fois dans mon appartement, j'enlevai mes ballerines dans le vestibule, allai à la cuisine, déposai mes emplettes sur le comptoir et rangeai la boisson gazeuse dans le frigidaire. Puis je me mis à fredonner une chanson. C'était le genre d'air entraînant qui vous restait dans la tête pendant des heures. Je me rendis compte que la musique ne jouait pas uniquement dans ma tête, mais aussi à la télévision, dans mon salon.

Du coup, tout mon corps se raidit, un frisson me traversa le corps et mes cheveux se dressèrent au creux de ma nuque. Je m'immobilisai complètement et tendis l'oreille. Effectivement, c'était le son de ma télévision que j'entendais. Pourtant, je me rappelais clairement l'avoir éteint avant de partir, le matin même.

Doucement, j'ouvris un tiroir de la cuisine et saisis le plus gros couteau que j'avais en ma possession. En me plaquant au mur, je marchai à pas de loup dans le couloir, puis arrivée au coin du mur, je jetai un rapide coup d'œil dans le salon. Je faillis faire une crise cardiaque.

Mike, Brun et *John Deere* étaient évachés sur mon divan. Mike se jouait un rythme de *drum* sur la poitrine, Brun avait les pieds posés sur la table à café, tout juste à côté d'une boîte de pizza vide, et *John Deere* avait le bras appuyé sur une caisse de vingt-quatre. Tous ensemble, ils écoutaient *Musique Plus*.

Je me positionnai dans le cadre de porte du salon et, les deux poings sur les hanches, leur lançai :

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

Les gars tournèrent nonchalamment la tête dans ma direction et se crispèrent dès qu'ils me virent. Suivant la direction de leur regard, je baissai les yeux sur le plus gros couteau de cuisine que je possédais et que je tenais toujours dans ma main. En le pointant dans leur direction, je répétais en élevant la voix :

— Je vous ai demandé : qu'est-ce que vous faites LÀ ? Vous êtes sourds ou quoi ?

Incrédules, les gars se concertèrent du regard. Puis, toujours en ignorant ma question, ils se levèrent comme un seul homme et me sautèrent dessus. *John Deere* me plaqua dans le ventre à la manière d'un joueur de football, Brun me saisit le poignet qui tenait le couteau et serra fort pour me faire lâcher prise, tandis que Mike m'empoigna par les pieds. Tous ensemble, nous tombâmes à la renverse dans le vestibule. Quant au couteau, celui-ci glissa plus loin sur le plancher de céramique. Étendue par terre sur le dos, je vis *John Deere* ramasser le couteau et disparaître dans la cuisine. Je tentai de me relever, quand je réalisai que Brun était assis sur mon ventre. Je gigotai pour le repousser, mais peine perdue, il était trop lourd. Lorsque *John Deere* revint de la cuisine, il tapa dans la main de Brun, qui se leva et me libéra. Après quoi, les trois retournèrent tranquillement s'évacher dans mon salon, pendant que je reprenais mon souffle, toujours couchée dans le vestibule.

— Sérieux, dis-je lorsque j'eus repris mon souffle et fus en état de parler, qu'est-ce que vous faites dans mon salon ?

— Ben, on *chill*, me répondit Mike en tapant un rythme sur ma table à café.

— Et pourquoi vous *chiller* CHEZ MOI ? criai-je presque, les deux bras dans les airs. Pourquoi vous n'allez pas faire ça CHEZ VOUS ?

— On peut pas, répliqua Brun en gardant les yeux rivés sur la télévision montrant des filles en bikini qui se déhanchaient dans un vidéoclip de Mötley Crüe.

— Comment ça, vous ne pouvez pas ? C'est quoi cette affaire-là ?

— Pasque, se contenta de répondre Brun, les yeux scotchés sur les bikinis.

— Vous ne pouvez pas rester ici, m'indignai-je. Mon appartement, c'est pas un hôtel. Et d'ailleurs, comment vous avez fait pour rentrer ?

Je me levai debout, croisai les deux bras sur la poitrine et tapai du pied, pendant que les gars m'ignoraient complètement. La moutarde commençait à me monter au nez. Pour être sûre d'obtenir toute leur attention, j'allai me poster directement devant le téléviseur, cachant les bikinis avec mon corps. Peu de temps s'écoula avant que la boîte de pizza vide qui se trouvait sur la table à café vole juste au-dessus de ma tête. Ensuite, une dizaine de capsules de bière me heurtèrent la poitrine et les bras. Malgré l'attaque, je gardai mon poste sans broncher.

— Pourquoi vous n'allez pas plutôt chez Sandrine ? demandai-je.

— Qui ? répondirent-ils à l'unisson.

— Sandy Love, dis-je en soupirant bruyamment et en roulant les yeux au plafond.

John Deere décapsula une bière, la leva dans ma direction et m'expliqua :

— On peut pas retourner chez nous parce que nos parents nous ont crissés dehors. On peut pas retourner chez Sandy Love non plus, parce qu'on s'est fait crisser dehors itou. Pis y a pas la télé dans la van. Faque, on est icitte.

-Et comment avez-vous fait pour rentrer chez moi ? demandai-je à nouveau.

Brun émit un son, à mi-chemin entre un rot et un grognement Néandertal.

-Pardon ? lui lancai-je en étirant le cou dans sa direction. J'ai pas bien compris.

Il grommela à nouveau et je réussis à saisir : « La clé sous le tapis », dans la série de sons qui sortaient de sa bouche. J'avais complètement oublié que j'avais une clé sous le tapis de la porte d'entrée. C'était pour moi, car très souvent, dans le passé, il m'est arrivé de perdre la clé de mon appartement pendant une nuit de surveillance ou une course folle pour semer un poursuivant. J'abandonnai mon poste devant la télévision, saisis la bière que *John Deere* me tendait toujours et me fit une place sur le divan.

— Pourquoi vous vous êtes fait crisser dehors de chez Sandy ? Qui vous a mis à la porte ? questionnai-je en oubliant momentanément que j'étais fâchée.

— On était assis ben tranquilles pis on écoutait la tivi... commença *John Deere* avant de ramener les yeux sur Claude Rajotte.

— On avait fumé un gros batte, interrompit Brun, tandis que les deux autres acquiesçaient à coups de grognements d'hommes des cavernes.

— Pis là, y'avait deux mecs dans l'appart. Y nous ont r'gardé, pis y ont rien dit. Pis ensuite, y sont partis, continua *John Deere*. Pis pas longtemps après, la police est débarquée pis a nous a dit de sortir.

Il prit une gorgée de sa bière et son visage s'illumina lorsqu'il enchaîna :

— Pis là, Rocky y'a dit : « Aller vous faire foutre ! »

Les gars se levèrent d'un seul bond, se tapèrent dans les mains et lâchèrent une série de cris de mâles en rut pour célébrer la témérité de leur chef. Je dus attendre qu'ils se calment avant de leur demander :

— C'étaient qui les deux mecs ?

— Hein ? articula mollement *John Deere* dont l'attention était à nouveau portée sur la télévision.

— Les deux mecs qui sont entrés dans l'appartement ? C'étaient qui ? répétai-je, exaspérée.

— J'sais pas.

— Ils ressemblaient à quoi ?

— Ben, y'étaient habillés full chic, tsé. Genre... veston, cravate pis toute, répondit *John Deere*.

— Pis y sentaient full le parfum, ajouta Mike en grimaçant.

— Douchebags ! lança Brun.

— Avec des guns, pis toute, précisa *John Deere*.

Ce disant, il leva les index et les pouces dans les airs pour mimer des fusils. Il les pointa dans ma direction et tira.

— On aurait dit des gardes du corps, genre. Tsé, comme dans les films, indiqua-t-il avant de se retourner à nouveau vers la télévision.

«Les gardes du corps de Sandrine Plamondon?» me questionnai-je en prenant une longue gorgée de bière et en me calant dans le divan.

Il était près de vingt-deux heures lorsque Rocky et Beaudoin nous rejoignirent dans mon appartement. Rocky entra théâtralement en hurlant et en se frappant le torse avec les poings. On aurait dit King Kong. *John Deere* lui décapsula une bière, qu'il cala d'un trait sans même prendre la peine de quitter le cadre de porte du salon. Après quoi, il lança la bouteille vide par-dessus son épaule. J'allais protester, mais *John Deere* me repoussa dans le divan en me faisant signe de me taire. Après que Rocky eût éructé bruyamment, les gars se mirent à siffler et à applaudir à tue-tête. Ensuite, Rocky se retourna vers moi, me pointa du doigt et s'écria :

—Où est Sandy Love?

Je lui racontai donc ce qui s'était passé lors de ma rencontre de la veille avec Sandrine Plamondon, et expliquai qu'elle partait danser à Las Vegas. Lorsque j'eus terminé, le silence était total dans mon salon. Rocky avait le nez en l'air, les sourcils froncés, le torse bombé et les poings fermés, tandis que toutes les têtes étaient tournées vers lui. Après une minute de silence, son regard se posa sur moi comme si il me voyait pour la première fois. Puis, il hurla :

—On s'en va chercher SANDYYYYY!

Les jambes écartées, il traça alors de grands cercles dans les airs avec son bras, comme s'il jouait du air guitar.

—Noooooooooon ! criai-je en me levant aussitôt du divan.

Dans le but d'attirer leur attention, je fis de grands gestes avec les bras J'empoignais des t-shirts et tirai sur des bras, puis je me faufilai dans le cadre de la porte d'entrée, que je barrai avec l'aide de mon corps. Mais peine perdue. Les gars d'étaient levés d'un coup et me poussèrent dans le couloir. En passant devant moi, Beaudoin me saisit par le bras et m'entraîna avec eux.

Dans l'éconoline, on m'emprisonna entre Brun et Beaudoin. J'allais probablement devoir jeter mes vêtements après la balade, car ils risquaient à jamais d'être imprégnés de l'odeur de pot, d'essence et de sueur qui régnait dans le camion.

Je ne vis pas le chemin que Rocky emprunta pour se rendre au Moulin Rouge, tellement j'étais barricadée dans un nuage opaque de fumée. La senteur me donnait mal au cœur, mes yeux piquaient et la musique forte faisait naître un début de mal de tête. J'allais m'évanouir lorsque je fus violemment projetée vers l'avant. Nous étions arrivés.

Aussitôt, les portes de l'éconoline s'ouvrirent. Beaudoin me prit par les épaules et me sortit du van, sans même permettre à mes pieds de toucher terre. Avec leur subtilité habituelle, les gars pénétrèrent dans le bar en poussant tous ceux qui se trouvaient dans la file d'attente. Même les portiers ne purent les contenir.

Pendant que je gigotais pour me défaire des mains qui m'agrippaient, les gars bousculèrent des clients qui à leur tour, firent voler les *bucks* et les pichets de bière. Poussée vers la gauche, tassée vers la droite, je m'enfargeai dans des chaises. À un certain moment, je fus soulevée de terre avant d'atterrir tête première sur la scène, où mon menton glissa sur toute la longueur. Soudain, je me retrouvai aux pieds d'une danseuse complètement nue.

—C'est quoi ce bordel ? s'écria-t-elle.

Ayant interrompu son show, les deux mains sur les hanches, elle regardait dans la salle. Pendant ce temps, je pouvais voir quelques filles qui se trouvaient dans l'arrière-scène et qui

s'étaient entassées près du rideau pour voir ce qui se passait.

— On cherche Sandy Love, lui répondis-je en me décollant du plancher.

— Sandy Love... répéta-t-elle avec dédain.

Puis elle cracha par terre avant d'ajouter :

— On l'a pas vue depuis son show d'hier soir. Bon débarras !

— Elle ne travaille pas ce soir ? m'étonnai-je.

— Pas vu... m'en fous, rétorqua-t-elle en se penchant pour ramasser ses vêtements sur le sol.

Ce faisant, elle donna une tape à un client qui tentait de lui voler son soutien-gorge.

— Sandy Love, mon CUL ! marmonna-t-elle en se dandinant jusqu'à l'arrière-scène.

Je tâtai mon menton douloureux et retournai vers la salle pour juger l'ampleur des dégâts. C'était l'enfer sur terre ! Les portiers étaient parvenus à rattraper les gars du band, tandis que les clients avaient décidé de se mêler de partie. J'aperçus d'abord Beaudoin. Le t-shirt déchiré et le nez ensanglanté, il tenait la tête d'un type sous ses aisselles, et en emprisonnait un autre entre les cuisses. Pour sa part, Mike retenait un homme par le t-shirt et le giflait au visage. Ensuite, il le repoussa, saisit un pichet de bière et s'en aspergea le visage, pendant que Brun se sauvait avec une danseuse sur l'épaule. Quant à Rocky, il était debout sur une table et se plaisait à distribuer des coups de pied. Enfin, je vis *John Deere* qui préparait des cocktails derrière le bar.

Soudain, mes yeux rencontrèrent un autre visage familier... celui du portier noir qui m'avait pourchassée, l'autre soir, et qui maintenant, me pointait du doigt avec des yeux fâchés. Du fond de la salle, il s'élança vers moi.

Je sautai en bas de la scène et dès que mes pieds atterrirent au sol, une dizaine de messieurs au regard coquin me sautèrent dessus pour essayer de me tâter. Je me débattis de mon mieux pour me sortir de là, mais peine perdue. Ils me caressaient les cheveux, m'empoignaient les bras, me prenaient les genoux et posèrent leurs mains sur ma poitrine. Pour les en empêcher, je donnai des coups de pied et grafignai à l'aveuglette.

Tout à coup, je me sentis à nouveau soulevée de terre, avant d'être transportée comme une poche de patates sur l'épaule de quelqu'un. Je me débattis, mais la poigne était ferme. Je me fis trimbaler ainsi jusqu'à l'extérieur du bar, puis, d'un coup d'épaule, je me retrouvai les deux pieds sur le ciment, dans le stationnement du Moulin Rouge..

Lorsque je levai les yeux vers mon assaillant, j'eus une faiblesse dans les jambes et me sentis devenir toute molle à l'intérieur. Mon visage s'enflamma. Devant moi se tenait le Monsieur Torse de Béton de l'autre soir. Mâchoire carrée, larges épaules, corps musclé et jean serré là où il faut. Ses cheveux noirs mi-longs et sa peau naturellement bronzée me portaient à croire qu'il était latino. Plus grand que moi d'une tête, ses beaux yeux verts, exotiques et félins me dévisageaient. Je le regardais bêtement quand je réalisai qu'il essayait de me dire quelque chose.

Il me fourra un casque dans les mains, enfourcha une moto et en fit gronder le moteur. Après quoi, il me fit signe de grimper derrière lui. Avant de m'exécuter, je me retournai vers le Moulin Rouge et vis le portier noir sortir par les grandes portes rouges. Du coup, j'enfilai rapidement le casque et sautai sur la moto. Dès que mes fesses touchèrent le siège, mon

chauffeur démarra en trombe. Je tournai la tête vers le club et en apercevant le portier qui courrait derrière nous, je lui envoyai la main en guise d'au revoir.

Cramponnée à mon sauveur, j'aurais voulu que nous roulions ainsi toute la nuit. J'avais les bras enroulés autour de son torse en béton et ma tête reposait dans le creux de son épaule. Mais hélas, nous arrivâmes rapidement à destination. Il stationna la moto et coupa le moteur. Je descendis sans grâce, enlevai le casque et passai plusieurs fois la main dans mes cheveux pour m'assurer que je n'avais pas la crinière dans les airs. Assis sur la moto, mon bon samaritain m'étudiait. Son regard était sérieux, mais son attitude décontractée. Il portait un jean bleu, un t-shirt blanc et un blouson de cuir noir. À son cou, j'entrevis une délicate chaîne en or retenant un minuscule pendentif de la vierge Marie, entourée par un feu. Mystérieux, avec un soupçon de danger. Et entièrement irrésistible. Tout à fait le genre de gars contre qui nos mères nous mettent en garde !

J'étais là à le détailler bêtement des yeux, lorsqu'il étira le bras dans ma direction. Du coup, je me figeai et arrêtai momentanément de respirer. Après quoi, il enroula un doigt dans la ceinture de mon jean et me tira vers lui. Le rouge me montant aussitôt aux joues, j'eus soudain très chaud. Avec une lueur amusée dans les yeux, il me retira le casque des mains et le déposa sur la moto. Il sortit ensuite un objet de son blouson et me le remit. Je reconnus sans mal le petit sac en léopard que j'avais perdu au Moulin Rouge.

Je l'ouvris et examinai son contenu. Tout y était : mes cartes, mes clés, mon cellulaire et ma bouteille de spray net. Je reculai pour agrandir l'espace entre nous et ainsi, éviter une éventuelle perte de conscience de ma part, et affichai un petit sourire timide.

— Merci, dis-je avec une petite voix. Et merci de m'avoir sortie du pétrin. Ça commençait à devenir intense, là-bas.

Je ris bêtement et pour fuir son regard perçant, qui me donnait l'impression qu'il me déshabillait des yeux, j'inspectai les environs. Nous nous trouvions dans un stationnement, à l'arrière d'un immeuble à appartements en briques brunes. La porte d'entrée en vitre, éclairée de l'intérieur, me semblait tout à coup familière. Il y avait quelques voitures garées dans l'espace de stationnement, dont la mienne. Éberluée, je demandai :

— On est chez moi ?

Il ne broncha pas.

— Comment tu connais mon adresse ?

En guise de réponse, il se contenta d'un mouvement de tête en direction de mon sac. Puis il dit :

— Ton adresse est sur ton permis de conduire.

Sa voix était exactement comme je l'avais imaginée, mais en mieux : grave, gutturale et chaude. Il parlait québécois, mais en roulant très légèrement les « r ». Un accent latino.

— C'est vrai, murmurai-je en baissant les yeux.

Je perdais tous mes moyens en sa présence.

— Tu devrais éviter le Moulin Rouge pendant un certain temps, me conseilla-t-il.

— Ah oui ? Mais pourquoi ? demandai-je, aussi surprise que curieuse.

À ce moment, son regard devint plus sombre. Il murmura quelque chose en espagnol que je ne compris pas, puis finit par répondre :

— C'est dangereux.

Puis après une longue pause, il ajouta :

—Tiens-toi loin.

Cela dit, il démarra sa moto et après un dernier regard dans ma direction, quitta mon stationnement en pétaradant. J'étais hypnotisée.

JOUR 4

Où est Sandy ?

Le lendemain matin, je me levai courbaturée. J'avais le menton égratigné, les genoux ecchymosés et les bras endoloris. Je me traînai jusqu'à la cuisine, mis la cafetière en marche et allai emprunter le journal devant la porte de mon voisin de palier.

Je m'assis ensuite à la table de la cuisine avec une tasse de café. Je m'étouffai avec ma première gorgée lorsque je vis la première page du journal. Une photographie du Moulin Rouge et une autre du band *M pour Métal* faisaient la une. Les gars étaient au poste de police et arboraient avec fierté yeux au beurre noir, coupures aux lèvres, sang séché et ecchymoses. Brun, lui, souriait, comme pour mieux dévoiler ses fausses dents en or. Sans plus tarder, je lus l'article intitulé : « Grabuge au Paradis ».

« Dans la nuit d'hier, le groupe rock de Québec M pour Métal, connu pour avoir causé du grabuge dans de nombreux bars du Québec, a assiégé le bar de danseuses le Moulin Rouge. Selon des témoins sur place, les cinq musiciens sont entrés en furie dans le club, avant de tout saccager. »

Il y a deux mois, à la demande du propriétaire du Moulin Rouge, Monsieur Jacques Chevalier, une ordonnance de la cour avait été émise pour que les membres du groupe cessent d'importuner ses employées. Monsieur Chevalier n'a pas voulu émettre de commentaires suite à l'incident d'hier soir. Les cinq hommes ont été appréhendés par la police à la sortie du club. Une poursuite pourrait être intentée pour les dommages causés.

Le groupe de musique, célèbre pour sa violence et ses fans destructeurs, est déjà connu des autorités de la province. Effectivement, ses membres n'ont pas hésité à détruire la plupart des scènes où ils se sont produits, en plus de laisser des propriétaires de bar dans la misère. Dans le passé, ils ont déjà été arrêtés pour grossière indécence et exposition inappropriée de leurs parties génitales.

Le leader du groupe, Richard Veilleux, pourrait quant à lui faire face à un autre chef d'accusation pour harcèlement, après s'être approché à plus de cent mètres d'une employée du Moulin Rouge. Celle-ci avait porté plainte auprès de la police, du fait qu'elle se sentait suivie et harcelée par le musicien. Le dossier de M. Veilleux indique que celui-ci a déjà fait l'objet de plusieurs accusations de harcèlement... »

Je secouai la tête et relus : « plusieurs accusations de harcèlement ». J'attrapai mon ordinateur portable, fis une recherche sur Richard Veilleux et découvris de nombreux articles de journaux confirmant que le leader du groupe de *M pour Métal* était un harceleur récalcitrant de jeunes femmes. Des expressions telles que : « appels excessifs », « attitude insistante », « exhibitionnisme » et « harcèlement à répétition » revenaient fréquemment.

Je soupirai de découragement et enfouis mon visage entre mes mains. Puis je me cognai la tête sur la table à plusieurs reprises et de plus en plus fort. J'aurais donc dû me faire tatouer dans le front cette règle apprise lors de mes études en criminologie : « Toujours vérifier l'identité de notre client en PREMIER ! » Je venais de commettre une méga erreur de débutante. Je me levai de table, allai replacer le *Journal de Québec* devant la porte de mon voisin et retournai me coucher.

Vers une heure de l'après-midi, je me levai hyper motivée. Je fis de mon mieux pour ne pas penser au Moulin Rouge et aux gars de *M pour Métal*. Faut dire que j'avais un certain talent pour le déni. Je pris une douche, enfilai une mini-robe soleil et un manteau de jeans sans manche, attrapai mon sac, mis des *gougounes* et fermai à clé derrière moi. Une fois dans la voiture, je baissai toutes les fenêtres pour me faire sécher les cheveux en chemin, au cours duquel je me plaisais à chanter à tue-tête les tubes qui passaient à la radio.

J'arrivai au bureau, débarrai la porte et m'assis devant l'ordinateur en pensant à Sandrine Plamondon. Je ne pouvais pas me l'enlever de la tête. Quelque chose me titillait. Je fouillai dans les tiroirs du bureau et en sortis un bottin téléphonique, où je repérai le numéro de téléphone de l'Hôtel Alt. Une voix répondit après la deuxième sonnerie.

— Hôtel Alt, bonjour ! Comment puis-je vous aider ?

Après avoir demandé la chambre 801, je fus mise en attente.

— La chambre 801 est vacante, madame, reprit la voix.

— Ah oui ? Ma copine Sandrine y était il y a deux jours. Pouvez-vous me dire quand elle est partie ?

— Un moment, je vous prie... laissant entendre la personne en pianotant sur un ordinateur. La chambre a été libérée hier matin.

Je la remerciai et raccrochai. Donc, Sandrine avait quitté l'hôtel le lendemain de ma visite et s'était absentée du travail par la suite. Était-elle déjà partie pour Las Vegas ?

Je laissai une note à Linda lui demandant de vérifier tous les départs de l'aéroport de Québec pour Las Vegas au cours des deux derniers jours, et de voir si une passagère répondant au nom de Sandrine Plamondon ou Sandy Love n'avait pas par hasard emprunté un de ces vols. Je consultai ensuite mes courriels et y trouvai la liste des employés du Moulin Rouge. Je la parcourus rapidement et remarquai que Linda avait ajouté des cœurs rouges autour du nom de Jacques Chevalier. Vanessa, la belle brune à qui j'avais parlé, figurait également dans la liste. Elle habitait rue des Érables, en Haute-ville.

Je sortis et sprintai à ma voiture. Après avoir farfouillé sous un tas de vêtements, je revins au bureau avec la boîte de beignes sur laquelle j'avais noté les numéros de plaques d'immatriculation de la Mercedes noire et de la voiture des gardes du corps de Sandrine. Je copiai les deux numéros sur un papier et laissai le tout à Linda.

J'éteignis l'ordinateur, quittai le bureau et montai en Haute-ville, dans un quartier rempli d'arbres feuillus, de cafés cool et d'étudiants *hipsters*. Vanessa habitait le dernier étage d'un immeuble à trois paliers, dans Montcalm. Le bâtiment était vieux, mais bien entretenu. Je stationnai la voiture sur la rue des Érables.

Je montai l'escalier extérieur, sonnai à la porte puis entendis un jappement étouffé. Par la fenêtre de la porte en verre épais, j'entrevis du mouvement de l'autre côté. Finalement, la porte s'ouvrit sur une Vanessa souriante et pétillante, qui tenait un petit bichon blanc dans les bras. Elle était aussi jolie que jeudi soir, mais habillée différemment. Sur la tête, ses cheveux bruns étaient remontés en un chignon lousse, tandis qu'elle portait un t-shirt noir évasé et un jean bleu serré, orné de brillants.

— Bonjour, me dit-elle sans me reconnaître.

— Bonjour, Vanessa, je m'appelle Vicky. On s'est rencontrées, l'autre soir, au Moulin Rouge.

Elle ouvrit grand la bouche, me pointa du doigt, puis se mit à sautiller sur place pendant que son petit chien, qui se faisait malmener dans ses bras, ouvrit de grands yeux terrorisés.

— Ouuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuu ! s'écria-t-elle. Je t'ai vue, hier soir, avec les gars de *M pour Métaaaaaaaaal* !

Sans crier gare, elle m'attrapa par le bras et me fit entrer. Nous traversâmes son appartement jusqu'à une porte ouverte, située à l'arrière. Celle-ci donnait sur une grande terrasse en bois, intelligemment cachée aux voisins par la cime des arbres. Vanessa me fit signe de m'asseoir à la table en fer forgé qui s'y trouvait et retourna à l'intérieur, pour réapparaître quelques instants plus tard, son petit chien sous le bras, avec deux verres de rosé. Elle s'assit en face de moi, les yeux brillants, et me lança :

— Dis-moi TOUT ! Comment as-tu connu les gars de *M pour Métal* ? Ils sont tellement HOT !

Elle lâcha un long soupir et papillonna des cils pendant un moment. Je pris une gorgée de rosé, que je trouvais délicieux.

— Vanessa, je suis une détective privée... commençai-je.

— Détective privée ! Wow ! Ça doit être excitant ?

— Pas tout le temps, tu peux me croire ! répondis-je. Rocky, le chanteur de *M pour Métal*, m'a demandé de retrouver Sandy Love. Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

— Hum... fit-elle en réfléchissant.

Elle bougea sur sa chaise, ce qui dérangerait momentanément son petit chien, qui effectua un tour sur lui-même avant de se replacer confortablement sur ses genoux. Puis elle poursuivit en disant :

— Je l'ai croisée il y a deux soirs. Je m'en rappelle, parce qu'elle s'est battue avec Cindy.

— Elle s'est battue ? répétais-je.

— Oui, murmura Vanessa en s'asseyant sur le bout de sa chaise pour reprendre à voix basse : on m'a dit qu'avant, Cindy, elle était LA top du Moulin Rouge. Mais quand Sandy est arrivée, elle lui aurait volé une couple de clients. Faut dire que le show de Sandy est pas mal plus HOT ! Il y a des feux d'artifice pis toute. Et Cindy a pas aimé ça...

— Et c'est pour cette raison qu'elles se sont battues ?

— Sandy a ramassé un gros client à Cindy et Cindy l'a pas pris. En tout cas, elles se sont pognées solide ! Les gars ont dû les séparer...

— Et c'est la dernière fois que tu as vu Sandrine ? On m'a dit qu'elle n'est pas rentrée travailler hier soir...

— J'ai posé la question moi aussi, mais les autres filles ne savaient rien, confessa Vanessa en haussant les épaules. Cindy, elle, a juste dit : bon débarras !

— À ce qu'il paraît, il aurait eu des plaintes portées contre Rocky, au Moulin Rouge. Est-ce que tu en as entendu parler, par hasard ?

— Rocky ? s'exclama mon interlocutrice en papillonnant amoureuxment des cils. Des plaintes, vraiment ? Non, je ne vois pas qui aurait pu se plaindre, gloussa-t-elle. Quand ils sont venus hier soir, c'est la première fois que je les voyais dans le club ! J'étais tellement excitée quand je les ai vus !

Elle se rassit au fond de sa chaise, prit une gorgée de rosé et poursuivit :

—Sandy Love, elle est super sur un *stage*. Moi, je suis une fan ! Mais elle n'a pas l'air évidente dans la vie de tous les jours. Elle se disputait pas mal avec tout le monde. Même avec Jack ! Moi, j'oserais jamais ! termina-t-elle en affichant des yeux ronds.

—Jack ? Tu veux dire Jacques Chevalier ?

Elle acquiesça.

—Et tu sais à quel sujet elle s'est disputée avec lui ?

À cette question, Vanessa fronça les sourcils, le verre de rosé dans les airs, puis répondit :

—Jack aussi a pas l'air jojo. Il est un peu colérique, des fois. Dernièrement, j'ai senti qu'il avait l'air plus tendu...

Elle reprit le ton de la confiance et me dit :

—Marco, le *bouncer*, m'a dit qu'à ce qu'il paraît que Jack aurait perdu beaucoup d'argent, et qu'il en devrait un paquet à des gens pas très *clean*.

—Tu sais à qui ?

En guise de réponse, elle secoua la tête, pendant que son bichon s'étirait sur ses genoux.

—Vanessa, demandai-je encore, est-ce que Jacques Chevalier s'est déjà montré violent avec les filles ? Physiquement, je veux dire ?

—Ben... commença-t-elle, soudainement mal à l'aise avant de se déplacer sur sa chaise, se gratter l'épaule et replacer quelques mèches de ses cheveux. Je sais qu'il est colérique... et que ça lui arrive parfois de se fâcher. Mais je ne l'ai jamais vu frapper personne et je n'ai jamais entendu dire qu'il l'aurait fait. Par contre...

Elle hésita.

—Par contre ? l'invitai-je à poursuivre.

—Par contre, j'ai toujours l'impression que je dois faire attention quand il est là. Disons que je ne ferais pas par exprès pour le faire fâcher, confessa-t-elle d'un air penaud.

—Je comprends.

Mon amie d'enfance Geneviève était une fille aussi pétillante que Vanessa. Elle riait beaucoup, était très sociale et n'avait pas peur d'enfreindre les règles une fois de temps en temps. Elle était toujours partante pour « une aventure ». C'est ainsi qu'elle qualifiait nos sorties. Mais du jour au lendemain, elle était devenue nerveuse, craintive, renfermée et marchait toujours sur des œufs lorsqu'elle parlait de son nouveau petit copain. Lui aussi était colérique.

—Et les agents de Las Vegas qui ont recruté Sandy Love, c'est elle qui t'en a parlé ? questionnai-je.

—Comme ça ne fait que deux mois que je travaille au Moulin Rouge, Sandy ne me parlait pas vraiment, me dit Vanessa en replaçant le petit chien sur ses genoux. Mais la rumeur dit que les agents cherchent encore des filles pour les shows à Vegas.

Mon interrogatoire terminé, nous finîmes la bouteille de rosé en jasant de choses et d'autres. C'est ainsi que j'appris que Vanessa, originaire du Saguenay, avait récemment emménagé à Québec. Un portier d'un bar situé sur Grande Allée lui avait mentionné que le Moulin Rouge cherchait des danseuses, un travail qui payait bien. Elle s'y était présentée, avait trouvé l'endroit propre, et fut engagée.

Après une grosse accolade, je quittai son domicile, et réussis à descendre les trois étages sans me péter la gueule. Je me sentais un peu « cocktail » à cause du vin. Je marchai ensuite

jusqu'à la rue Crémazie et commandai une pizza chez Moreno. J'attendais que ma commande lorsque mon cellulaire sonna. Sur l'afficheur, je pus lire : Thérèse Paquette.

— Oui ? répondis-je.

— Bonsoir, tu es occupée ? Je t'appelle parce que Ginette Ouellette et moi sommes toutes prêtes et habillées pour sortir. Nous pensions aller au Bingo de la Capitale, mais Ginette me confirme qu'il est fermé le dimanche soir. Je ne savais pas où j'avais la tête, parce que je SAIS que le Bingo de la Capitale est fermé le dimanche soir. C'est vraiment dommage, car c'est le Bingo le plus près de chez nous. Et aussi, parce que c'est là qu'on rencontre les plus beaux hommes... gloussa la dame.

J'entendis quelqu'un, probablement Madame Ginette Ouellette, parler derrière elle. Madame Paquette reprit :

— Y a beaucoup de jeunesse, là-bas, parce que tu sais, Ginette Ouellette, elle aime les hommes plus jeunes, comprends-tu ? Quatre-vingts, c'est trop vieux pour elle. Elle préfère les petits jeunes de cinquante ans. C'est plus difficile, dans ce temps-là, parce que les plus jeunes, ils restent sur le marché moins longtemps. Moi, je préfère les hommes plus « expérimentés », si tu vois ce que je veux dire. Mais là, je m'éparpille un peu. Je t'appelle, mon petit, parce que Ginette et moi sommes toutes habillées pour aller au Bingo de la Capitale, mais comme il est fermé le dimanche, on a décidé d'aller au Bingo Les Saules. Et je pense que ce n'est pas très loin de chez vous... Ça m'a donc fait penser à toi...

— Vous avez besoin d'un *lift* ? demandai-je.

— Oh ! Comme c'est gentil d'offrir d'accompagner deux vieilles femmes à leur sortie de Bingo du dimanche soir ! À tantôt ! lance-t-elle avant de raccrocher au moment même où ma commande arriva.

Un peu avant 19h00, Thérèse Paquette, Ginette Ouellette et moi arrivâmes dans la salle de Bingo du Carrefour Les Saules, où se trouvait une cinquantaine de tables devant un immense tableau lumineux. Sous celui-ci se trouvait une scène sur laquelle on avait placé un micro et la roulette à boules. Les tables se remplissant rapidement, nous fîmes la file pour acheter nos cartes de Bingo. Thérèse Paquette et Ginette Ouellette avaient déjà leur estampe à carte, alors que je dus en acheter une, du fait que c'était obligatoire. Ceci fait, nous nous assîmes à une table, près des toilettes.

— Au cas où... me dit Ginette Ouellette sur le ton de la confidence. Ça arrive à notre âge de ne pas pouvoir se retenir. Des fois, je suis obligée de changer de pantalon trois ou quatre fois par jour.

Je scrutai les alentours pendant quelques instants, pour constater que de tous ceux qui se trouvaient là, j'étais la seule personne non retraitée.

— Madame Thérèse, vous n'auriez pas vu la police débarquer chez Sandrine Plamondon, hier, par hasard ? questionnai-je.

Le doigt sur les lèvres et les sourcils froncés, Madame Paquette semblait réfléchir, alors que Ginette Ouellette, tout excitée, s'écria :

— Ben oui, tu m'as appelée pour me dire ce qui se passait en avant de chez vous. Je m'en rappelle comme si j'avais été là !

— Ah oui ! répliqua Madame Thérèse Paquette dont le visage s'illumina, je m'en souviens. La police a fait sortir les ti-gars pas propres de l'appartement de Sandrine Plamondon. C'était

temps qu'ils fassent du ménage ! Ç'a pas de bon sang d'être attriqué de même ! Ma mère... elle était fière, ma mère... elle nous aurait jamais laissé sortir de chez nous mal habillés de même !

— La petite Plamondon ? lança un homme assis à mes côtés. Celle qui montre ses lolos ? Aaaah... j'ai connu son père, moé...

— Ah oui ? dis-je.

— Certain ! On l'appelait Plamondon. Un sacré gars ! Ça te buvait une grosse dans le temps de le dire. Il est mort du foie, aussi... Si y'a pas parti une bataille, y'en a pas parti pantoute ! Hé, hé, hé... Dans mon temps, y'a fait la passe à une couple de gars. C'tait pas un rigolo. Y'entendait pas à rire, comme on dit. Y'a dû sacrer une volée à la moitié du village. J'ai entendu dire qu'il s'est marié. A pas dû avoir la vie facile, la pauvre p'tite bonne femme...

— Vous la connaissiez sa femme ?

— Naaaah... jamais vu. J'sais pas qui c'est. Mais j'ai entendu dire qu'il la tapochait pas mal, par exemple.

— C'tait une Labelle de Sainte-Foy, précisa la femme assise en face de lui. Elle avait un problème de boisson... et de drogues, aussi. La p'tite Sandrine a pratiquement pas été élevée. Pauvre enfant !

— Elle avait des frères ou des sœurs ? m'enquis-je.

— Pas à ma connaissance. Une chance ! Pis de toute façon, ce sont même pas les Plamondon qu'y l'ont élevée, la p'tite. La DPJ est débarquée et l'a sortie d'là... répondis la femme en hochant la tête. Puis après, j'ai entendu dire qu'elle s'est fait trimballer d'une famille à l'autre. C'est probablement pour ça qu'elle s'est ramassée danseuse. Ça scrappe un enfant, une jeunesse de même ! finit-elle en sortant un mouchoir de sa manche.

— Le propriétaire du bar de danseuses... c'est quoi son nom, déjà... enchaîna le vieux monsieur. Jean... Joseph ?

— Jacques Chevalier, dis-je.

— Jacques Chevalier ! s'écria la dame en faisant un signe de croix. C'est pas un saint, lui non plus. Ça doit vendre de la drogue, c't'homme-là, c'est sûr ! En plus, ça m'étonnerait pas qu'y en tapoche une ou deux !

— J'ai ouï-dire qu'il faisait aussi de l'argent dans la prostitution, poursuivit le vieil homme. Un gars de même, ç'a pas le choix d'être un *pimp*.

— Moi, je le trouve élégant, Monsieur Chevalier, gloussa Ginette Ouellette.

— J'ai entendu dire qu'il a des dettes et qu'il doit de l'argent à des gens pas très *clean*... dis-je sans réfléchir, en étalant mes cartes de Bingo devant moi.

— Ah oui ? s'exclamèrent en chœur le vieil homme et la femme en se redressant sur leur siège et en me dévisageant d'un air très intéressé.

— Chut ! Ça commence... laissa entendre Thérèse Paquette.

Après trois interminables heures de Bingo, je reconduisis Thérèse Paquette et Ginette Ouellette chez elles, puis repartis avec un sac de beignes et un gâteau aux fruits. Lorsque je pris la bretelle de sortie pour gagner l'autoroute Henri IV, je remarquai le phare d'une moto dans mon rétroviseur. Je notai également que le motocycliste maintenait une distance de deux voitures entre nous. Lorsque j'empruntai la sortie l'Ormière, la moto fit de même. Arrêtée à un feu rouge, je pus scruter le chauffeur de plus près à travers mon miroir : veste de cuir, épaules carrées, jean serré là où il faut... Lorsque je le reconnus, mon cœur fit trois bonds et je devins

toute molle à l'intérieur. Le type me suivait effectivement, mais n'était pas très subtil. J'en conclus donc qu'il n'essayait pas de se cacher, et qu'il voulait que je le voie. Je lui fis un petit salut de la main dans le rétroviseur, et il me répondit avec un léger hochement de casque de moto.

Arrivée chez moi, je garai ma voiture et montai à l'appartement. Après avoir débarré la porte et m'être assurée que personne ne squattait les lieux, je me rendis à la fenêtre du salon. Le motocycliste était garé dans la rue et attendait patiemment. Lorsqu'il me vit à la fenêtre, il fit un nouveau hochement de tête dans ma direction et démarra. Lorsqu'il passa sous un lampadaire, je vis quelque chose briller dans son cou.

Je le regardai s'éloigner avec regret, puis sortis mon portable pour effectuer une série de recherches. Je voulais retrouver l'image qui figurait sur le pendentif, histoire de découvrir des informations sur l'inconnu qui avait décidé de me garder à l'œil. J'aurais dû m'inquiéter de savoir qu'on me surveillait de la sorte. Mais cela ne faisait que confirmer ce que je soupçonnais déjà : quelque chose se tramait et j'étais sur une piste.

Après quelques heures de recherche, je trouvai enfin l'information désirée : l'image de la Vierge Marie, auréolée d'un feu sacré. Symbole de protection, la Vierge de Guadalupe, ou « Lupita », avait été sacrée protectrice des immigrants par un pape. Lorsqu'elle fut prétendument aperçue par un homme dans le désert du Mexique, elle devint un symbole extrêmement populaire chez nos voisins du sud.

Mon nouvel ami était donc Mexicain.

JOUR 5

Michel Louvain

J'étais au volant d'une Rolls Royce Phantom série II d'un blanc immaculé et beaucoup trop dispendieuse pour mon portefeuille de détective privée. L'intérieur était étincelant : le tableau de bord était blanc, le volant était blanc et les sièges en cuir neufs étaient blancs. Même le tapis au sol était blanc. Pour ma part, je portais un ensemble pingouin : pantalon et veston noirs sur chemise blanche. Hyper concentrée sur la route, je roulais à la plus basse vitesse permise sur l'autoroute Laurentienne, direction nord.

À l'arrière, Linda retouchait son rouge à lèvres. Elle était carrément canon dans son ensemble veston-jupe cigarette bleu pâle par-dessus une chemise de soie couleur crème. Ses talons aiguilles étaient vertigineux et ses cheveux blonds tombaient élégamment sur ses épaules.

Elle me tapa sur l'épaule et me fit signe d'accélérer. Lorsque je m'engageai sur l'autoroute de la Capitale, non sans me faire klaxonner par des conducteurs plus pressés, elle termina de me briefer. La voiture qui avait reconduit Sandrine Plamondon à l'Hôtel Alt, ainsi que la voiture des hommes que je supposais être ses gardes du corps, avaient toutes deux été louées à une entreprise du nom de *Bourgeois Deluxe Location*, appartenant à Monsieur Lionel Bourgeois.

Linda avait trouvé une série d'articles de journaux aux titres évocateurs à propos de M. Bourgeois : «Fraudes de 100 000\$ pour Bourgeois Transport», «Lionel Bourgeois sous la loupe», «Rumeurs de faillite pour Bourgeois Transport». Un article intitulé «Transport de stupéfiants aux États-Unis», nous informait qu'un des conducteurs de poids lourds de Bourgeois Transport avait été arrêté au poste frontalier de Rouses Point, dans l'État de New York. Les douaniers avaient découvert de la cocaïne à bord du camion. Les autorités n'ayant pu prouver que la compagnie Bourgeois Transport était impliquée dans l'affaire, les propriétaires s'en sortirent avec une amende salée pour négligence. Pour sa part, le camionneur, qui fut reconnu coupable, avait perdu son emploi et sa licence de camionneur.

—L'autre soir, moi être dans club privé et entendre nom *Lionel Bourgeois*... me raconta Linda, confortablement installée sur la banquette de cuir blanc à l'arrière de la voiture, un verre d'alcool transparent à la main malgré qu'il était neuf heures du matin. L'intérieur luxueux de la voiture lui allait comme un gant. Lui être connecté à mafia à Québec par... comment on dire ?

En levant les yeux vers le rétroviseur pour la voir à travers celui-ci, je vis qu'elle me montrait un anneau à son doigt. Celui-ci était serti d'un diamant presque aussi gros qu'un vingt-cinq cents.

—Par alliance ? crus-je comprendre.

—Da ! Oui ! s'exclama-t-elle. Aussi, j'ai entendre entre branches que Bourgeois emprunté argent de mafia. Et lui perdre argent de mafia.

—Aie ! C'est pas bon, ça !

—Da ! Et branches aussi dire moi que Jacques Chevalier être impliqué.

Tiens, tiens... la rumeur selon laquelle Jacques Chevalier devrait de l'argent à des gens pas *clean* était donc vraie.

—Impliqué comment ? questionnai-je.

—Moi pas savoir détails.

—Et c'est qui « les branches » ?

—Tut tut ! Je peux pas dire, parce que « branches » être TRÈS connu. Et sa femme ne pas savoir que fréquente club. Femme ne pas savoir que fréquente moi non plus.

Je roulai sur Pierre-Bertrand puis m'engageai sur la rue du Marais. Je garai la voiture devant la porte de *Bourgeois Deluxe Location*, un immeuble colossal de deux étages. Dans les tons à la mode « charbon de bois », le centre de location était un bâtiment entièrement vitré. À travers la vitrine du premier étage, on pouvait observer des Mercedes, des Lamborghini et des Porsche exposées dans la salle principale, dont les murs étaient blancs et le plafond plutôt haut. Se limitant à des divans en cuir rouge, la décoration était très épurée. À première vue, l'endroit ne comptait aucun comptoir de location ou de vente. On ne pouvait rien discerner du deuxième étage, puisque les vitres étaient teintées en noir.

J'éteignis le moteur et me retournai sur le banc en cuir en faisant un gros bruit ressemblant à celui émis par un pet. Une fois face à Linda, qui plaçait stratégiquement sa poitrine pour la mettre en valeur dans son ensemble bleu pâle, je lui demandai :

—Tu crois qu'on va trouver quelque chose d'intéressant dans cet immeuble ?

—Peut-être oui. Peut-être non. Mais mieux de vérifier, répondit-elle en plaçant des lunettes fumées sur son nez de la même manière que le ferait une starlette de Hollywood.

Je sortis de la voiture et lui ouvris la porte. Elle déplaça ses longues jambes et se dirigea vers le bâtiment d'un pas décidé. À l'intérieur, elle exigea de parler au propriétaire. Un homme la scanna de haut en bas, puis de bas en haut, et, avec un regard appréciateur, plaça un appel. Il parla quelques instants à voix basse, raccrocha, et fit signe à Linda de le suivre. Les deux disparurent ensuite dans un escalier menant au deuxième étage.

Selon notre plan, Linda devait séduire M. Lionel Bourgeois et tenter de lui soutirer des informations. Non seulement à lui, mais à son ordinateur également. Pour ma part, mon rôle consistait à fouiner dans les bureaux. Je fis donc le tour du showroom en feignant de m'intéresser aux voitures. Un homme impeccablement vêtu vint vers moi et ensemble, nous discutâmes moteurs et tenue de route quelques instants. C'est ainsi que j'appris que *Bourgeois Deluxe Location* existait depuis deux ans. La compagnie appartenait effectivement à Lionel Bourgeois, lequel se trouvait sur place et discutait présentement avec ma « patronne ». Notre plan fonctionnait déjà à moitié.

Lorsque nous épuisâmes tous les sujets de discussion, l'homme me proposa un café et me conduisit à travers une série de portes jusqu'à une cafétéria, à l'arrière du bâtiment. Autour de tables à café basses, on y trouvait plusieurs divans noirs, similaires à ceux qu'on pouvait voir dans la pièce principale. Une fois devant une machine à café complexe, l'homme pesa sur une série de boutons et me fit un café. Lorsque nous entendîmes un son de cloche, il s'excusa et, après m'avoir dit de prendre mon temps, me planta là pour aller accueillir un client à l'avant.

Le café italien était sensationnel. Je saisis une danoise dans un panier posé sur le comptoir, tout juste à côté de la machine à café. En plus d'être moelleuse, la pâtisserie fondait dans la bouche. Je m'extasiai de plaisir en prenant une deuxième bouchée lorsque je remarquai la présence d'un groupe de femmes, assises dans les divans et discutant entre elles. Hormis elles et moi, nul autre ne se trouvait dans la cafétéria. Je me dirigeai donc vers elles en buvant mon café.

—Bah non ! Il y a un truc pour que ton rouge à lèvres reste impeccable toute la journée. Moi, je trace le contour de mes lèvres avec un crayon, expliquait une blonde dans la vingtaine.

Vêtue d'une robe moulante, elle avait veillé à ce que la couleur de ses ongles soit agencée à celle de ses escarpins.

—Ensuite, poursuivit-elle, je remplis avec le même crayon et j'applique mon rouge à lèvres par-dessus.

—Et ça fonctionne ? demandai-je, intéressée. Ça reste beau toute la journée ?

Un silence s'installa soudainement. Toutes se retournèrent vers moi pour me scanner de la chevelure aux souliers.

—Mais oui ! finit par répondre la blonde en me dévisageant quelques instants avant de me demander : c'est toi qui fais ton maquillage, fille ?

Mal à l'aise, je me touchai le visage. Ce faisant, je tachai ma joue avec du sucre de danoise. Puis je répondis :

—Euh... oui.

Elle se leva, vint me rejoindre et, le visage à deux pouces du mien, m'inspecta du menton à la racine des cheveux en m'expliquant :

—Tu dois d'abord mettre du fond de teint. Ensuite, utilise un peu plus de blush. T'es plutôt blanche, ma fille. Pis avec ta complexion, tu pourrais utiliser des couleurs flash comme ombres à paupières. Du orange, ou même, du doré ! Ça t'irait bien.

Cela dit, elle se retourna vers les autres filles pour leur demander :

—C'est vrai que ça lui irait bien, le doré, hein ?

Toutes acquiescèrent à l'unisson.

—Merci... Je vais essayer ça ! dis-je, perplexe.

—Elle m'a sauvé la vie avec ses trucs de maquillage, m'informa une petite rousse portant un rouge à lèvres orange, une chemise en léopard et une jupe courte cintrée.

Puis elle me fit signe de prendre place à ses côtés en tapotant le divan de la main. En discutant avec elles, j'appris qu'elles étaient téléphonistes pour la compagnie et que la plupart des locations de voitures se faisaient par téléphone. Leur clientèle étant très limitée, elles se devaient d'offrir un service VIP à tous ceux qu'elles servaient. Elles connaissaient par cœur le nom des habitués, ainsi que le nom de leur femme, de leurs enfants, de leur chauffeur et parfois même, de leur maîtresse.

Le boulot était facile, payait bien et les heures de travail étaient raisonnables. Elles étaient unanimes sur un point : M. Lionel Bourgeois, le patron, était charmant. Le seul hic : Jean-Marc Bourgeois. Fils de Lionel Bourgeois, il travaillait pour l'entreprise à titre de mécanicien et chauffeur. À ce qu'il semblerait, il était aussi détestable que détesté.

—Il se tient généralement dans le garage, ce qui est mieux pour tout le monde, précisa une brune maigrichonne.

—Quand il en sort, nous on se pousse ! continua la blonde. On va aux toilettes, on fait semblant de parler au téléphone...

—C'est dommage ! Moi, au début, je le trouvais mignon, confessa la rousse en faisant la moue. Il a un petit quelque chose d'Elvis.

—*Rockabilly*, que ça s'appelle, expliqua la blonde.

Je terminai mon café et malgré la forte tentation d'en prendre un second, m'abstins et retournai à la salle principale. Je sortis à l'extérieur du bâtiment et me promenai à travers les limousines et autres voitures de luxe. À l'arrière, une porte de garage ouverte menait au sous-sol de l'immeuble. Deux hommes y travaillaient : l'un était accroupi sous une voiture tandis que l'autre faisait le plein. Grand, maigre et âgé d'une vingtaine d'années, ce dernier avait les cheveux noirs, rasés sur les côtés, longs sur le dessus et maintenus vers l'arrière avec du gel. Comme les manches de sa combinaison de mécanicien étaient relevées, je pouvais voir ses bras tatoués. Ressemblant à Elvis, ce devait être Jean-Marc Bourgeois, le fils aussi détestable que détesté.

Il donna un coup de pied sur la voiture, à côté du gars accroupi, qui en guise de réplique, sursauta, sacra et leva le poing. Jean-Marc lui répondit par un doigt d'honneur et disparut dans le garage.

Ayant fait le tour de la propriété, je retournai à la Rolls Royce et patientai. Quelques instants plus tard, Lionel Bourgeois reconduisait Linda à la voiture. Il était grand, athlétique et très bel homme dans son complet gris charbon fait sur mesure. Disons qu'il mettait ses yeux bleus en valeur. Tout sourire en présence de Linda, il lui murmura quelque chose à l'oreille. Ma copine éclata de rire en lui tapant le torse. Après quoi, il lui fit un baisemain, l'aida à s'asseoir dans la voiture et referma la porte derrière elle.

Nous quittâmes le stationnement, puis, quand je m'engageai sur Pierre-Bertrand direction sud, Linda se mit à parler. Toutes les informations relatives aux locations étaient entrées dans un système informatique par les téléphonistes, à qui les clients devaient fournir un numéro de carte de crédit pour conclure la transaction. Linda n'avait pas pu examiner le système informatique, car tout au long de leur entretien, Lionel Bourgeois ne l'avait pas quittée une seule fois des yeux.

— Si le registre est informatisé, comment fait-on pour savoir qui a loué les deux voitures ? m'enquis-je.

Linda mit de la glace dans un verre, ouvrit la porte du mini bar et me répondit :

— Facile ! Moi connaître *hackers*.

Je garai la voiture devant mon bureau, rue St-Joseph, mis les quatre *flashers*, levai les yeux vers le rétroviseur et questionnai Linda, toujours assise à l'arrière.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Elle consulta la montre suisse à son poignet gauche, puis cala le reste de son verre d'alcool. Elle me tapa ensuite sur l'épaule et me fit signe de bouger mes fesses de sur le siège du conducteur.

— Moi dois rapporter voiture, dit-elle.

Je me décollai du banc en faisant de nouveau entendre bruit de pet et sortis de la voiture. Linda me pinça le gras de la joue, comme on le ferait à une gamine, puis s'installa élégamment derrière le volant de la Rolls Royce. Elle baissa la vitre et lança :

— Je vérifié pour Sandy Love. Elle pas prit avion Québec ou Montréal ou Toronto. Elle pas non plus arrivée à aéroport Las Vegas.

— Tu es sûre ? interrogeai-je, perplexe.

— Jamais demander ça à moi, Vicky ! me prévint-elle sur le ton de la maîtresse d'école réprimandant un enfant. Avec moi, information toujours sûre !

—D'accord, m'excusai-je. Es-tu OK pour conduire ?

Elle posa ses lunettes fumées sur le bout de son nez, m'adressa un clin d'œil et fit démarrer la voiture. Elle m'envoya la main par la fenêtre ouverte, puis s'éloigna sur St-Joseph.

Pour ma part, je rentrai dans le bureau et consultai le courrier. Des factures pour la plupart, et une grande enveloppe brune que j'ouvris. Il s'agissait de la liste des fournisseurs et des employés de la station-service de Denis Larose. Je la fourrai dans mon sac, verrouillai la porte du bureau et filai à la maison.

Après avoir fouillé dans mon garde-manger, je me fis des pâtes au ketchup que je mangeai en feuilletant les documents de Denis Larose. La station-service employait une quinzaine de personnes qui se partageaient les horaires de jour, de soir, de nuit et de fin de semaine. Les deux réguliers de jour travaillaient à cet endroit depuis huit et six ans, du lundi au vendredi.

J'allais consulter la liste des employés lorsque j'entendis quelqu'un se racler la gorge derrière moi. Aussitôt, un frisson me parcourut l'échine. Je tournai tranquillement la tête, ma fourchette dans les airs, avant de voir le Mexicain appuyer dans mon cadre de porte, les bras croisés. Il portait un jean, un t-shirt noir et sa veste de cuir. Sa chaîne en or était cachée sous son chandail. Les cheveux attachés à la nuque, ses yeux affichaient un regard sérieux.

Normalement, j'aurais dû être effrayée. Mais il était beaucoup trop sexy pour me faire peur. Et d'ailleurs, s'il avait voulu m'étrangler, il l'aurait déjà fait. Je me demandais cependant comment il avait fait, dans son cas, pour entrer aussi facilement dans mon appartement. J'allais devoir vérifier la serrure de ma porte, et récupérer la clé sous le tapis de l'entrée.

Lorsque je pointai mon assiette vide en le regardant, les sourcils arqués, il fit non de la tête. J'allai dans la cuisine me resservir des pâtes, et quand je revins à la table, mon invité surprise était assis à ma place et lisait les documents de Denis Larose.

Voyant cela, je m'assis en face de lui et récupérai les papiers en étirant le bras. Sans broncher, il me laissa faire tout en me fixant, les mains croisées sur la table. Je réinsérai les documents dans l'enveloppe brune, que je poussai plus loin sur la table.

—Je voulais aller *checker* l'appartement de Sandrine Plamondon, m'informa-t-il sans me lâcher du regard. Tu crois que tu peux me faire entrer ?

Sa voix chaude et gutturale me fit frissonner de partout.

—Je ne pense pas que tu as besoin de moi pour t'introduire chez les gens... commençai-je. Et quelqu'un m'a dit de me tenir loin de cet endroit, que c'était dan-ge-reux.

L'espace d'une seconde, je crus apercevoir une lueur amusée dans ses yeux.

—Avais-tu l'intention de m'écouter ? demanda-t-il, le visage de marbre.

—Non, répondis-je.

À nouveau, je décelai une lueur dans ses yeux. Mais elle disparut aussi vite qu'elle était apparue.

—C'est ce que je pensais, rétorqua-t-il.

—Et pourquoi veux-tu aller chez Sandrine ? me montrai-je curieuse de savoir. Qu'est-ce que tu cherches, au juste ?

Me fixant toujours intensément, il s'appuya sur le dossier de la chaise et croisa les bras sur sa poitrine. Il avait le mot « danger » écrit partout sur le corps, ce qui avait pour effet de m'attirer comme un aimant.

—C'est toi qui vas pouvoir me le dire, répondit-il.

Je réfléchis quelques instants. J'avais beaucoup de questions qui me trottaient dans la tête. Par exemple : où était Sandrine Plamondon. Une petite visite à son appartement allait peut-être m'aider à trouver une réponse...

— D'accord, acceptai-je.

J'allai dans ma chambre, enfilai en vitesse un jean, un t-shirt et mon manteau de cuir. Je me fis une queue de cheval et rafraîchis mon mascara. Ensuite, je me rendis dans le vestibule où je chaussai mes *Converses*. Voyant que j'étais prête, le Mexicain sortit un casque de moto de nulle part et le mit entre les mains. Avant de partir, je vérifiai la serrure : aucune égratignure ni trace de bris apparent. Après avoir récupéré la clé sous le tapis, je rattrapai le Mexicain dans le couloir.

Une fois sur la moto, il prit l'autoroute de la Capitale jusqu'à Laurentien, puis tourna à droite sur Charest et à gauche sur Caron. Je lui indiquai ensuite comment se rendre dans la cour arrière de l'immeuble de Sandrine Plamondon.

Je cognai au rez-de-chaussée, chez Madame Paquette, qui m'ouvrit la porte. Elle semblait surprise. Elle portait un ensemble en tweed jaune et ses cheveux étaient parfaitement permanentés. Tenant un jeu de cartes entre les mains, son visage s'illumina lorsqu'elle me reconnut.

— Oh ! Quelle belle surprise ! s'exclama-t-elle. Entrez, entrez ! On était juste en train de jouer aux cartes. Le mercredi, c'est notre après-midi de poker et cette semaine, c'est moi qui reçois la gang !

Elle leva les yeux vers le Mexicain, qui se tenait tout juste derrière moi.

— Oh ! Mais tu nous as amené quelqu'un ! s'exclama-t-elle en le scrutant des pieds à la tête, non sans arrêter momentanément son regard au niveau de son entrejambe. Entrez, mais entrez donc !

Autour de la table de cuisine se trouvaient deux femmes et trois hommes. Les hommes étaient en complet cravate, les femmes en ensemble de tweed. Tous tenaient leur jeu de cartes d'une main et un cocktail de l'autre. Je saluai à la ronde, pendant que Thérèse Paquette nous présentait. Parmi les femmes, je reconnus son amie Ginette Ouellette, visiblement captivée par le Mexicain, qu'elle reluquait la bouche grande ouverte.

— Mme Thérèse, nous allons en haut, dans l'appartement de Sandrine. Je voulais juste vous prévenir, expliquai-je. Vous n'avez toujours pas eu de nouvelles ?

— Non, chère ! soupira la dame. Et je m'ennuie un peu. C'est pas tout le monde qui vient visiter une vieille femme comme moi...

— Bon, on va y aller... dis-je.

— Attends, j'ai quelque chose pour vous deux.

Elle me donna un plat de lasagne congelé et des brownies.

— J'ai mis un ingrédient « spécial » dans les brownies, indiqua-t-elle en me faisant un clin d'œil.

Puis nous montâmes au deuxième étage. Quand nous fûmes sur le pas de la porte, je déposai la lasagne et les brownies dans les bras du Mexicain, pendant que je fouillais dans le panier d'épingles à linge. Une fois la porte débarrée, je remis la clé à sa place.

— Bon... et qu'est-ce qu'on cherche, au juste ? m'enquis-je.

— Tout ce qui peut nous fournir des renseignements sur les déplacements, les habitudes

et les amigos de Sandrine, répondit le Mexicain en déposant la lasagne et les brownies sur la table. Ceci fait, il commença à ouvrir les armoires de cuisine une à une.

— En tout cas, si elle s'est déplacée en avion, elle ne l'a pas fait au cours des derniers jours, dis-je en ouvrant des tiroirs.

Il se tourna vers moi en soulevant un sourcil.

— J'ai déjà vérifié, précisai-je.

Ses beaux yeux verts braqués sur moi, il me fixait avec quelque chose de nouveau dans le regard. Quelque chose de félin, comme une panthère guettant sa proie. Du coup, mon cœur se mit à battre plus rapidement et je commençai à transpirer. Lorsqu'il fit un mouvement dans ma direction, je m'éclipsai de la cuisine à la manière d'une gazelle, en lui criant que j'allais poursuivre les recherches au troisième.

J'étais incapable de dire si quelqu'un était passé depuis la dernière fois. L'appartement était trop en désordre. Je défis le lit, regardai sous les oreillers et sortis quelques papiers froissés sans importance de sous le lit. Dans la garde-robe, je tassai les vêtements pour inspecter le fond. C'est ainsi que je trouvai un album rempli de clichés d'une jeune fille ressemblant à Sandrine : tantôt sur la balançoire, tantôt à l'école et tantôt avec des amies, à l'époque de son adolescence. Outre cela, l'album renfermait quelques articles de journaux traitant de spectacles de danse. Je le posai sur le lit et continuai mes recherches.

Je m'attaquai aux commodes, où je pêchai des factures d'électricité au nom de Sandrine que je déposai sur l'album. Dans un tiroir de la table de nuit, je trouvai des photographies de Sandrine et Rocky. « Sur ce point, Rocky ne m'a pas menti », pensai-je en étudiant un des clichés. Puis, sous les photos, je trouvai une petite boîte noire. Je la sortis du tiroir et m'assis sur le lit. J'allais l'ouvrir lorsque mon téléphone cellulaire sonna.

— Oui ?

— Allo, chère, c'est Thérèse Paquette à l'appareil.

— Oui ?

— Je voulais savoir si vous aimiez les brownies ?

— On n'y a pas encore goûté.

— Qu'est-ce que vous faites, là-haut, les amoureux ? me demanda-t-elle d'une voix coquine.

— On cherche des indices pour retrouver Sandrine, expliquai-je.

— Bon... je voulais juste vous prévenir, au cas où vous seriez tout nus. Un beau monsieur de même, ça reste pas habillé longtemps, normalement...

— Nous prévenir de quoi ?

— Qu'est-ce que je voulais vous dire, donc !

Sur ce, j'entendis une autre voix, derrière elle, répondre à sa question.

— Ah oui ! C'est ça ! Je voulais juste vous dire qu'il y a des hommes... dit-elle avant d'être interrompue par la voix derrière elle.

— Oui ? lançai-je un peu plus fort pour qu'elle m'entende.

— Ginette me dit qu'il y a quatre hommes. Deux en complet et deux en jogging. Ils sont musclés et ont l'air gonflés comme des ballons. C'est Ginette qui fait dire ça. Ça pas de bon sens de s'entraîner de même...

— Et où avez-vous vu ces hommes, Madame Paquette ?

—Oh, c'est pas moi qui les a vus. C'est Ginette. Ils montent les escaliers pour aller chez Sandrine.

Je fermai mon téléphone et courus vers les escaliers. J'étais à mi-chemin entre la chambre et le salon quand la porte de l'appartement s'ouvrit. Du coup, je remontai illico au troisième. Dans la chambre, je sautai sur place un moment tout en cherchant un endroit où me cacher. La garde-robe était pleine et le lit était trop bas. Soudain, j'entendis des voix en provenance du salon, et celles-ci se rapprochaient.

Je fonçai vers la salle de bain et fermai délicatement la porte. Je sautai dans le bain, tirai doucement le rideau de douche et me collai contre le mur de céramique. Je tressaillis lorsque je sentis quelque chose se frotter contre ma cheville. En baissant les yeux, je me mis à hyperventiler. *Michel Louvain* était couché dans le fond du bain et se tortillait tranquillement sur lui-même. M'entendant gémir, je plaquai aussitôt une main sur ma bouche. *Michel Louvain* tourna la tête vers moi, la langue sortie de la bouche.

À nouveau, j'entendis des voix. L'une était anglophone et autoritaire, l'autre québécoise. En même temps, des tiroirs s'ouvraient et se refermaient dans la chambre. Pas de doute, ces hommes cherchaient quelque chose. Tranquillement, je changeai de position en gardant les yeux sur *Michel Louvain*. En déplaçant une jambe, je fis tomber une bouteille de shampoing sur le plancher, qui fit *Pataclang* en touchant le sol. Je fermai les yeux et retins mon souffle, alors que le silence se fit dans la chambre.

Puis le plancher craqua et la porte de la salle de bain grinça. S'ensuivit un silence qui dura une éternité. Lorsque le rideau de douche s'ouvrit d'un coup sec, il se passa deux choses. D'abord, le portier noir du Moulin Rouge et moi nous reconnûmes. Ensuite, *Michel Louvain* se mit à siffler en se tortillant.

Par réflexe, je saisis la pomme de douche. La tenant devant moi comme si je tenais une arme, j'ouvris l'eau à fond en criant comme une perdue. Au même moment, *Michel Louvain* se propulsa sur le portier, bouche ouverte, crocs sortis.

J'étais rendue dans le salon quand le portier se mit à crier. Apercevant du mouvement dans la cuisine, je bifurquai vers la porte d'entrée, descendis l'escalier quatre marches à la fois et me retrouvai devant l'immeuble de Sandrine, rue Arago. Après quoi, je m'élançai vers la droite, percutai de plein fouet une porte qui s'ouvrait au même moment et m'étalai de tout mon long sur le trottoir.

Lorsque je vis le visage du Mexicain se pencher au-dessus de moi, je pouvais voir ses lèvres bouger, mais n'entendais pas ce qu'il disait. Il me saisit par les épaules et me plaça telle une poche de patates sur son dos.

En relevant la tête, j'aperçus Madame Paquette qui fermait la porte de son logement. Nous étions à l'intérieur de son appartement, dans le vestibule. Le Mexicain me déposa sur le sol, ouvrit la porte de la garde-robe d'entrée et me poussa à l'intérieur. J'allais protester quand il se colla contre moi, une main sur ma bouche. Il avait à peine refermé la porte sur nous que j'entendis sonner à la porte d'entrée.

Je distinguai la voix aigüe et chantante de Madame Paquette qui répondait à une voix plus grave et traînante. J'avais de la difficulté à me concentrer. J'étais appuyée sur un manteau en matériel glissant qui faisait *skui-skui* chaque fois que j'essayais de bouger. Le Mexicain,

dont le corps était collé contre le mien, gardait une main sur ma bouche et l'autre dans le creux de mes reins. Alors que j'avais chaud et que je commençais à étouffer, il enleva doucement sa main de sur ma bouche et me caressa les cheveux. Ses lèvres collées contre mon oreille, je pouvais l'entendre respirer.

Tout à coup, je me sentis légère et étourdie, jusqu'à ce que mes jambes me lâchent. Mon bon Samaritain me rattrapa et me serra plus fort contre lui. C'est au moment où je le saisis par le cou et enfouis mon nez dans sa chevelure que la porte s'ouvrit. Thérèse Paquette et Ginette Ouellette nous regardaient avec de grands yeux, leurs regards passant de mon visage cramoisi aux mains du Mexicain.

—Doux Jésus ! s'exclama Ginette Ouellette.

—Voulez-vous qu'on revienne plus tard ? s'enquit Thérèse Paquette.

Je sortis de la garde-robe, me pliai en deux et vomis sur le tapis du vestibule. Le Mexicain me traîna dans le salon et m'installa sur le divan recouvert d'une pellicule de plastique, une débarbouillette froide sur le front. Pendant que je récupérais, Ginette Ouellette passa frénétiquement l'aspirateur dans l'entrée. Après m'avoir donné un petit verre de cognac pour me replacer les idées, Madame Paquette nous fit sortir par la cour arrière, avec un plat de pâté chinois congelé. Encore un peu nauséuse, j'étais réticente à monter sur la moto du Mexicain. Une fois assise, je posai la tête sur son dos et fermai les yeux pendant le trajet. Il nous conduisit doucement jusqu'en Haute-Ville et se gara devant la Ninkasi, sur la rue Saint-Jean. À cette heure-là, il n'y avait presque personne dans le bar, sauf trois ou quatre habitués assis devant la fenêtre en train de siroter une grosse bière. Je déposai mon plat de pâté chinois sur le comptoir du bar et commandai un mojito. Pour sa part, le Mexicain commanda une bière et deux *shooters* de tequila.

Après que nous ayons fait un toast avec la tequila, je fis la grimace quand l'alcool fort passa dans ma gorge. Pour en effacer le goût, je m'offris une gorgée de mojito. Le Mexicain appuya les deux coudes sur le comptoir et saisit une poignée d'arachides dans un plat. Avant de se les engouffrer dans sa bouche, il me demanda :

—Dis-moi tout ce que tu sais à propos de Sandrine Plamondon.

Je réfléchis quelques instants en brassant mon mojito avec le petit bâton en plastique. Ce faisant, je fis claquer les morceaux de glace dans le verre.

—J'ai entendu dire qu'elle a connu une enfance difficile... Parents alcooliques, père violent... La DPJ s'en serait mêlée. Jusqu'à tout récemment, elle dansait au Moulin Rouge sous le nom de Sandy Love. Un show avec des feux d'artifice et tout le tralala. Mais l'autre soir, elle aurait manqué à l'appel. On m'a dit qu'il y avait de la tension entre elle et le patron, Jacques Chevalier. Elle rivalisait aussi avec Cindy, une autre danseuse. Selon ce qu'elle m'a dit, elle aurait été recrutée par des agents pour aller danser à Las Vegas. Un soir, je l'ai aperçue avec deux types. Avec leurs armes et leur attitude, on aurait dit des gardes du corps. Je sais aussi qu'elle sortait avec Rocky, le chanteur de *M pour Métal*, qui m'a demandé de la retrouver et qui, je l'ai appris récemment, est reconnu comme étant un harceleur de jeunes femmes.

—Popire ! lança le Mexicain après avoir émis un long sifflement pour me signifier son admiration.

Il fit ensuite descendre une poignée d'arachides avec une gorgée de bière.

—Pis ? Qu'est-ce que ça te dit ? C'est quoi ton feeling ? enchaîna-t-il.

En guise de réponse, je pinçai les lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il patiemment.

— J'ai comme un mauvais feeling.

— Comment ça ?

C'est alors que l'image de Jacques Chevalier tenant Sandrine Plamondon par les poignets contre son gré, derrière le Moulin Rouge, me revint à la mémoire. Pendant un instant, on aurait dit Sandrine était sous son emprise, incapable de réagir. Je me rappelai aussi le regard de Jacques Chevalier, plein de haine.

— Je pense que Sandrine a des ennuis, expliquai-je. Je n'en suis pas sûre, mais je pense qu'elle est peut-être réellement disparue. Je ne crois pas à son histoire de Las Vegas. Je pense que c'est une invention pour couvrir quelque chose d'autre... ou quelqu'un. Je ne sais pas comment, mais je pense que Jacques Chevalier est impliqué dans sa disparition.

Le Mexicain était à demi tourné vers moi, un bras appuyé sur le bar, l'autre sur le dossier de sa chaise.

— Et pourquoi Jacques Chevalier plus particulièrement ? m'interrogea-t-il, pourquoi pas les gars de *M pour Métal* ou les deux gardes du corps ?

Je pris une longue gorgée de mojito, car mes mains s'étaient mises à trembler après que le visage de Geneviève soit apparu dans ma tête. En pensant à elle, j'eus un gros pincement au cœur. Un jour, j'avais à nouveau remarqué des marques violacées sur ses bras, sauf que cette fois, il y en avait beaucoup plus. Je l'avais questionnée à ce sujet, car ça m'avait inquiétée. Elle m'avait alors raconté qu'elle était tombée. Or, je la connaissais suffisamment pour savoir qu'il s'agissait d'un mensonge. Je ne l'avais pas crue, mais je ne l'avais pas confrontée non plus. Je savais qui était responsable.

J'étais là quand elle l'avait rencontré. Nous étions dans un bar, alors que nous n'étions pas encore en âge d'en fréquenter un. C'était lors d'une de nos nombreuses aventures. Le type était entré dans l'établissement comme une apparition. Il était spectaculaire tellement il était beau. Ayant le double de notre âge, le danger irradiait par tous les pores de sa peau. En plein notre genre ! Il avait regardé Geneviève, qui fut aussitôt ensorcelée.

Au début, c'était génial. Il la gâtait, l'invitait à sortir, payait tout pour elle et lui offrait des cadeaux. Je fus mise de côté assez rapidement et me suis retrouvée toute seule. Geneviève avait toujours des excuses pour ne pas me voir. Je lui en ai voulu de m'écarter de la sorte. Puis on a commencé à se parler de moins en moins. Mais je l'ai vue tout de même changer. Je la connaissais trop. Elle était passée de pétillante à craintive, de souriante à déprimée, de sociale à isolée. Juste avant la fin, c'était de la peur que je lisais dans ses yeux. Mais malgré tout, je n'ai rien fait. Et à un moment donné, elle n'était plus là. Elle avait disparu.

— Crois-moi, je sais reconnaître un homme qui a une emprise sur une femme et je suis persuadée que Jacques Chevalier contrôle Sandrine Plamondon. Je pense même qu'il a été violent avec elle. En fait, je l'ai vu mettre la main sur elle, une fois : il essayait de la retenir. Je pense que c'est pour cette raison que Sandrine a deux gardes du corps. Pourquoi chercher de la protection si elle n'est pas en danger ?

Ayant tout à coup la gorge sèche, je pris une autre gorgée de mojito et poursuivis :

— Je pense que Jacques Chevalier a fait disparaître Sandrine Plamondon et que cela lui

a rapporté de l'argent. En fait, je crois qu'il a vendu Sandrine pour éponger sa dette envers des gens pas *clean*.

Le Mexicain me regardait, interdit. Il approcha son visage du mien et murmura :

— Et si je te disais de laisser tomber... Parce que c'est dangereux ?

Sa voix était rauque, son regard sérieux et son ton protecteur. De la main, il replaça doucement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Je peux pas. Sachant que Sandrine a peut-être été kidnappée et que je ne fais rien pour l'aider m'empêcherait de dormir la nuit, répondis-je, un peu secouée.

Mon interlocuteur me regarda encore un peu dans les yeux, puis soupira en se redressant.

— C'est ce que je pensais, lâcha-t-il.

Cela dit, il se leva et me fit signe de le suivre. Après m'avoir entraînée au deuxième, dans la salle de billard, il enleva son blouson de cuir et le lança sur une table. En le regardant faire, je vis un renflement de son t-shirt sur son flanc gauche. J'étais en train de me demander s'il s'agissait d'une arme lorsqu'il me saisit par-derrière, un bras au travers de la gorge. Il me tenait serrée contre lui, mais sans me faire de mal, puis m'écarta les jambes avec le pied.

— Pour l'équilibre, m'expliqua-t-il. Tu as plusieurs options pour te sortir de cette position. Tu commences par tasser tes hanches... continua-t-il en guidant mes hanches avec sa main.

— Tu déplies le coude... m'indiqua-t-il encore avant de saisir mon coude et de le déplier lentement. Et tu me donnes un coup de poing dans les parties.

Je fis semblant de lui donner assener un coup dans l'entrejambe et il reprit ses explications en disant :

— Tu peux aussi agripper et tirer vers le bas. Quand le gars crie, tu donnes un coup de tête vers l'arrière.

Puis il me fit répéter la séquence avant de préciser, tout en agitant un doigt sous mon nez :

— Très important : lorsque ton assaillant te lâche, tu ne te sauves pas.

— Ah non ?

— Non. Tu contre-attaques. Avec tout ce que t'as, répliqua-t-il en levant un bras entre nous.

En désignant l'espace qu'il avait créé entre nous avec son bras levé, il ajouta :

— Tu dois toujours maintenir une distance. S'il avance, tu dois le faire reculer et s'il continue d'avancer, tu dois te défendre.

Le voyant faire un pas vers moi, je levai les bras devant moi. Il appuya son torse contre mes mains et je le repoussai.

— Quoi que tu fasses, tu dois toujours prévoir une porte de sortie. Et tu attaques les endroits sensibles, dit-il en pointant sa gorge, son menton, son nez et ses yeux. Une dernière chose... ajouta-t-il, en s'avançant vers moi.

Il m'appuya ensuite contre le mur et posa les deux mains sur ma gorge, comme s'il cherchait à m'étrangler. Du coup, mes mains se placèrent sur les siennes.

— Tu dois réagir avant de ne plus être capable de respirer, m'indiqua-t-il.

J'essayai de tirer sur ses mains, mais sa poigne était de fer. Quand je tentai de riposter avec des coups de pied, il se colla à moi et plaqua mes jambes contre le mur, sans que ses mains aient quitté mon cou. Il me lâcha, recula et récita : « Prière. Serpent. Roche. » Pour illustrer ses

propos, il joignit les mains en prière, mit les doigts d'une main en pointe pour faire la tête d'un serpent et cogna dans le vide avec sa tête.

— *Comprendes ?*

— 10-4, répondis-je en sautillant sur place comme un boxeur.

Il reprit sa position puis replaça les mains sur ma gorge. C'est le moment que choisit le barman pour pénétrer dans la salle. Les mains sur les hanches et la bouche ouverte, il s'arrêta quelques instants et nous fixa. Le Mexicain leva deux doigts dans les airs et dit :

— *Dos, por favor.*

Le barman lui répondit à l'aide d'un signe de tête et quitta la pièce. Mon professeur de combat se retourna alors vers moi, positionna ses mains sur ma gorge et récita :

— Prière...

À ce mot, je joignis les mains entre ses bras tendus.

— Serpent...

Cette fois, je fis deux becs avec mes mains et fit mine de les lui planter dans les yeux.

— Roche, lança-t-il après s'être reculé.

J'agrippai ses oreilles avec les mains et fis semblant de le frapper avec mon front. Lorsqu'il me relâcha, je feignis de le frapper dans les parties avec un genou. Satisfait, il hocha la tête.

Fière de ma performance, j'y allai d'une petite danse de la victoire. Sans bouger, le Mexicain me suivait du regard. Lorsque je m'arrêtai, il me saisit par le bras, m'attira doucement à lui et m'enveloppa de ses bras. Son visage étant à quelques centimètres du mien, je pouvais sentir son souffle chaud sur mes joues. Voyant ses yeux rivés sur mes lèvres, je pensais qu'il allait m'embrasser. Je fermai donc les yeux et laissai aller mon corps contre le sien.

C'est là qu'un groupe de jeunes entra bruyamment dans la salle. J'ouvris les yeux et sans me lâcher du regard, le Mexicain lâcha son étreinte pour me repousser doucement contre le mur. Une fois les jeunes passés, il enroula son doigt dans le haut de mon t-shirt et me tira vers le bar en disant :

— *Tequila.*

Je m'écrasai face contre ciment lorsque j'essayai de débarquer de sa moto. Le Mexicain, qui tolérait franchement mieux la tequila que moi, se pencha, empoigna mon manteau de cuir à deux mains et me remit sur pied. Il m'épousseta un peu, en s'attardant sur mes fesses. Enfin, il me prit par les épaules, me fit pivoter de cent quatre-vingts degrés et me poussa dans le dos en direction de mon immeuble. Après m'avoir soutenue dans les escaliers, le nez dans mes cheveux, il m'aida à déverrouiller la porte de mon appartement.

Ceci fait, je trébuchai dans le cadre de porte. Lorsque je me redressai, je me rendis compte que les cinq musiciens de *M pour Métal* squattaient encore mon salon. Des caisses de bières et des sacs de croustilles un peu partout, ils écoutaient un film d'horreur à plein volume et mangeaient de la pizza. Vêtu d'un chandail déchiré, Beaudoin avait un pansement sur le sourcil et des tampons imbibés de sang dans les narines. Pour sa part, Rocky avait un bras dans un atèle et une bouteille de *Jack Daniels* entre les jambes. Hormis des morpions, Brun ne

semblait porter aucune séquelle. Il y avait aussi Mike qui, bandage autour de la tête et points de suture à la lèvre, jouait un rythme de *drum* sur ma table à café. Enfin, on pouvait voir que *John Deere* avait les mains bandées.

La moutarde me monta instantanément au nez. J'arrachai la télécommande des mains de Beaudoin et baissai le son de la télévision en grognant quelque chose à propos des voisins. Puis je commençai à taper sur les mecs avec la télécommande en criant à tue-tête. Aussitôt, Mike m'empoigna par-derrière et immobilisa mes bras, pendant que Brun et Beaudoin m'attrapèrent chacun par une jambe.

Du coup, mes pieds quittèrent le sol et je me retrouvai le nez à deux pouces du plafond. Ils me firent surfer dans les airs comme si nous assistions à un concert rock, puis me laissèrent tomber sur le divan. Je rebondis et, au deuxième rebond, tentai de me relever. Les gars me repoussèrent dans le divan et s'assirent sur moi.

Voyant rouge, je me démenai comme une démonsse. Je grafignais et lançais tout ce qui me tombait sous la main. À un certain moment, Brun menaça de me péter dessus si je ne me calmais pas. Après plusieurs minutes de crise, de cris et de larmes, complètement épuisée, je capitulai et me calmai. Les mecs se concertèrent ensuite du regard, puis se levèrent comme un seul homme pour me libérer.

Une fois debout, je me rappelai que j'avais de la visite. Je cherchai donc le Mexicain du regard, mais il n'était plus dans mon vestibule. Constatant qu'il n'était pas non plus dans le salon, je me précipitai à la fenêtre... Plus de moto dans mon stationnement.

Je me tournai alors vers les gars. *John Deere* décapsula une bière en grimaçant de douleur, et me la mit entre les mains. Je me fis une place sur le divan en jouant du coude entre Brun et Beaudoin, qui lâchèrent un grognement de protestation. Les dents serrées, je marmonnai que puisque je payais le loyer, j'avais au moins le droit de m'asseoir sur mon fauteuil. Je fis atterrir mes pieds sur la table à café en soupirant bruyamment, puis levai la tête pour prendre une longue gorgée de ma bière.

JOUR 6

Fais attention !

Les bruits d'hommes des cavernes et la musique forte dans le salon m'empêchaient de fermer l'œil. Lorsqu'enfin, au beau milieu de la nuit, ils se turent, ce fut pour se mettre à ronfler comme des camions. Tout juste si je ne me suis pas levée pour les étouffer dans leur sommeil. Finalement, je m'endormis au petit matin.

Je me réveillai en sursaut, après avoir entendu un bruit provoqué par une assiette cassée. Aussitôt, je me levai raide dans mon lit, avec un mal de tête foudroyant. Le cerveau dans un nuage gris, j'enfilai une paire de pantalons de jogging. En remontant mes cheveux en chignon mou sur la tête, je me dirigeai vers la cuisine en traînant les pieds.

Appuyée dans le cadre de la porte, je constatai les dégâts. Mike était debout devant la cuisinière et faisait tourner une crêpe dans les airs. Sur les ronds de poêle brûlaient du bacon, des œufs et des bines dans la graisse, pendant que Beaudoin tartinaient une montagne de rôties devant mon grille-pain et que Brun se retrouvait à quatre pattes par terre pour ramasser de la vaisselle cassée. Dès qu'il me vit, il leva la tête et me fit un beau sourire avec ses dents en or. Au même moment, *John Deere* passa un bras autour de mon cou et me fourra une tasse de café dans les mains.

— Tes œufs, tu les veux comment, bébé ? me demanda-t-il.

Tandis que mon ventre gargouillait, Rocky entra dans la cuisine en nous bousculant et versa la moitié d'une bouteille de *Jack Daniels* dans le pot de café.

Après un copieux déjeuner, les mecs passèrent au salon pour *jammer*. De mon côté, je sortis mon ordinateur portable pour consulter mes courriels. Linda, qui m'avait envoyé un message intitulé : « Bourgeois », était parvenue à dénicher d'autres informations sur Lionel.

Elle avait listé une douzaine d'entreprises appartenant à cet homme, toutes dans le domaine automobile. L'individu possédait également des bars et des clubs dans la province de Québec. Enfin, il était marié à une certaine Aurora Ciccone, fille de mafieux. Linda avait surligné le nom de cette dernière en y ajoutant des signes de dollar.

Jean-Marc, leur fils, avait quant à lui un dossier assez garni. Élevé principalement par ses grands-parents maternels dans le quartier Saint Roch, il avait fugué à plusieurs reprises, durant l'adolescence, et n'avait jamais complété son secondaire. Arrêté pour des délits mineurs, il fut ensuite recruté par un gang de rue. C'est à partir de ce moment que ses méfaits devinrent plus sérieux : vols à main armée, vente de drogue et voies de fait. Il donna l'impression de se calmer en 2010, soit à l'époque où il fut engagé par son père Lionel pour travailler au sein de ses compagnies. Il était fils unique.

Soudain, un gros « rot » bruyant venant du salon me fit perdre le fil de ma lecture. La famille Bourgeois m'amena à me questionner sur la famille de Sandrine Plamondon. J'allai donc dans le salon et m'assis à côté de Rocky, qui faisait des vocalises... dans le style, cri de méchant dans les films d'horreur.

— Est-ce que Sandy a encore de la famille à Québec ? lui demandai-je.

— Sais pas...

— Des cousins, des cousines, des tantes, des oncles ?

— Sais pas...

— Des amies, des ex ?

— Sais pas...

— Y'a Caroline ! lança *John Deere*.

— Qui ? interrogea Rocky, perplexe.

— Caroline... Tsé, la fille sur qui Beaudoin avait un kick...

Tous nos regards se tournèrent alors vers Beaudoin. Lui et *John Deere* échangèrent une série de mimiques faciales pour se transmettre un message que je ne compris pas. Mike siffla légèrement entre les dents en signe de reconnaissance, tandis que Brun dessina une silhouette de femme dans les airs. Elle semblait avoir des grosses fesses.

— Ouais, celle-là ! acquiesça *John Deere*.

En guise de réplique, Beaudoin fit un geste obscène avec la bouche, alors que le regard de Rocky s'illuminait.

— Les pantalons en léopard ? demanda-t-il.

Ce à quoi les autres répondirent en grognant.

— Bon... et cette Caroline, on la rejoint comment ? les questionnai-je.

À nouveau, tous les regards se tournèrent vers Beaudoin, qui répondit :

— Ubisoft. 4e étage. Caroline à la comptabilité.

Plus tard, je stationnai la voiture dans le garage sous-terrain du parc Saint-Roch. Je remontai ensuite sur la rue Charest et me rendis à pied jusqu'à l'immeuble de Ubisoft. Rendue au quatrième étage, je demandai à la réceptionniste *hipster* qui se trouvait derrière le gros comptoir en vitre si je pouvais parler à Caroline-à-la-comptabilité.

À peu près du même âge que moi, cette dernière était une jolie brune avec un beau sourire. Ce jour-là, elle portait une jupe noire et un t-shirt gris qui lui allaient à merveille, ainsi que de grosses lunettes noires qui lui donnaient l'air d'une maîtresse d'école. Et effectivement, elle avait de grosses fesses.

— Bonjour ! me dit-elle en me serrant la main.

— Bonjour, Caroline, je m'appelle Vicky Durocher. Je m'excuse de te déranger au travail, mais je suis ici parce que je cherche Sandrine Plamondon.

Dès que je mentionnai ce nom, le sourire de Caroline disparut. Elle regarda derrière elle, puis me fit signe de la suivre. Après avoir longé un grand corridor, elle me fit entrer dans une petite salle de conférence vide, dont l'un des murs donnait sur la rue Charest. Par la fenêtre, je pouvais voir l'immeuble d'en face. Caroline inspecta le corridor, puis ferma la porte.

— Pourquoi cherches-tu Sandrine ? m'interrogea-t-elle, inquiète.

Je lui expliquai alors que j'étais détective et que je croyais que Sandrine avait disparu.

— Je connais Sandrine depuis longtemps, me confia-t-elle, mais ça fait quelque temps, déjà, que je n'ai pas de nouvelles d'elle.

— Est-ce que tu sais s'il lui reste de la famille à Québec ?

— Elle n'a jamais vraiment eu de famille. Sandrine est enfant unique et vient d'une famille pauvre. Son père buvait et sa mère se droguait. Jusqu'à sa majorité, elle a été *barouettée* d'un bord et de l'autre dans des familles d'accueil et des centres jeunesse. Quand elle a eu dix-huit ans, elle est sortie du système.

— Et elle est devenue danseuse ?

— Danseuse nue ? Pas tout de suite, non. Pendant l'adolescence, elle s'était trouvé des petites jobines pour se payer des cours de danse. C'est pas facile de garder un boulot quand on change de maison d'accueil trois ou quatre fois par année. Quand elle a eu dix-huit ans, elle s'est retrouvée toute seule. Au début, elle a *rushé* et je lui ai donné un coup de main. On a été colocataires. Elle ramassait son argent pour s'inscrire dans une école de danse. C'était son rêve.

Je hochai la tête et lui fis signe de continuer.

— Quand t'as pas de formation classique et des parents aisés, c'est pas facile de compétitionner avec des petites filles de riches. Elle a été refusée partout. C'est là qu'elle a pété une coche. Du coup, elle s'est retrouvée au seul endroit où elle pouvait danser et être payée pour le faire.

— Le Moulin Rouge, devinai-je.

— Exact. Elle s'est aussi pogné des gigs avec des *bands* de rock. C'était pas super payant, mais elle pouvait garder ses vêtements, même si généralement, elle n'en portait pas beaucoup.

Elle serra les lèvres, le regard inquiet, puis reprit en disant :

— Peu à peu, elle s'est mise à changer. Jusque-là, elle n'avait jamais bu et ne s'était jamais droguée. Quand elle a commencé à travailler au Moulin Rouge, elle s'est mise à patauger dans des affaires pas toujours *clean*.

— Est-ce qu'elle t'a parlé des agents de Las Vegas ?

— Oui... hésita Caroline. Et j'y ai pas cru.

— Pourquoi ?

— C'est un peu louche, cette affaire-là, répondit-elle en haussant les épaules.

— Et tu n'as pas eu de nouvelles d'elle depuis combien de temps ?

— Je l'ai mise à la porte de l'appartement il y a au moins un an. On s'est croisées quelques fois depuis.

— Est-ce qu'elle a d'autres amies que tu connais ? Des chums ou des ex ? Quelqu'un chez qui elle pourrait rester ? m'enquis-je.

À nouveau, elle haussa les épaules et fit non de la tête.

— Elle se disputait avec d'autres filles au Moulin Rouge, poursuivis-je, et avait des différends avec le patron. T'en a-t-elle déjà parlé, quand vous étiez colocs ?

— Sandrine n'est pas toujours évidente à vivre. Elle peut être pas mal *bitch* quand elle veut. Il faut que tu comprennes qu'elle a un côté pas mal *wild*. J'ai toujours pensé qu'elle allait se brûler, un jour. Si elle est en danger, je peux juste te conseiller de faire attention. De ce que je connais, elle avait pas l'habitude de se tenir avec des enfants de chœur.

« Mon amie Geneviève non plus », pensai-je, avant d'ajouter à voix haute et de tendre ma carte : « Merci pour ton aide. Si jamais elle te contacte, fais-moi signe ».

Elle me reconduisit à l'ascenseur, puis, avant que la porte ne se referme, elle me répéta :

— Fais attention !

Sur le chemin du retour, j'arrêtai au service à l'auto de Ashton et commandai à peu près tout ce qui se trouvait sur le menu. Je pris une poutine Dulton pour moi et laissai les mecs s'empiffrer avec le reste devant la télé. Vers 21h30, ils commencèrent à s'activer et la salle de bain fut inaccessible pendant au moins deux heures. Non seulement se servirent-ils de mon

séchoir à cheveux et de mon fixatif, mais je les soupçonnai également d'avoir utilisé mon crayon noir et mon mascara.

Lorsque ma salle de bain redevint disponible, je me préparai à mon tour en vue d'une nuit de surveillance à la station-service victime de vol d'essence. J'enfilai mes jeans cigarettes noirs, un t-shirt noir, mon chandail à capuche noir, une casquette noire et du mascara noir, puis attrapai mon sac noir dans lequel je mis cellulaire, jumelles, calepin et crayons, avec les essentiels pour traverser la soirée : *chewing-gum*, biscuits et thermos à café. J'y fourrai également les documents envoyés par Denis Larose. Dans le vestibule, les gars du band étaient sur leur départ.

— Staff night ! YEAH ! cria Mike.

— Nous attends pas, bébé, me prévint *John Deere* en me prenant par le cou. On va rentrer tard.

Et il m'embrassa sur la bouche. Je me débattis, le griffai et réussis finalement à le repousser, sous les exclamations et les rires gras des autres. Les deux bras dans les airs en signe de triomphe, *John Deere* sortit dans le couloir, pendant que je m'essuyais la bouche plusieurs fois avec le dos de la main et fermais la porte à clé.

Plus tard, je me garai en face de la station-service, dans le stationnement du Motel Hamel. Je positionnai ma voiture de façon à voir la porte d'entrée du dépanneur. De mon poste, je pouvais également surveiller les caisses enregistreuses.

Comme il était passé minuit, j'avais manqué le dernier changement de personnel. Selon la liste de Denis Larose, j'avais Sonia Leblanc et Étienne Nadeau sous les yeux. Elle était à la caisse et avait les cheveux attachés en queue de cheval, tandis qu'Étienne se promenait dans le commerce avec une boîte dans les bras. Je sortis les biscuits et le thermos à café de mon sac, et commençai à surveiller.

À deux heures du matin, je sortis me dégourdir les jambes et allai faire pipi dans les toilettes du Motel Hamel. Avant de repartir, je discutai quelques instants avec le gardien de nuit, répondant au nom de Carl. Il avait mon âge et nous avions fréquenté la même école secondaire. Nous discutâmes de connaissances communes, puis je lui demandai s'il avait vu quelque chose de louche à la station-service d'en face.

— C'est pas mal tranquille, en général, me confia-t-il, sauf quand l'autre con est là.

— L'autre con ?

— Ouais. Lui, yé pas mal fendant, pis y s'prend pour un autre. Comme si c'était lui le boss. J'sais pas pourquoi ils le gardent. Y s'est déjà battu avec des clients. Y'a vraiment une attitude de marde !

— Est-ce que tu le connais ?

— Je l'ai jamais vu ailleurs qu'au dépanneur. C'est pas un gars qui est allé à notre école, en tout cas. Mélanie, une des filles de jour, a entendu dire qu'il aurait maltraité une fille qui aurait fait la gaffe de le ramener chez elle. Y paraîtrait qu'elle faisait peur à voir, le lendemain. Moi, ça m'étonne pas. Y'a une face de criminel, c'te gars-là.

— Tu connais son nom ?

— Y travaille juste les fins de semaine, je pense, me dit Carl en haussant les épaules. Je connais pas son nom ; j'y ai jamais parlé.

— Et il a l'air de quoi ?

—Ma blonde me dit tout le temps que je suis pas bon pour décrire le monde, soupira mon interlocuteur. Y’a les cheveux bruns, rasés, pis y’a des tatouages. Ma collègue Mélanie pourrait mieux te le décrire. Elle le trouve *cute*. Pourquoi les filles trouvent toujours les écoeurants *cutes* ?

—C’est bon à savoir, répliquai-je en souriant. Si jamais tu vois quelque chose, tiens-moi au courant...

Sur ces mots, je glissai ma carte sur le comptoir. Carl la lut, puis hocha la tête. X

—Déetective privée, hein ? C’est *sick*... lâcha-t-il en la mettant dans sa poche.

Puis je retournai à mon poste dans la voiture. Vers trois heures du matin, comme il ne se passait toujours rien, je décidai d’aller faire un tour au Moulin Rouge. Je quittai donc le stationnement du motel et remontai le boulevard Wilfrid-Hamel.

Je laissai la voiture dans le stationnement voisin du club de danseuses. Je saisis mon sac noir et m’engouffrai dans les arbres avoisinants le bar. Je me cherchai un endroit d’où je pourrais à la fois observer le stationnement avant et la porte de sortie arrière. Une fois en position, je déballai un chewing-gum, sortis mes jumelles et posai mes fesses sur mon sac noir. Je passai la sangle des jumelles autour de mon cou et les portai à mes yeux.

Lorsque j’aperçus l’arrière de l’établissement, j’eus un léger sentiment de déjà-vu. Une Mercedes noire aux vitres teintées était garée à côté de la benne à ordures, le moteur ronronnant. Un peu soulagée, je me dis que je m’étais peut-être trompée et que Sandrine Plamondon apparaîtrait probablement dans quelques instants, escortée par ses deux gardes du corps.

Soudain, la porte de sortie s’ouvrit. Comme je m’y attendais, les deux gardes du corps en sortirent avant d’escorter une fille qu’ils tenaient chacun par un bras, une fille beaucoup plus menue que Sandrine. Quelque chose, dans son comportement, me disait qu’elle n’était pas tout à fait consentante. La moitié de son corps tournée vers le côté et penchée vers l’arrière, elle faisait de petits pas et jetait sans cesse des regards derrière elle, vers la porte de sortie du Moulin Rouge.

Lorsque je la reconnus, mon sang se figea dans mes veines. Un des hommes ouvrit la porte de la Mercedes et força la fille à y monter. Lorsqu’il leva le bras pour la pousser à l’intérieur, je distinguai clairement un pistolet dans un étui en cuir brun, attaché à sa taille. Avant qu’elle ne disparaisse dans le véhicule, je pus mieux voir le visage de la fille : il s’agissait de Vanessa. Le garde du corps referma la portière sur elle et tapa sur le capot.

—MERDE ! murmurai-je entre les dents. Lorsque la voiture se mit en mouvement, je piquai une course vers la mienne. Je sortis de la forêt en trombe, mais stoppai sec.

Dans le stationnement, un gros 4X4 noir aux vitres teintées me barrait la route, tandis que quatre gars rôdaient autour de ma voiture. Il y avait quelque chose de menaçant dans leur attitude. J’aurais voulu retourner dans la forêt, mais ils se dirigeaient déjà vers moi. Ils étaient blancs et vêtus comme des rappeurs : chandails *X-Large* et capuches rabattues sur leurs casquettes à palette plate. Deux d’entre eux avaient la main à la ceinture, pendant que les deux autres marchaient les jambes raides pour ne pas perdre leurs pantalons trois tailles trop grandes.

Ils s’arrêtèrent en formant un demi-cercle autour de moi. À peu près de ma grandeur, l’un d’eux reniflait et un autre avait un tic nerveux. En les examinant plus attentivement,

je compris qu'ils étaient complètement givrés. Le plus petit, qui n'arrêtait pas de bouger, promenait rapidement ses yeux un peu partout sur mon corps.

—Salut, poupée, me lança-t-il en agrippant son entrejambe. Comme ça, on se promène toute seule la nuit ?

Je fis semblant de bâiller, m'étirai et répondis :

—Wow ! Vous avez vu l'heure ? Je pense que c'est le temps de rentrer.

Quand je fis un mouvement vers ma voiture, le petit, plutôt fort pour un homme de petite taille, me repoussa dans le milieu du cercle.

—Qu'est-ce qui se passe, bébé ? Tu veux pas venir jouer avec nous ? reprit-il d'une voix plaignarde tout en se rapprochant.

—Hey, les gars ! répliquai-je à voix haute en levant les bras devant moi. Je suis fatiguée et je veux rentrer chez moi. Laissez-moi partir tranquille.

—Vous entendez ça les gars ? rigola le petit. Elle veut aller s'étendre. C'est des bonnes nouvelles pour nous, ça !

Cela dit, il fit un mouvement vers moi et je le repoussai. Trouvant ça drôle, il revint à la charge et je le repoussai à nouveau.

—Laissez-moi tranquille ! criai-je, les bras toujours levés devant moi.

Le petit arrêta soudainement de rigoler et sauta sur moi. Il réussit à agripper l'un de mes bras, qu'il serra brutalement. En guise de riposte, je crachai mon chewing-gum dans ma main libre et le lui enfonçai dans l'œil avec mon pouce. Surpris, il me lâcha et recula. Voyant cela, celui qui reniflait me prit par le cou. Du coup, je sentis quelque chose de froid sur ma peau. Le petit, qui avait maintenant du *chewing-gum* dans les sourcils et les cils, colla son visage contre le mien.

—*Bitch* ! Quand on va avoir fini de s'amuser avec toi, me prévint-il, t'auras pu le goût de sortir de chez vous. On a l'habitude de mater des fouineuses dans ton genre.

Les trois autres ricanèrent quand il cracha :

—On va te la réarranger ta belle face !

Lorsque je le vis défaire sa ceinture, il y eut comme un déclic dans mon cerveau. L'instinct de survie prenant le dessus, je donnai un coup de tête vers l'arrière, puis entendis un craquement et un grognement. Le renifleux me lâcha sur-le-champ, ce qui donna la chance de saisir les jumelles que j'avais toujours autour du cou. Je les balançai dans les airs, de façon à ce qu'elles frappent le petit au visage. Ce dernier se pencha vers l'avant et se mit à saigner du nez. J'en profitai pour lui envoyer un coup de pied entre les jambes. Aussitôt, il s'étala par terre en position fœtale.

Lorsque je vis le renifleux se précipiter vers moi, je lui lançai les longues vues, qui l'atteignirent au ventre. Aussitôt, il se vida complètement de son air et se plia en deux. J'en profitai pour le saisir par les oreilles et lui donner un bon coup de genou au visage. Il tomba par terre, le regard vide. Après quoi, je fis face aux deux autres.

Celui qui se trouvait le plus près de moi était tellement intoxiqué, que ses yeux se fermaient d'eux-mêmes. Je baissai ses pantalons, qui n'offrirent aucune résistance, puis le poussai vers l'arrière. Il tomba sur le sol et y resta.

Voilà que celui au tic nerveux tenait maintenant le couteau du renifleux entre ses mains. Lorsqu'il exécuta une feinte vers moi, je fermai les yeux en égratignant les airs et en balançant

des coups de pieds à l'aveuglette, jusqu'à ce que je touche quelque chose de dur. Lorsque je rouvris les yeux, il était par terre. Sa tête avait frappé le ciment et il s'était évanoui. Quant à son couteau, celui-ci avait glissé plus loin. Je m'en emparai, le plantai dans le pneu avant du 4X4, courus vers ma voiture et quittai le stationnement sur deux roues.

Les mains tremblantes, je débarrai la porte de mon appartement, puis fonçai dans le salon. Après l'avoir cherché des yeux, je me dirigeai ensuite droit sur Rocky. Je lui retirai la bouteille de Jack Daniels d'entre les jambes et bus à même celle-ci. Je grimaçai, m'essuyai la bouche du revers de la manche et m'enfuis dans ma chambre.

Une fois devant la porte de ma garde-robe, mes jambes me lâchèrent. Lorsque je découvris des taches sombres et visqueuses sur mon jean et mon chandail, je paniquai et me déshabillai frénétiquement. Assise par terre, en bobettes et en t-shirt, je me mis à hyperventiler. Je me roulai dans une couverture et m'enfermai dans ma garde-robe où je me couchai en petite boule, la bouteille de *Jack Daniels* toujours entre les mains.

C'est dans cette position que Le Mexicain me retrouva quelques heures plus tard. Il ouvrit la porte du placard et se pencha. Je devais faire peur à voir, car un pli se forma au milieu de son front. Il se signa en murmurant quelque chose en espagnol, puis embrassa rapidement la vierge sur son pendentif. Il se mit à genoux, plaça un bras dans mon dos, l'autre sous mes jambes, et me souleva dans les airs.

Après m'avoir transportée dans la salle de bain, il me déposa sur la toilette. Il s'agenouilla ensuite devant moi pour inspecter mon visage et mon cou, puis mes bras et mes jambes. Lorsque son regard croisa le mien, ses yeux étaient tristes.

— *Preciosa*, murmura-t-il.

Alors que des larmes se mirent à couler sur mes joues, il me parla doucement en espagnol et essuya mes larmes avec ses pouces tout en enveloppant mon visage de ses mains. J'essayais de prendre de grandes inspirations pour me calmer. Alors que je me mis à sangloter, il resserra la couverture autour de mes épaules et m'enveloppa de ses bras. Puis, toujours en murmurant en espagnol, il me berça en me caressant les cheveux.

Lorsque je fus enfin apaisée, il se leva, fit couler l'eau de la douche et quitta la pièce en refermant la porte derrière lui. Une fois seule, je pris une longue douche chaude. J'enfilai ensuite une robe de chambre et retournai dans ma chambre, où je me couchai en petite boule sous les couvertures. Au bout d'un moment, le Mexicain réapparut et déposa une tasse de café sur ma table de chevet.

— J'ai entendu dire que les gars sont pas mal plus amochés que toi, dit-il.

— Pardon ? répliquai-je en le fixant avec la bouche ouverte et les sourcils arqués.

L'espace d'une microseconde, je crus voir le coin de ses lèvres se relever et former un demi-sourire.

— Attends une minute... Tu es au courant ? m'écriai-je.

— Je t'avais dit que c'était dangereux, me répondit-il calmement. C'est pas de ma faute si tu m'as pas écouté.

J'émis un grognement d'agacement, puis il reprit :

— Ils étaient combien ? *Dos* ?

— Quatre... Tu savais qu'on allait m'attaquer ? demandai-je, sur le bord de la crise de nerfs.

—Pourquoi tu penses que je t’ai enseigné des trucs pour te défendre ? dit-il sur un ton toujours aussi calme. Tu commences à déranger, alors ils veulent te faire peur.

Sur ces mots, il me tendit le café, se leva et alla se poster près de la fenêtre de ma chambre. Dos au mur, il scanna la rue du regard, tout en veillant à rester à l’écart pour ne pas être vu de l’extérieur.

—Pourquoi tu es retournée au Moulin Rouge ? me questionna-t-il ensuite, sans me regarder.

—Je sais pas, fis-je en haussant les épaules. Y se passait rien, alors...

Un souvenir me revenant soudainement à l’esprit, je me redressai d’un coup dans le lit. Suite à l’énervement engendré par la bagarre, j’avais oublié la Mercedes noire et sa nouvelle occupante.

—Ils ont emmené Vanessa ! lançai-je avec un début d’hystérie dans la voix.

Sur ce, je repoussai les couvertures et me levai. Par la suite, je me dirigeai vers ma garde-robe, revins vers le lit, et retournai à ma garde-robe en me tirant les cheveux à deux mains. Une série de pensées se bousculant dans ma tête, j’avais de la difficulté à réfléchir. Je me mis à faire les cent pas dans la chambre.

En entendant la détresse dans ma voix, le Mexicain s’était retourné vers moi. Il me saisit par le bras, me fit assoir et prit place à côté de moi. Puis, tout en me regardant dans les yeux, il me dit de sa voix apaisante :

—Et si tu commençais par m’expliquer qui est Vanessa ?

JOUR 7

Vanessa

Le lendemain, je me levai vers midi. La chaise près de la fenêtre, celle où était assis le Mexicain la nuit précédente, était dorénavant vide. Toujours aussi exaspérée qu'ils aient choisi mon appartement pour squatter, je pouvais entendre les gars du band ronfler comme des tracteurs dans le salon. Mais ce matin-là, leurs ronflements sonores et leurs pets me réconfortaient.

Je me levai du lit et regardai par la fenêtre de ma chambre, qui donnait sur le stationnement à l'arrière de mon immeuble. Mis à part la voiture de Madame Rochette et l'*Econoline* brun sale des gars de *M pour Métal*, le stationnement était vide.

J'enfilai une robe à manches courtes grise et mes tennis noirs, nouai une chemise carreautee autour de ma taille, me fis une queue de cheval et appliquai du mascara à la hâte. Ceci fait, j'allai à la cuisine et inspectai la rue par la fenêtre. Comme le Mexicain l'avait fait la veille, je me plaquai contre le mur de façon à voir à l'extérieur sans être vue et scannai la rue dans tous les sens. À part les quelques voitures qui y étaient garées, dont la mienne, la rue était tranquille. Je restai planquée quelques instants, cherchant en vain un 4X4 noir rempli de gars blancs habillés en rappeurs.

Lorsque je fus à moitié rassurée, j'attrapai mon sac, y jetai mon cellulaire, deux petits gâteaux Vachon et une bombonne de fixatif. Dans le salon, je piétinai silencieusement entre les corps pêle-mêle qui menaient un vacarme pas possible. Lorsque je le retrouvai dans le lot, je m'accroupis près de Rocky et fouillai dans les poches de son jean. Alors qu'il émettait un petit grognement en ouvrant les yeux, je lui fis un sourire et un petit salut de la main. Il tourna la tête, ferma les yeux et se remit à ronfler avec passion. Lorsque je trouvai les clés du van dans ses poches, je sortis de l'appartement et verrouillai derrière moi.

En sécurité dans l'entrée vitrée de mon immeuble, je zieutai à nouveau le stationnement. Lorsque je fus bel et bien certaine qu'il n'y avait pas de 4X4 noir pour me surprendre ou encore, que ses occupants n'allaient pas bondir d'un buisson pour me sauter dessus, je sortis à la hâte et courus vers le van, à bord duquel je m'engouffrai avant de m'empresse de barrer les portes. Je baissai ensuite le volume de la radio et démarrai.

Je descendis Wilfrid-Hamel jusqu'à Marie-de-l'Incarnation. J'étais arrêtée à un feu rouge lorsque mon cellulaire vibra. En jetant un œil sur l'écran, je notai qu'il s'agissait d'un numéro de téléphone que je ne connaissais pas.

—Oui allo ?

—*Preciosa*.

—Comment as-tu eu mon numéro ? demandai-je après avoir reconnu la voix rauque et chaude du Mexicain.

—Regarde derrière toi, se contenta-t-il de répondre.

Je levai les yeux vers le rétroviseur et m'aperçus que le Mexicain me suivait, assis dans un vieux *pick-up* Ford noir. Il portait des lunettes fumées, un t-shirt blanc, sa chaîne en or et ses cheveux étaient détachés. La main sur le volant, il leva deux doigts dans ma direction en guise de salut. Je lui envoyai la main dans le rétroviseur, puis raccrochai. Aussitôt, mon

téléphone sonna à nouveau. C'était Linda qui m'appelait du bureau. Je me garai devant un poste à essence. Pour sa part, le Mexicain se stationna à côté de moi et sortit un journal.

—Oui allo ?

—Toi fumer POT ? me demanda calmement Linda.

Je mis le nez dans le col de ma chemise et réalisai que je sentais effectivement le pot.

—Non, mais je suis dans la van des gars de *M pour Métal*, et ça sent le pot à plein nez... comment as-tu su que je sentais le pot ? questionnai-je, surprise.

—Niet, niet. Moi chercher pot. Je demande quelque'un autre... répondit-elle. Moi prendre rendez-vous chez coiffeuse pour toi.

—Pourquoi ? Mes cheveux sont OK, dis-je en tâtant ma queue de cheval.

—Salon Trend, rue Maguire. Toi demander Laura. Elle informations pour toi, indiqua Linda avant de raccrocher.

Par la fenêtre ouverte, je lançai un petit gâteau Vachon au Mexicain, que ce dernier attrapa au vol.

—On fait un petit détour par Sillery, l'informai-je en démarrant.

Le salon Trend était un endroit très huppé. Les murs étaient blancs, les plafonds hauts et les coiffeuses semblaient toutes avoir été recrutées dans une agence de mannequins. On me fit un shampoing, un revitalisant, un soin pour les cheveux, un massage de cuir chevelu et un facial. J'eus ensuite droit à une manucure et une pédicure.

Laura arriva enfin. Elle était grande, mince, pulpeuse, brune avec des yeux noisette et un teint basané. Sa chevelure était épaisse et étincelante, comme dans une publicité de shampoing. Elle remonta quelques mèches de mes cheveux sur le dessus de ma tête et sortit une paire de ciseaux. Puis elle coupa mes pointes tout en me parlant sur le ton de la confidence.

—Aurora Ciccone, dit «La Vierge», est la fille de Sylvia Dall'Ara et Alfonso Ciccone, dit «l'Aviateur». Jeune marié en Sicile, Alfonso Ciccone, dit «l'Aviateur», est venu rejoindre son oncle Augustino Ciccone, alors parrain de la mafia sicilienne à Québec. À la mort de son oncle, Alfonso a pris sa place.

Elle sécha mes cheveux, puis ajouta :

—Lorsqu'il l'a vue pour la première fois, Lionel Bourgeois n'a pu s'empêcher de charmer la belle Aurora Ciccone. Pour préserver l'honneur de sa fille, le *padre* Alfonso Ciccone a donné un ultimatum au don Juan : marier sa fille ou se retrouver dans le fleuve avec du béton attaché aux chevilles. La *familia Ciccone* a célébré le mariage le printemps suivant.

Laura sortit son fer plat et dit encore :

—Alfonso Ciccone a ensuite acheté plusieurs compagnies sous le nom de son gendre, des compagnies qui lui servaient majoritairement à blanchir de l'argent et à assurer la loyauté de son gendre envers la *familia*.

Laura tourna ensuite ma chaise vers le miroir. J'avais l'air d'une starlette d'Hollywood.

—Bourgeois aurait accumulé de sérieuses dettes auprès de son beau-père. Au dernier moment, juste avant de finir dans le fond du fleuve St-Laurent, il a réussi à tout rembourser. Mais personne ne sait d'où vient l'argent, ce qui rend «l'Aviateur» nerveux. Il cherche à savoir où son gendre a réussi à trouver une somme aussi faramineuse, mais surtout, à qui il s'est lié pour payer ses dettes.

Satisfaite de mon nouveau look, Laura commença à ranger ses outils de coiffeuse.

— Pourquoi « l'Aviateur » ? lui demandais-je.

— Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il a été recruté par les forces de l'air italiennes. Après, le surnom est resté.

— Et personne ne sait d'où, ni de qui provient l'argent ?

— Personne, confirma-t-elle en secouant la tête.

Le Mexicain baissa ses lunettes fumées et me siffla lorsque je passai devant son pick-up. Une fois assise derrière le volant de l'*Econoline*, je sortis un calepin et notai les informations que je venais de recevoir sur Lionel Bourgeois et sa belle-famille.

Ceci fait, nous reprîmes Grande Allée, direction est. Je tournai sur la rue des Érables, garai le van entre les rues Fraser et Aberdeen, montai les marches jusqu'au troisième étage et sonnai à la porte de l'appartement de Vanessa. Je cognai et sonnai à nouveau. Aucun mouvement à l'intérieur, même pas de jappement de petit chien. Je redescendis les escaliers et trouvai le Mexicain appuyé nonchalamment sur son pick-up, en train de lire le journal qu'il avait déposé sur le capot de la voiture. Il portait des jeans bleus serrés là où il faut, tandis que sa chaîne en or pendait à son cou. Je me mordis les lèvres lorsque j'aperçus les muscles de ses bras. Il leva la tête juste au moment où j'arrivai à sa hauteur.

— Il n'y a personne, l'informai-je.

— On essaie le truc de la clé dans les épingles à linge ? me propose-t-il en soulevant un de ses sourcils.

— Je sais pas s'il y en a une.

— On va aller vérifier, lance-t-il en refermant son journal.

Puis il me suivit dans la ruelle. Nous passâmes par la cour arrière et montâmes au troisième étage. Une fois sur la terrasse de Vanessa, j'essayai d'ouvrir la porte, mais celle-ci était barrée. Je fouillai dans le sac d'épingles à linge. Pas de clé. Je soulevai ensuite une à une les plantes sur la terrasse, mais toujours pas de clé.

Voyant cela, le Mexicain sortit un petit étui de la poche arrière de son jean. Trente secondes plus tard, la porte était débarrée. Il ouvrit, me laissa entrer, referma derrière moi et fit le guet sur la terrasse. J'appelai Vanessa à voix haute sans toutefois obtenir de réponse. Je fis le tour de l'appartement et constatai que tout semblait en ordre. Il ne manquait que Vanessa et son petit chien.

— Tu as trouvé quelque chose ? s'enquit le Mexicain quand je revins sur la terrasse. Ce à quoi je répondis non de la tête.

— Mais j'aurais un autre endroit à vérifier, fis-je savoir.

Nous quittâmes l'appartement en verrouillant la porte. Alors que je joggai dans la rue jusqu'au van sale de *M pour Métal*, les gens se retournaient étrangement sur mon passage pour me suivre des yeux. J'inspectai mes vêtements, me touchai le visage, à la recherche d'une tache quelconque. Lorsque je vis mon reflet dans le rétroviseur du van, je compris pourquoi on me dévisageait de la sorte. Grâce à Laura, j'avais les cheveux brillants comme dans une annonce de shampoing.

Nous reprîmes Grande Allée. Quelques lumières plus tard, je me garai dans le stationnement de Place Laurier, en face de l'Hôtel Alt. Le Mexicain se stationna derrière moi, sortit de son *pick-up* et vint s'appuyer à ma fenêtre. Il prit délicatement une mèche de mes

cheveux entre ses doigts et la colla à son nez. Puis, la relâchant, il traça le contour de mon oreille avec son doigt, ce qui ne manqua pas de me faire frissonner.

— C'est quoi le plan ? chercha-t-il à savoir.

— Aller voir si Vanessa est là, lui répondis-je en pointant l'hôtel qui se trouvait en face. C'est là que les « agents » avaient emmené Sandrine Plamondon. Peut-être que Vanessa y est aussi. Si elle est là, je veux lui parler.

Nous franchîmes les portes vitrées de l'hôtel, où une jeune femme se tenait derrière la réception. Lorsqu'elle leva les yeux vers nous et vit le Mexicain, elle passa la main langoureusement dans ses longs cheveux blonds, qu'elle fit ensuite cascader sur ses épaules avec un mouvement de tête. Un sourire aguicheur sur les lèvres, elle plaça une main sur ses hanches qu'elle balança sur le côté, et bomba la poitrine sans lâcher mon accompagnateur des yeux.

Celui-ci s'arrêta sur le tapis de l'entrée, se tourna vers moi et me fit signe d'aller l'attendre sur un divan. Je n'entendis pas ce qu'il dit à la réceptionniste, mais celle-ci gloussa bruyamment en se tortillant derrière le comptoir. Elle pianota ensuite sur l'ordinateur. Chaque fois que le Mexicain ouvrait la bouche, elle s'esclaffait de plaisir. Elle écrivit quelque chose sur un papier et le glissa au Mexicain avec un regard séducteur. Il prit le papier, la remercia et se dirigea vers la sortie. La réceptionniste le suivit des yeux, en s'attardant longuement sur l'arrière de ses jeans. Une fois à l'extérieur, je demandai :

— Pas de Vanessa ?

— Pas de Vanessa... mais une Chantale, me dit-il en me montrant le bout de papier. Elle va t'appeler si jamais elle voit Vanessa.

J'allai m'asseoir dans l'*Econoline*, et me mis à me ronger frénétiquement les ongles. L'image de Vanessa dans la Mercedes noire repassait en boucle dans ma tête. J'avais un mauvais feeling. Le Mexicain passa un bras par la fenêtre ouverte du camion et glissa une main dans mes cheveux en me caressant l'oreille avec le pouce. Sa main chaude se lova ensuite dans le creux de mon cou. Ce faisant, il tourna doucement ma tête dans sa direction.

— Tu rentres ? demanda-t-il.

— Je pense que oui.

— Tu vas être OK ?

— Je pense que oui.

— OK. Je te laisse, j'ai quelque chose à faire.

Le Mexicain alla s'asseoir dans le Ford qu'il positionna ensuite à côté du van. Puis il me cria par la fenêtre ouverte :

— Il y a un 4x4 noir stationné dans ta rue, en avant de ton appartement, avec quatre gars à l'intérieur. Fais attention, OK ?

Je levai les deux pouces dans les airs et le regardai quitter le stationnement.

Après être partie à mon tour, je pris l'autoroute Henri IV, sortis sur le boulevard Hamel et arrêtai dans une pizzeria. Trois quarts d'heure plus tard, je stationnai l'*Econoline* derrière mon immeuble. En jonglant avec quatre pizzas garnies et quatre deux litres de boisson gazeuse, je joggai du van à la porte d'entrée, non sans avoir vérifié mille fois s'il y avait un rappeur blanc de planqué dans les buissons. Je courus dans les escaliers, débarrai la porte de mon appartement

en vitesse et déposai les pizzas sur la table du salon. Je réussis à choper deux pointes avant que les vautours ne sautent dessus.

J'ouvris ensuite la fenêtre de la cuisine, m'appuyai sur le rebord et inspectai la rue en mangeant ma pizza. Il y avait effectivement un véhicule utilitaire sport noir garé en face de mon immeuble, de l'autre côté de la rue. Comme les vitres étaient teintées, je ne pouvais pas voir les passagers, mais je n'avais aucun doute sur leur identité. Je levai le bras vers le véhicule et fis de grands saluts. Après quelques instants, les portes s'ouvrirent et les quatre rappeurs blancs en sortirent.

Ils traversèrent la rue en marchant les jambes écartées pour ne pas perdre leur jean, puis s'immobilisèrent sur le trottoir en me regardant d'un air mauvais. Le petit avait le nez enflé et des cernes jaune et bleu sous les yeux, le renifleux portait un bandage sur le nez, celui au tic nerveux en avait un sur la tempe et le quatrième avait juste l'air intoxiqué.

Tout à coup, je vis un éclair de surprise passer dans leurs yeux. Je me retournai, et me rendis compte que les cinq gars du band se tenaient debout derrière moi. Immobiles, pizza et bière suspendues dans les airs, ils se plaisaient à dévisager les rappeurs. Rocky avait le torse bombé, Brun les lèvres retroussées de façon à exposer son dentier en or, et Beaudoin respirait bruyamment par le nez, comme un taureau prêt à charger. L'un d'entre eux grogna, pendant que dans la rue, les rappeurs blancs se consultaient du regard, l'air déconfit. D'un commun accord, ils firent demi-tour et remontèrent dans leur véhicule.

Je leur fis un doigt d'honneur, puis fermai la fenêtre. Ensuite, je m'assis sur le divan entre *John Deere* et Mike et me pris une troisième pointe de pizza.

En soirée

Filatures

Vers 23h30, les mecs du band s'étaient préparés pour une gig dans un bar et étaient sur le point de quitter mon appartement. Quant aux rappeurs, ils étaient toujours stationnés en avant de chez moi. J'avais vérifié une fois l'heure et ils n'avaient pas bougé. Je voulais retourner faire le guet à la station-service, mais je ne pouvais prendre ma voiture, car l'utilitaire sport était garé juste à côté. Sachant que je ne pouvais me fier aux gars de *M pour Métal* pour obtenir un *lift*, je composai le numéro de téléphone à partir duquel le Mexicain m'avait appelée, mais n'obtins aucune réponse. Il ne me restait qu'une seule autre option.

Je téléphonai à Linda, qui me donna rendez-vous à l'*Aviatic Club*, dans le Vieux Port. J'enfilai un jean *boyfriend*, un t-shirt, un chandail à capuche noir et mes Converse. Avec regret, je dissimulai mes beaux cheveux sous une casquette. Enfin, je pris mon sac à dos noir dans lequel je fourrai le kit habituel : cellulaire, calepin et crayon, jumelles, lampe de poche, bonbonne de fixatif, documents envoyés par M. Denis Larose, propriétaire de la station-service, sac de chips, boîte de biscuits et canettes de boisson gazeuse.

Je mis le sac sur mon dos et pris un des caissons du *drum* de Mike. Je rabattis ma capuche par-dessus ma casquette et nous sortîmes tous ensemble à l'arrière. Une fois au van, nous y chargeâmes les instruments de musique. Après être montée à bord, je m'assis près de la fenêtre. Avant d'être complètement intoxiquée, je baissai la vitre et sortis la tête du véhicule. Je commençais à avoir de la difficulté à respirer dans le nuage de marijuana.

Sur l'autoroute de la Capitale, quand Rocky émit une sorte de grognement d'homme des cavernes, *John Deere* se tourna vers moi pour me faire signe de regarder en arrière. J'aperçus alors le 4x4 noir qui nous suivait, trois voitures derrière nous.

Après avoir pris la direction centre-ville, Rocky tourna sur Charest, puis sur St-Paul. Nous étions arrêtés à un feu rouge au coin de la rue Vallière lorsque *John Deere* me fit un petit signe de la tête que je ne compris pas. Lorsque la lumière tourna au vert, Rocky écrasa le pied sur l'accélérateur et prit tout de suite à droite. Derrière la Maison de Lauberivière, Beaudoin ouvrit la porte de l'*Econoline* et me poussa hors du véhicule, sans même que Rocky ne prenne la peine de freiner. J'atterris dans un tas de vidanges, puis reçus mon sac à dos en plein visage. À moitié sonnée, je réussis à me lever, ramasser mon sac et me cacher rapidement derrière une benne à ordures. Quelques secondes plus tard, je vis passer l'utilitaire sport noir qui roulait à vive allure. À la poursuite du van, il tourna sur Saint-Nicolas.

Je mis le sac à dos sur mes épaules et me dirigeai vers la gare du Palais. Là, je me postai dans le couloir, près de l'entrée du restaurant, et appelai Linda. Celle-ci arriva quelques instants plus tard, la démarche flageolante et les yeux pétillants. Elle portait une robe très courte en paillettes roses et des talons aiguilles, alors que ses cheveux blonds étaient parfaitement coiffés, son maquillage impeccable et ses bijoux dispendieux. Malgré une démarche vacillante, elle restait tout de même élégante et sexy. Dans sa main, elle tenait une flûte de vin mousseux.

Sorti de je ne sais où, elle leva un ensemble de clés sous mon nez et les fit tinter avant de me les remettre. Puis elle plongea la main dans son soutien-gorge, d'où elle sortit un billet de stationnement qu'elle me remit également.

—Pas revenir chercher moi, m’indiqua-t-elle, moi avoir *lift*...

Elle me prit le visage, me donna un rapide bisou sur la joue et se dandina vers le restaurant. Avant de franchir la porte, elle s’arrêta, le doigt dans les airs. Elle se tourna vers moi et me lança :

—Jacques Chevalier. Voitures louées par Jacques Chevalier.

Et elle disparut dans le restaurant. Pour ma part, je descendis au garage sous-terrain de la gare. Une fois dans le stationnement, j’actionnai le déverrouilleur de portes à distance. Un bruit se fit entendre et je vis les phares d’une voiture s’allumer au fond du garage. En m’y rendant, je constatai que Linda conduisait ce soir-là une Lexus LS 600 berline quatre portes, noire et étincelante. L’intérieur du véhicule était immaculé, en cuir de couleur crème. Les panneaux de bord, pour leur part, étaient noirs. La voiture sentait le cuir neuf et le fric.

Je m’y assis, verrouillai les portes et digérai l’information que Linda venait de me fournir. Jacques Chevalier aurait donc loué la Mercedes noire et la voiture des deux gardes du corps. Ça ne faisait aucun sens. Puisqu’il se disputait toujours avec Sandrine Plamondon, pourquoi aurait-il payé pour lui louer une voiture, ainsi qu’à ses deux gardes du corps ? À moins qu’il s’agissait pour lui d’une façon de la surveiller, de conserver une emprise sur elle. Est-ce que cela signifiait que les deux agents travaillaient en fait pour lui ?

J’en étais là dans mes réflexions quand je mis la clé dans le démarreur et fis gronder le moteur. Je sortis lentement du stationnement, puis, le pied sur l’accélérateur, m’engageai sur l’autoroute Dufferin-Montmorency. Je dépassai la limite de vitesse permise jusqu’à la jonction de l’autoroute 40, et montai la colline à vive allure. La voiture était puissante et répondait rapidement.

Je passai devant les Galeries de la Capitale et sortis de l’autoroute sur le boulevard l’Ormière. Après quoi, j’empruntai la direction sud jusqu’à Wilfrid-Hamel et stationnai la Lexus devant le Motel Hamel. Le sac sur l’épaule, je barrai les portes de la voiture et entrai dans le motel.

Voyant que Carl était penché sur le comptoir de la réception et lisait le journal, je le rejoignis et sortis la boîte de biscuits de mon sac. Je la déposai sur le comptoir, l’ouvris et la poussai dans sa direction.

—Tiens, tiens... si c’est pas Madame-la-Détective-Privée!!! dit-il en me voyant.

Il prit un biscuit, et après l’avoir imité, je demandai :

—Qu’est-ce qui se passe de bon, ce soir, chez nos amis les pompeux de gaz ?

Ce disant, je me retournai vers la station-service.

—C’est tranquille pour le moment, m’apprit-il en suivant mon regard des yeux.

Puis il retourna à son journal, pendant que je sortis la liste des employés de Denis Larose. De l’autre côté de la rue, j’aperçus un jeune homme qui stockait les étagères. En consultant la liste, j’appris que son nom était Étienne Nadeau. La fille, du nom de Sonia Leblanc, faisait le piquet derrière la caisse enregistreuse. Je sortis deux cannettes de boisson gazeuse, en donnai une à Carl, m’installai dans un des sofas de l’entrée et ouvris ma cannette.

À minuit, Sonia fut remplacée par un gros garçon du nom de Gabriel Tanguay. De temps en temps, Carl venait me rejoindre sur le sofa pour discuter avec moi. Je dus m’assoupir, car à un certain moment, il se mit à me secouer par les épaules. Je bâillai en m’étirant, quand en levant les yeux vers lui, je le vis pointer la station-service d’un air agité.

—Le batteur de femme ! lança-t-il.

Une nouvelle personne se tenait devant la caisse enregistreuse. L'homme portait un jean noir, un chandail à capuche noir remontée sur sa tête et une veste de cuir noire. Comme il était dos à nous, je ne pouvais distinguer son visage. Gabriel était derrière la caisse enregistreuse, immobile, et Étienne, qui semblait fâché, se tenait tout près. Le visage rouge, il parlait en gesticulant et en pointant le gars en noir du doigt.

Immuable depuis que je m'étais réveillée, le gars en noir donna soudain un violent coup de poing dans le ventre d'Étienne, qui se plia en deux. Après que l'autre l'ait ensuite poussé brutalement contre les étagères, il tomba à la renverse et disparut de mon champ de vision. Pendant tout ce temps, Gabriel était constamment resté derrière la caisse enregistreuse, le dos collé au mur et le visage blanc comme un drap. À côté de moi, Carl jogga jusqu'au comptoir de la réception du motel, s'empara du téléphone et demanda le poste de police de Duberger-Les Saules.

Au même moment, à la station-service, le mec en noir assena un coup de pied à Étienne alors que ce dernier se trouvait toujours au sol, puis se tourna vers la porte. C'est à ce moment que j'aperçus son visage. Aussitôt, tout mon corps se raidit. Je me jetai sur mon sac, vidai son contenu sur le tapis du motel, saisis mes jumelles et les pointai sur l'assaillant, alors même qu'il sortait du dépanneur. Lâchant les jumelles, je cherchai ensuite la liste des employés de Denis Larose, laquelle était tombée au sol pendant que je somnolais. Je saisis le document et le feuilletai frénétiquement, jusqu'à ce que je trouve l'information que je cherchais. Plus le moindre doute : le gars en noir était bel et bien Jean-Marc Bourgeois.

Celui-ci disparut dans une Nissan Skyline GTR grise et modifiée, dont le dessous était illuminé par une lumière bleue fluorescente. Il fit gronder le moteur et démarra en laissant des traces de pneus dans le stationnement.

Carl et moi sortîmes du motel l'un à la suite de l'autre. Il traversa la rue vers la station-service, tandis que je courus jusqu'à la Lexus. Une fois au volant, je m'engageai sur Wilfrid-Hamel. Comme il y avait peu de trafic à cette heure, je pus aisément suivre ma cible à distance. Il me suffisait de garder les yeux sur la lumière fluorescente. Jean-Marc Bourgeois demeura sur Hamel jusqu'à la Place Fleur de Lys, puis s'engagea dans le stationnement du centre commercial qui à cette heure, était fermé. Quand je le vis tourner le coin, je fis de même et freinai brusquement.

Le fond du stationnement était rempli de voitures modifiées. Je stationnai la Lexus hors de vue, et marchai jusqu'au coin pour observer la scène de loin. Jean-Marc Bourgeois sortit de sa Nissan, puis fit le tour du regroupement de voitures en saluant quelques personnes au passage. Ce faisant, il arrêta à quelques reprises pour discuter et échanger de petits sacs contre des billets. Malheureusement, j'étais trop loin pour distinguer ce que contenaient les fameux sacs. Ensuite, il s'engouffra dans une voiture en compagnie d'autres hommes, pour en ressortir une vingtaine de minutes plus tard, dans un nuage de fumée. Lorsque je le vis retourner à sa voiture, je fis de même. Je suivis la Nissan, qui fit le tour du centre commercial avant de s'engager sur Wilfrid-Hamel, direction est.

Quelques feux rouges plus loin, Jean-Marc Bourgeois se gara dans une rue résidentielle de Limoilou. Il sortit de son véhicule, ouvrit une clôture et disparut dans la cour arrière d'une

maison. Je me garai un peu plus loin, puis inclinai mon siège de façon à observer la maison sans être vue.

Constituée de petits bungalows qui se ressemblaient tous et datant des années 60, la rue, à cette heure de la nuit, était déserte. Le bungalow où s'était éclipsé Jean-Marc aurait été similaire à tous les autres, n'eût été la tonne de déchets qui gisait sur le gazon de la cour avant. Des sacs noirs jonchaient le sol, ainsi que des bonbonnes de propane vides, des caisses de bières et de la vitre cassée. On pouvait voir des chaises en plastique sur le balcon, et d'autres, brisées, renversées sur le parterre.

Après avoir attendu pendant un moment, je remontai la capuche de mon chandail sur ma casquette, sortis de la voiture, traversai la rue et marchai vers le bungalow tout en inspectant les maisons avoisinantes. Lorsque je fus certaine que nul ne pouvait me voir, je courus vers la maison et me collai contre le mur, derrière un bosquet. Là, je m'accroupis et épiai la rue quelques instants. Une odeur de cigarettes et de terre me monta aux narines. J'avais les pieds dans un tas de mégots.

Les fenêtres au-dessus de ma tête étaient beaucoup trop hautes pour que je puisse regarder à l'intérieur de la maison, même debout. Je pouvais néanmoins deviner que l'endroit était plongé dans le noir. La seule fenêtre accessible sur le devant de la maison était celle qui, selon moi, donnait sur le salon. La seule façon d'y accéder consistait à monter sur la galerie de béton et de m'étirer sur la garde d'escalier en métal. Je pris donc une grande inspiration, montai les marches à pas de loup et me penchai sur la garde d'escalier.

La vue du salon était bloquée par un rideau opaque. Toutefois, par la fenêtre ouverte, je pouvais entendre le son émis par une télévision. Je me redressai pour jeter un coup d'œil par la petite fenêtre de la porte d'entrée. C'est ainsi que je pus voir que le couloir était sombre, et que la cuisine était éclairée. J'apercevais le comptoir, le lavabo et quelques armoires. L'intérieur de la maison était à l'image même de son extérieur. Sur le comptoir de cuisine qui croulait sous les déchets, je distinguai, entre autres, des bacs en aluminium souillés, des bouteilles en plastique vides, des pots Masson, des bouteilles de bière et une demi-douzaine de gants de vaisselle en plastique sales. Enfin, des contenants d'essence et des canettes de butane jonchaient le sol, en avant de l'évier.

Lorsque je vis une ombre passer devant la petite fenêtre, je pris mes jambes à mon cou le plus silencieusement possible et retournai m'accroupir dans le bosquet. La porte s'ouvrit sur deux hommes qui s'assirent sur les chaises en plastique. Quelques instants plus tard, une odeur de cigarette me chatouilla à nouveau les narines.

Lorsque les types retournèrent à l'intérieur, je longuai la maison de l'autre côté et m'arrêtai à une fenêtre éclairée donnant au sous-sol. Je me couchai dans l'herbe et jetai un coup d'œil. Le sous-sol n'était pas terminé et le plancher était en ciment. Les murs ouverts laissaient voir de la laine minérale, alors que le milieu de la pièce était rempli de boîtes de carton. Deux gars entrèrent dans la pièce pour fouiller dans une desdites boîtes et s'emplir les bras de petites boîtes blanches. De là où je me tenais, on aurait dit des boîtes de sirop contre la toux.

J'entendis alors quelqu'un crier dans la maison, cri que les deux gars entendirent également. Aussitôt, ils lâchèrent leurs boîtes de sirop et remontèrent les marches de l'escalier de la cave à la course. Deux secondes plus tard, la porte avant s'ouvrit et j'entendis des gens courir dans l'escalier. Je me levai et allai vers le devant de la propriété, toujours en m'assurant

de ne point être vue. C'est alors que j'aperçus une quinzaine de personnes sortir de la maison en courant dans tous les sens. Certains marchaient lentement, le regard vide, l'air intoxiqué. Les plus rapides s'engouffraient dans des voitures avant de démarrer en trombe.

Lorsque je vis Jean-Marc Bourgeois courir vers sa Nissan, je me faufilai parmi les gens. Je m'apprêtai à le suivre lorsque j'entendis un gros « boom » assourdissant dans mon dos, suivi d'un bruit de verre qui explose. Me sentant alors poussée dans le dos et soulevée de terre, je tombai tête première vers l'avant. Après avoir recraché une motte de gazon, je me retournai sur le dos. À demi appuyée sur les coudes, je vis dans le ciel un gros nuage de fumée noire et des flammes sortir par les fenêtres du bungalow.

Les pompiers arrivèrent dix minutes plus tard, suivis de près par la police et l'ambulance. Évidemment, les voisins sortirent sur leur balcon dès qu'ils entendirent le bruit des sirènes. Sonnée, j'avais réussi à me relever et à me rendre jusqu'au trottoir, de l'autre côté de la rue, pour me retrouver assise parmi les sinistrés, lesquels regardaient brûler leur maison avec un regard absent. En parcourant la rue des yeux, je notai que Jean-Marc Bourgeois était introuvable et que sa voiture n'était plus là.

Un policier venu à notre rencontre m'aida à me relever. Un cillement constant dans mes oreilles m'empêchait de comprendre ce qu'il essayait de me dire. Patient, il me guida jusqu'à l'ambulance, où je fus inspectée soigneusement des pieds à la tête. Après un sparadrap sur le front et une aspirine, l'ambulancier donna le OK au policier qui m'escortait. J'eus tout juste le temps de lui donner mon nom, lorsqu'une dame en robe de chambre, qui s'était rapprochée de nous, se mit à chialer :

— Ça fait longtemps qu'on vous disait que quelque chose allait arriver dans cette maison-là ! Ça rentre pis ça sort à toutes les heures du jour pis de la nuit ! C'est pas catholique, ce qui se passe là-dedans. Pis c'est pas parce qu'on vous a pas avertis ! Mon mari pis moi, on a appelé la police au moins une dizaine de fois, pour porter plainte. Mais qu'est-ce que vous avez fait ? RIEN ! cria-t-elle, les deux bras dans les airs. Et maintenant, voilà le résultat ! lâcha-t-elle en pointant la maison en feu.

Alors qu'un policier lui barrait la route et essayait de la calmer en lui parlant doucement, elle se retourna vers nous et me pointa du doigt :

— Elle est sortie de la maison, elle aussi. Je l'ai vue. C'est une droguée comme toutes les autres ! Il faut l'arrêter, monsieur l'agent ! Ces gens-là, c'est des criminels !

Le policier la prit par un bras et l'entraîna plus loin, tandis que celui qui m'escortait me conduisit vers une camionnette de police. Je montai à bord avec les occupants du bungalow qui n'avaient pas réussi à s'enfuir à temps.

Au poste de police, on nous fit patienter dans une salle d'attente dont la porte était barrée à clé. Sous les néons, je pus voir adéquatement mes nouveaux amis. Nul doute que je faisais peur à voir, mais sûrement moins qu'eux. Ils affichaient à peu près tous le même air : celui de morts-vivants. Couverts de galles, il ne leur restait qu'une mince couche de cheveux sur la tête. Maigres et flottant dans leurs vêtements crasseux, ils avaient les dents pourries. Il m'était impossible de déterminer leur âge, tant ils semblaient avoir vieilli prématurément.

Un policier vint me chercher dans la salle d'attente, me fit signe de m'asseoir devant un bureau et me proposa un café. Lorsqu'il revint avec la tasse fumante, il s'assit en face de moi et me posa quelques questions. Je lui racontai ce qui s'était passé, sans omettre de lui parler de

Jean-Marc Bourgeois et de la station-service, pendant qu'il prenait les informations en note. Lorsque j'eus terminé, il me dévisagea quelques instants, en gardant le silence.

— Est-ce que vous êtes en mesure de prouver ce que vous dites ? me demanda-t-il, la voix lasse, les yeux fatigués.

— M. Denis Larose, le propriétaire de la station-service, peut confirmer qu'il m'a contacté pour mes services. Et ça explique pourquoi je suivais Jean-Marc Bourgeois. Carl, un employé du Motel Hamel, a appelé le poste de police de Duberger un peu après minuit. Vous pouvez vérifier avec lui aussi, répondis-je.

Après avoir inscrit quelque chose sur son rapport, le policier se leva et me fit signe de l'attendre. Je terminai mon café en examinant les environs, lorsque quelqu'un s'assit de nouveau en face de moi. Je faillis échapper ma tasse de café lorsque je le reconnus. Affalé paresseusement dans la chaise du policier, le Mexicain me fixait en secouant la tête, découragé de me trouver là. Je parcourus la pièce des yeux, à la recherche du policier fatigué qui venait de m'interroger. Ne le trouvant nulle part, je me retournai vers le Mexicain et me penchai par-dessus le bureau.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je à voix basse.

— Est-ce que tu as vu des bouteilles de solvant et de combustible dans le bungalow, de même qu'une quantité exagérée de produits d'entretien ménager, de pesticides ou des canettes de butane ? me demanda-t-il sérieusement, sans prendre le temps de répondre à ma question.

Pour toute réponse, je hochai la tête.

— Des médicaments contre le rhume ?

Surprise, je hochai à nouveau la tête.

— Ce sont des produits qu'on trouve généralement dans les laboratoires clandestins de production de drogues synthétiques, m'expliqua-t-il. La métamphétamine, ou *crystal meth*, c'est facile à produire, du moment que tu as de l'éphédrine. Et ça, ça se trouve dans toutes les pharmacies du coin, au rayon des médicaments contre la grippe. Même chose pour le GHB, qu'on trouve avec le dissolvant de vernis à ongles. Il y avait beaucoup de déchets ?

— Oui, pas mal.

— Ces déchets sont toxiques. Et inflammables, comme tu as pu le constater. Tes petits amis, dans la salle d'attente... tu as remarqué leur tête de zombies ?

— Oui.

— La drogue aussi est toxique. Les consommateurs sont faciles à reconnaître : maigres, absence de cheveux, dents pourries, vieillissement prématuré. Ils mangent plus, dorment plus... Pas beau à voir.

— Ça, c'est vrai... Et qu'est-ce que tu fais ici, au juste ? demandai-je à nouveau.

— Je suis venu te chercher, me répondit-il comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Ils me laissent partir ? m'étonnai-je.

— Oui, répliqua-t-il en se levant.

Lorsqu'il vit que je ne bronchais pas, il ajouta :

— T'as pas vraiment le profil d'une cuisinière de *meth*. Ni celui d'une consommatrice, expliqua-t-il en me prenant par le bras pour me forcer à me lever. Et je me suis porté garant de ton innocence.

— Et ils t'ont cru ?

Il me regarda en fronçant les sourcils, m'entraîna avec lui et signa un registre à l'entrée. Après quoi, nous sortîmes, puis je grimpai à ses côtés dans son *pick-up* Ford.

— Je dois aller chercher la voiture de Linda, lui dis-je.

— C'est déjà fait, m'avisa-t-il en faisant démarrer son véhicule.

Nous roulâmes devant le stade de baseball et empruntâmes l'autoroute jusqu'au boulevard Hamel. Devant le centre commercial Fleur de Lys, je constatai que la rencontre de voitures modifiées était terminée. En voyant le stationnement vide, je pensai à Jean-Marc Bourgeois que j'avais laissé filer.

Le Mexicain prit ensuite Saint-Sacrement. Il actionnait le clignotant pour tourner à droite dans le parc industriel Duberger, lorsque dans la direction opposée, je vis passer la Mercedes noire, suivie par la voiture des gardes du corps. Aussitôt, je me levai de mon siège et me penchai au-dessus du Mexicain pour les suivre des yeux. Comme les vitres de la Mercedes étaient teintées, je ne pus voir l'intérieur. Je reconnus toutefois les deux hommes qui se trouvaient dans la deuxième voiture.

À travers la vitre arrière du pick-up, je les regardai toutes deux disparaître. Elles tournèrent à gauche, sur Wilfrid-Hamel. Lorsque je tournai la tête vers le Mexicain, mon visage se situait à deux pouces du sien. Pratiquement assise sur lui, ses cheveux me chatouillaient les joues. Son odeur d'après-rasage m'attirait incroyablement, alors qu'il me regardait avec des points d'interrogation dans les yeux.

— C'est Vanessa ! m'exclamai-je.

— Tu es sûre ?

Je répondis en faisant non de la tête. Il me repoussa dans mon siège, boucla ma ceinture, fit un virage à 360 degrés et se lança à la suite des deux voitures, que nous suivîmes un moment sur le boulevard, jusqu'à ce qu'elles s'arrêtèrent dans le stationnement du Motel Le Passant. Le Mexicain continua sur Hamel, fit demi-tour et se gara au restaurant Normandin, de l'autre côté de la rue. Ceci fait, nous marchâmes jusqu'au motel.

Celui-ci avait l'apparence typique des motels qu'on rencontre sur le boulevard Hamel. On pouvait d'abord voir une maison reconvertie en réception et en salle à manger, blottie derrière un immense panneau annonçant le nom du motel en néon. Quant aux chambres, elles se trouvaient dans un bâtiment de brique en forme de L, dans le lotissement arrière. Chaque porte du motel donnait sur un espace de stationnement qui lui était associé. La Mercedes et la voiture des gardes du corps étaient garées devant la chambre numéro quatre, dont l'intérieur était éclairé.

Une fois à proximité, le Mexicain me prit par le cou et me colla contre lui, de façon à cacher mon visage dans son épaule. Au moment où nous passions devant la chambre, la porte s'ouvrit et les deux gardes du corps en sortirent. Le Mexicain m'empoigna par le col de mon chandail, me colla contre une voiture, prit mon visage entre ses mains, inclina la tête et feignit de m'embrasser en fixant le motel des yeux. Après un court moment, une voiture démarra.

— Mercedes, murmura-t-il, toujours en tenant mon visage.

Il replaça son bras autour de mon cou et nous marchâmes jusqu'à la chambre numéro sept. Devant la porte, il sortit son petit étui de la poche arrière de son jean et pendant qu'il débarrassait la porte, je jetai un regard derrière moi pour voir les gardes du corps, maintenant assis dans leur voiture. Le Mexicain replaça son étui dans son jean, puis nous entrâmes dans

la chambre. Il ferma la porte, se colla à la fenêtre, écarta doucement les rideaux, sortit un cellulaire de sa poche et fit un appel. Il transmet ensuite l'adresse du motel à son interlocuteur, le numéro de la chambre où se trouvait peut-être Vanessa et les numéros d'immatriculation des deux véhicules. Puis il raccrocha.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demandai-je.

Son regard quitta la fenêtre et se tourna vers moi. Il me dévisagea, puis regarda le lit du motel. Lorsqu'il me dévisagea à nouveau, une lueur passa dans ses yeux, ce qui me fit rougir.

— Appelle la chambre numéro 4, me dit-il, la voix rauque, en pointant le téléphone qui se trouvait sur la table de chevet.

Je m'assis sur le lit, pris le téléphone et composai le quatre. J'entendis sonner, puis une voix de femme répondit. C'était Vanessa.

— Oui allo ?

— Allo, Vanessa, c'est Vicky Durocher, la détective privée. Tu te souviens de moi ?

— Oui, dit-elle d'une voix nerveuse et pas du tout enjouée.

— Vanessa, je ne suis pas loin. Est-ce que ça va ? Est-ce que tu peux parler ? m'enquis-je avant d'entendre une voix d'homme derrière elle.

— Non... non, répondit-elle, sur le bord des larmes.

— Oui ? laissa alors entendre une voix masculine, grave et sérieuse.

— Service aux chambres. Désirez-vous commander un petit déjeuner pour demain matin ? dis-je le plus gaiement possible, vu les circonstances.

— Non, répondit l'homme avant de raccrocher.

Je raccrochai également, les mains tremblantes.

— Il y a un homme avec elle, articulai-je faiblement en levant les yeux vers le Mexicain. Elle est au bord des larmes. Elle a besoin d'aide. Il faut aller la sortir de là.

Après l'avoir vu me répondre non de la tête, je répétais avec un peu plus d'insistance :

— Il faut aller la sortir de là.

Alors qu'il me fixait avec son air inébranlable, je fermai les poings et serrai la mâchoire. Nous nous dévisageâmes un bon moment, puis, je sautai par-dessus le lit et sprintai jusqu'à la porte de la chambre. Je réussis à ouvrir la porte, mais le Mexicain me sauta aussitôt dessus pour ensuite me plaquer au sol à la manière d'un joueur de football. Après quoi, nous nous écrasâmes dans le stationnement, entre deux voitures. Il était étendu sur moi et me maintenait au sol, tandis que j'avais la joue contre le ciment. Je répétais à voix basse :

— Il faut aller la sortir de là.

Voyant que je gigotais dans le but de le faire tomber, il me prit les deux bras et me les plia dans le dos. J'entendis un clic sonore et sentis du métal froid autour de mes poignets. Il me retourna sur le dos et se pencha au-dessus de moi.

— Il faut aller la sortir de là. S'il te plaît... suppliais-je en pleurant.

Il me regarda quelques instants puis me dit tristement :

— Pas maintenant, *Preciosa*, pas maintenant.

Il me prit sous les épaules, me souleva et me tint serrée dans ses bras. Nous contournâmes le motel de façon à éviter la voiture des gardes du corps. M'ayant retenue jusqu'au pick-up, le Mexicain ouvrit la porte et me fit monter dans la camionnette. Et c'est là que je lui racontai...

Je revoyais la scène comme si j'y étais encore. Il nous avait emmenées, Geneviève et

moi, à un festival de musique qui se déroulait dans une région éloignée du Québec. Avec sa bande de chums, des mecs qui avaient l'air de durs à cuire et qui ne semblaient pas entendre à rire, ils étaient là pour faire du *business*, ce qui aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Mais Geneviève et moi nous foutions royalement de quoi ses potes avaient l'air ou de ce qu'ils faisaient, tant nous étions excitées par le festival ! Nous avons bu, nous avons dansé et fait du body *surfing* dans la foule. Nous nous étions même fait de nouveaux amis. À un certain moment, je remarquai que Geneviève s'était éclipsée, mais je n'en fis pas de cas. Je voulais leur laisser un peu d'espace, à elle et son amoureux. Insouciante, je continuai donc à faire la fête jusqu'aux petites heures du matin. J'avais invité mes nouveaux amis rencontrés dans la foule à revenir à notre campement pour faire la fête plus longtemps. Il y avait un gars que je trouvais particulièrement de mon goût, et je lisais dans ses yeux que je ne le laissais pas indifférent non plus.

C'est lorsque nous sommes arrivés près du van que nous les avons vus. Il tenait les poignets de Geneviève d'une main et de l'autre, il la tirait par les cheveux. Son visage était à deux pouces du sien. Il était hors de lui et criait après elle. La pauvre avait un œil enflé et la lèvre fendue. Des larmes lui coulaient sur les joues et se fondaient à la morve mêlée de sang qui coulait de son nez. Les yeux écarquillés, elle ne bougeait pas d'un pouce et se laissait malmener. Elle semblait terrorisée. Après une seconde de surprise durant laquelle nous sommes tous restés immobilisés devant la scène, mes nouveaux amis s'étaient interposés. Quand je pris Geneviève dans mes bras, elle s'effondra.

Son bourreau étant parti rejoindre sa gang de chums louches, nous avons dû faire du pouce pour revenir à la maison, avant de passer plusieurs heures à l'hôpital pour soigner les blessures qu'il lui avait infligées. Suite à cet épisode, elle ne fut jamais plus la même.

Plus tard, quand j'appris qu'elle était retournée avec lui, ça m'a rendue furieuse. Elle avait trouvé des excuses pour justifier la violence de son mec. Je me doutais bien que ce dernier n'allait pas en rester là. Par la suite, elle se mit à tenter l'impossible pour cacher les autres blessures infligées par monsieur. Puis, peu à peu, je la vis s'éloigner tranquillement, et s'éteindre. De pétillante à craintive, de souriante à déprimée, de sociale à isolée, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que de la peur dans ses yeux. C'était drôle, jusqu'à ce que quelqu'un se fasse mal.

Ce n'est que plus tard, lorsqu'elle a disparu, que j'ai compris ce que son mec était. Il radiait le mal, ancré au plus profond de sa personnalité. Geneviève était sa victime, et je n'ai rien fait pour la sauver.

Le soleil commençait à se lever. Il y avait peu de trafic sur la route, seuls les lève-tôt s'en allaient travailler. Alors que l'horloge sur le tableau de bord indiquait 5h51, le Mexicain prit Saint-Sacrement et s'engagea dans le parc industriel Duberger. Il tourna ensuite dans le stationnement d'un immeuble gris, dont les fenêtres étaient teintées. Je pouvais donc y voir notre reflet, mais pas l'intérieur du bâtiment, devant lequel quelques voitures étaient garées. Le Mexicain se dirigea vers l'arrière, passa une guérite et pénétra dans un garage, dont la porte s'ouvrit à notre arrivée.

Lorsque mes yeux s'habituaient à la noirceur, je me rendis compte que nous étions dans la partie usine de l'immeuble. L'espace était vaste, et les plafonds hauts. Autour de nous, des hommes en combinaison de travail bleue et casque jaune s'activaient déjà. Le Mexicain roula tranquillement jusqu'au fond de l'usine, et gara son véhicule à côté de la Lexus de Linda. Il m'ouvrit la porte, me prit par le bras et m'aida à sortir, car j'avais toujours les mains menottées dans le dos. Curieusement, cela ne semblait pas déranger les employés de l'usine. Aucun d'eux ne nous regardait.

Le Mexicain me guida vers un escalier que nous montâmes jusqu'au deuxième avant de longer un couloir contenant des portes fermées de chaque côté. Il s'arrêta devant la dernière de droite et cogna doucement.

La porte s'ouvrit sur un homme qui nous laissa entrer dès qu'il reconnut le Mexicain. Plongée dans la pénombre, la salle était uniquement éclairée par la lumière du jour. Une gigantesque fenêtre faisait tout le mur du fond, où une rangée de personnes manipulant des appareils photo ou des longues vues géantes étaient assises en respectant un parfait silence.

La fenêtre donnait sur l'immeuble voisin, un autre bâtiment gris dénudé de toute fenêtre et doté de portes en métal. En face de nous se trouvait une immense porte de garage fermée, à côté de laquelle un escalier menait à une porte sans fenêtre. Derrière l'immeuble, on pouvait voir une grosse benne à ordures. La cour arrière, quant à elle, débouchait sur une voie ferrée. Sur le haut de l'immeuble, il y était inscrit BORG en grosses lettres rouges. Je remarquai que toutes les caméras et les longues vues étaient pointées vers ledit immeuble.

Le Mexicain s'approcha d'un photographe et lui murmura quelque chose. Ce dernier lui répondit à voix basse, en secouant la tête de droite à gauche, puis de gauche à droite. Puis le Mexicain vint me rejoindre et nous sortîmes silencieusement de la salle. À nouveau dans le couloir, il m'entraîna vers la porte opposée et l'ouvrit.

Autant le couloir était calme, autant la pièce était bruyante et mouvementée. Il devait s'y trouver une vingtaine de personnes entassées les unes aux autres. Au centre, des bureaux placés l'un face à l'autre meublaient les lieux, tandis que différentes cartes routières tapissaient les murs. On pouvait voir des gens assis devant des ordinateurs, d'autres qui parlaient au téléphone. Plantée dans l'embrasure de la porte, j'étais bouche bée.

—Le Quartier général, me dit simplement le Mexicain en me poussant à l'intérieur.

—Le Quartier général ? répétai-je, abasourdie.

La main dans le creux de mon dos, il me guida entre les bureaux, vers une table où il y avait du café et des beignes. Un homme vêtu d'un jean bleu, d'un t-shirt blanc et d'un manteau de cuir brun s'y servait déjà. Dans la trentaine, il portait une barbe et ses longs cheveux blonds étaient remontés en chignon sur sa tête. Enfin, il avait un tatouage sur la main. Il fit un signe de tête au Mexicain et un sourire illumina son visage lorsqu'il me vit.

—*Nice moves, Tiger!* me lança-t-il, ce qui me permit d'admirer ses dents blanches et son sourire éclatant. Man, les *bastards* avaient aucune *chance* ! ajouta-t-il avec un accent anglais en mordant à pleines dents dans un beigne.

—Brian te surveillait, m'expliqua le Mexicain. Il a remarqué que le 4x4 te suivait et il a assisté à la raclée que tu leur as ensuite donnée.

—Jérémie et Stéphane Chiasson, Marc-André Pottie et Martin Baillargeon ! s'écria une femme assise devant un ordinateur, pas très loin de nous. Vente de drogue, vols et vandalisme,

poursuivit-elle. Ils sont connus dans le milieu pour faire à peu près n'importe quel boulot contre de la drogue.

Elle pianota sur son ordinateur, puis une imprimante s'activa. Elle attrapa les papiers au vol, se leva et les épingla sur un mur. Ceci fait, elle se rassit devant son ordinateur en jetant un bref coup d'œil mielleux au Mexicain.

Celui-ci me saisit par les épaules, me retourna et détacha mes menottes. Alors que je massais mes poignets endoloris, il me pointa la table contenant le café et les boîtes de beignes.

—Tu fais comme chez vous, m'indiqua-t-il en me prenant le menton et en alignant doucement mes yeux dans les siens. Et tu restes ici, s'il te plaît.

—Attends une minute! m'exclamai-je. Est-ce que ça veut dire... Est-ce que tu es un POLICIER?

J'avais élevé la voix et crié le dernier mot sans même m'en apercevoir. Les gens derrière les ordinateurs cessèrent aussitôt de pianoter et levèrent les yeux de leur écran. Pour leur part, ceux qui parlaient au téléphone se turent. Tous les regards étaient tournés vers moi et un silence de mort régnait dans la salle. J'eus tout à coup très chaud. Le visage en feu, je me tournai dos à eux pour fuir leurs regards et faire face au Mexicain, dont les sourcils étaient froncés.

—Qu'est-ce que tu pensais que j'étais? me demanda-t-il, perplexe.

Pendant que je haussais les épaules, son regard s'adoucit.

—Tu restes ici, répéta-t-il en caressant ma joue.

Son ton sonnait comme un ordre. Il jeta un rapide coup d'œil à l'anglais, qui répliqua :

—10-4.

Quand le Mexicain quitta la pièce, je pris un beigne et me tournai vers l'anglais.

—Brian de Toronto, se présenta-t-il en me tendant la main.

—Vicky Durocher de Québec, répondis-je.

—Enchanté! articula-t-il dans un français cassé. Je voulais venir aider toi, mais toi connaître le Kung Fu! continua-t-il en exécutant des mouvements de karaté dans le vide.

—C'est quoi, ça? questionnai-je en pointant le mur où la dame avait épinglé les documents quelques instants plus tôt.

Nous nous approchâmes. Le mur disparaissait derrière de nombreux clichés en noir et blanc représentant principalement des personnes. La dame avait épinglé la photographie de mes assaillants, les quatre rappeurs blancs. Le nom de chacun, ainsi qu'une liste de méfaits, figurait sous chaque photo.

En parcourant le mur des yeux, je fus surprise de découvrir que certaines photos montraient des visages qui m'étaient familiers. Je reconnus, entre autres, le portier noir du Moulin Rouge. Une photo de Jacques Chevalier faisait également partie du lot. Je lus la note qui l'accompagnait : *Jacques Chevalier. Propriétaire du Moulin Rouge. Dettes de jeux. Informateur.*

—Informateur? me questionnai-je à haute voix. Qu'est-ce que ça veut dire?

Puis, je retins mon souffle en tombant sur une photo de Sandrine Plamondon. Je me retournai vers Brian, qui pointait d'autres clichés se trouvant un peu plus loin. Sans difficulté, j'identifiai les deux hommes en complets dispendieux : ceux que j'avais pris pour les gardes du corps de Sandrine. Ceci me rappela Vanessa. Sentant les larmes me monter aux yeux, je me mordis les lèvres pour ne pas pleurer. Les deux types étaient photographiés à plusieurs reprises

avec un homme d'une soixantaine d'années à l'apparence soignée. Il avait les cheveux blancs, un visage rond, et portait des lunettes fumées qui nous empêchaient de distinguer ses yeux. Sur tous les clichés, les gardes du corps se tenaient légèrement devant de lui, comme s'ils lui servaient de bouclier humain. L'homme semblait important et aisé. Brian posa un doigt sur lui et m'expliqua :

— John Donovan. Et hommes à lui *Americans*. Recherchés par *american police*.

La femme derrière l'ordinateur se remit à parler, sans quitter son écran des yeux.

— John Donovan est un riche homme d'affaires de Détroit, dans le Michigan. Il possède des entreprises reliées aux domaines de l'automobile, du transport et de l'aviation. Dans le passé, il a financé quelques partis politiques... Républicain, surtout. Il y a eu des rumeurs selon lesquelles il aurait vendu et transporté de la drogue, en plus d'exploiter un réseau de prostitution. La police de Détroit et de Cleveland l'a mis sur écoute, mais en vain. En 2013, lorsque la ville de Détroit a fait faillite, notre homme a disparu sans laisser de traces. Les autorités américaines l'ont ensuite cherché sans succès dans les villes avoisinantes, avant de lancer un mandat d'arrestation contre lui au Canada.

— On pense qu'il a refait surface au Québec, enchaîna-t-elle après avoir bu une gorgée de café. Il approcherait des propriétaires endettés, rachèterait des compagnies en difficulté et les utiliserait comme prête-noms pour poursuivre ses magouilles sous le couvert de l'anonymat.

— Jacques Chevalier a des dettes, pensai-je à voix haute, et Lionel Bourgeois aussi...

— *Who?* fit Brian.

— Qui? questionna à son tour la dame derrière l'ordinateur.

— Ce ne sont que des rumeurs... précisai-je, soudain mal à l'aise.

Je ne voulais pas brûler les contacts de Linda, alors je me tus. Lionel Bourgeois n'avait à première vue aucun lien avec la disparition de Sandrine Plamondon et l'enlèvement de Vanessa, hormis le fait qu'il était le propriétaire des voitures louées par Jacques Chevalier.

— Mais... si les deux gardes du corps travaillent pour John Donovan... ça veut dire que Sandrine Plamondon n'est pas partie danser à Las Vegas! m'écriai-je. Ça signifie qu'elle a réellement disparu, non?

— *We are not quite sure*, répondit Brian en baissant les yeux et en finissant son beigne.

— Nous ne sommes pas tout à fait sûrs, traduisit la dame à l'ordinateur.

J'aperçus alors le Mexicain, maintenant de retour dans la pièce. Il se trouvait un peu plus loin, entouré d'un groupe d'hommes. Il avait enlevé son manteau de cuir et attaché ses cheveux à la nuque, tandis que ses yeux verts étaient sérieux et concentrés. Je suivis du regard les muscles de ses bras, la courbe de ses épaules, puis les muscles de son dos que l'on devinait sous son t-shirt. Je l'examinai plus bas, puis, lorsque je relevai les yeux, les siens, félins, étaient rivés sur moi. Du coup, le beigne que je tenais à la main tomba par terre.

Il me fit signe de le rejoindre. Silencieux, les hommes qui se tenaient près de lui étaient penchés sur une immense carte routière, pendant qu'au bout de la table, un géant parlait à voix basse. La carte représentait la province de Québec et la ville de Toronto, en Ontario. Des lignes de couleurs, certaines plus prononcées, d'autres plus pâles, traversaient la province et se terminaient dans différentes régions. Je notai aussi que les noms de certaines villes étaient encerclés au crayon rouge : Rouyn-Noranda, Chapais, Chibougamau, Alma/Saguenay, Baie-Comeau, Port-Cartier, Matane et Moncton. La ville de Québec, pour sa part, était parsemée

de X rouges. Montréal était intacte ; la plupart des lignes débutaient dans la ville. Lorsque je lus les indications *VIA* et *CN* au-dessus des différentes lignes, je compris qu'il s'agissait d'une carte du réseau ferroviaire de Québec. Je tournai mon attention vers le géant qui parlait à voix basse et le vis pointer différents endroits sur la carte en marmonnant :

— ...transport de drogues de Toronto vers Montréal... ensuite se divisent dans la région métropolitaine : rive nord, sud, est, ouest. La SPVM, les Narcos et la SQ se partagent Montréal, Repentigny et Longueuil, et ont leur propre *logbook*. Toutes les données sont transférées directement dans notre système.

Il se tourna vers un homme assis à un ordinateur derrière lui et commanda :

— Sors-moi la liste de Québec. Bon... Notre job à nous, c'est la drogue qui est transportée vers la Capitale-Nationale, ajouta-t-il en pointant sur la carte les X rouges tracés à divers endroits de la ville de Québec, pour être ensuite distribuée dans les différents CFIL...

— *Chemin de fer d'intérêt local*. C.F.I.L., me chuchota le Mexicain à l'oreille. La drogue arrive des États-Unis et entre au Canada par Windsor... ajouta-t-il en pointant la ville sur la carte. Elle est ensuite transportée jusqu'à Montréal, puis à Québec, pour être distribuée dans les régions.

— Par train... conclus-je.

Pour toute réponse, mon interlocuteur hocha la tête.

— Ça va brasser tout à l'heure ! lança un homme à côté de nous.

— Une descente. Partout et en même temps, m'expliqua le Mexicain en balayant la totalité de la carte avec la main. Dans deux jours.

JOUR 8

Jacques Chevalier

Je m'étais assoupie. Lorsque je me réveillai, j'aperçus le beau visage du Mexicain penché au-dessus de moi. J'étais tombée en bas de ma chaise et m'étais endormie par terre, un bras en l'air, le manteau de cuir brun de Brian comme couverture. Ce dernier dormait sur une chaise, les pieds sur la table. Je me redressai péniblement et appuyai mon dos contre le mur. J'avais les idées embrouillées, tandis que mon corps souffrait de courbatures après tout ce temps passé à dormir sur le plancher. Je tentai de m'étirer, mais en fus empêchée. Après avoir entendu un cliquetis métallique, je levai les yeux et vis que ma main droite était menottée à une barre de métal fixée au mur. Je soupirai bruyamment pour laisser entendre mon exaspération.

Le Mexicain sortit une clé de sa poche, libéra ma main, me prit sous les bras et me remit sur mes deux pieds. Après quoi, je le suivis dans le couloir. Une fois dans le garage, nous nous dirigeâmes vers la Lexus. En la voyant, le Mexicain émit un long sifflement pour signifier son admiration.

—Un emprunt, lui indiquai-je en bâillant. Qui l'a ramenée ?

—Brian, répondit-il avant de prendre place sur le siège du conducteur.

Sur ce, nous quittâmes le garage. Arrivés près de chez moi, le Mexicain fit le tour du quartier en scannant les rues. Devant mon immeuble, un utilitaire sport 4X4 noir aux vitres teintées était garé dans la rue. Voyant cela, le Mexicain fit le tour du pâté de maisons et gara la Lexus quelques rues plus loin. À peine quelques secondes plus tard, on vint cogner à sa fenêtre. Il sortit de la voiture et Brian s'assit à sa place.

—Bô char ! lança celui-ci en me faisant un clin d'œil.

Je le saluai de la main, puis le Mexicain m'entraîna sur un terrain privé. Après quoi, nous traversâmes un bosquet débouchant sur le stationnement arrière de mon immeuble et nous montâmes à mon appartement, dont il déverrouilla la porte avec une clé. J'étais trop fatiguée pour me fâcher ou même, lui poser des questions.

Nous passâmes devant le salon, d'où provenait un vacarme infernal engendré par des ronflements bestiaux. Les mecs de *M pour Métal* étaient étalés un peu partout... sur le divan, le plancher et même, la table à café. Un véritable enchevêtrement de corps, de t-shirts de groupes métalliques et de cheveux ! Je crus apercevoir un soutien-gorge, mais ne parvins pas à localiser la propriétaire. Le salon empestait l'alcool, le pot et les *Doritos*.

—Je ne suis pas responsable ! m'exclamai-je, les bras dans les airs.

Impassible, le Mexicain fixait la scène, promenant son regard entre les musiciens et la porte d'entrée. Il fit le tour de l'appartement et vérifia toutes les fenêtres, puis s'arrêta pour observer le 4x4 à travers celle de la cuisine. Pour ma part, je me dirigeai vers ma chambre à coucher et m'écrasai face première sur le lit. Je m'endormis sur-le-champ.

Je ne me réveillai qu'en fin d'après-midi, pour trouver l'appartement étrangement tranquille. Quelqu'un prenait sa douche dans ma salle de bain. Je m'étirai comme un chat et fis l'étoile dans mon lit. Le bruit émis par le jet d'eau de la douche cessa et quelques minutes plus tard, le Mexicain entra dans ma chambre. Une serviette attachée mollement autour de la

taille, il épongeait ses cheveux mouillés avec une autre. Dès que je le vis, j'arrêtai de respirer et priai silencieusement pour que la serviette glisse miraculeusement de ses hanches. Si cela se produisait, j'allais probablement m'évanouir. Ses muscles découpés au couteau et son teint chocolat au lait étaient encore plus magnifiques que je ne les avais imaginés. Je suivis les maillons de sa chaîne en or jusqu'à son pendentif, qui reposait sur ses pectoraux, et laissai mon regard continuer de descendre. L'image de ses abdos se brûla à jamais sur ma rétine.

— *Buenas*, dit-il sans me regarder.

Il enfila son jean et quitta la chambre, pendant que mon cerveau enregistrerait qu'il n'avait pas mis de sous-vêtements. En soulevant les couvertures, je constatai que je ne portais que des bobettes et un t-shirt. Le hic, c'est que je ne me souvenais pas de m'être déshabillée. Je passai une paire de pantalons de jogging gris et me fit un rapide chignon sur la tête.

Dans la cuisine, le café coulait. J'allai voir au salon, que je trouvai aussi vide qu'en désordre.

— Ils avaient une pratique, m'informa le Mexicain qui, assis à la table juste derrière moi, lisait le journal.

— Pas de menottes, ce matin ? demandai-je en m'asseyant en face de lui.

— Ne me donne pas des idées, répliqua-t-il sans lever les yeux de son journal.

— Tu as bien dormi ?

— Tu as ronflé. Habille-toi, on va déjeuner.

Je pris une douche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude, attachai mes cheveux encore humides sur le dessus de ma tête, revêtis une jupe courte en jean et un t-shirt, puis mis des *gougounes* et des lunettes soleil, pendant que le Mexicain m'attendait dans le vestibule, son manteau de cuir sous le bras. Lorsqu'il me vit, la température changea dans la pièce. Son regard se scotcha à ma jupe, ses pupilles se dilatèrent et ses yeux devinrent complètement noirs.

En une seconde, il se rua sur moi. Il m'attrapa sous les fesses, me souleva de terre et m'appuya contre le mur, ce qui m'arracha un petit cri. La jupe remontée à la hauteur des hanches, j'avais les bras autour de son cou et les doigts dans ses cheveux, tandis que sa main se faufilait sous mon chandail. Le contact de sa peau sur la mienne me procura des frissons partout. Quand il écrasa ses lèvres sur ma bouche et que sa langue trouva la mienne, un choc me traversa tout le corps. Du coup, je m'entendis gémir.

Nous étions accrochés ainsi l'un à l'autre dans le vestibule lorsqu'on frappa à la porte. Haletant, le Mexicain mordit doucement ma lèvre, pendant que je m'efforçais de reprendre mon souffle. Il me déposa lentement sur le sol, tout en me faisant glisser contre son corps. Sa bouche traînant sur la mienne, il dit :

— Ta petite jupe et moi... On remet ça à plus tard.

Quand il se décolla en laissant glisser ses mains sur mes bras, j'en eus la chair de poule. Sans me quitter des yeux, il recula et s'appuya sur le mur opposé, avant de se frotter le visage à deux mains et de passer ses mains dans ses cheveux. Murmurant quelque chose en espagnol, il déposa un rapide baiser sur son pendentif. Ce faisant, il observait chacun de mes gestes, pendant que je remplaçais ma petite jupe sur mes hanches. Lorsque j'eus terminé, il ouvrit la porte pour découvrir qu'il s'agissait de Brian, qui nous examina du regard à tour de rôle.

—*Shit!* lança-t-il.

Le Mexicain et lui se dévisagèrent, puis d'un commun accord, se dirigèrent vers la cuisine. Plaqués contre le mur de chaque côté de la fenêtre, ils scannèrent la rue, jusqu'à ce que Brian pointe un endroit. Après que le Mexicain ait répondu par un signe de tête, ils discutèrent quelques instants à voix basse.

Lorsqu'ils eurent terminé, nous quittâmes mon appartement par la porte arrière de l'immeuble, et empruntâmes une petite ruelle. Rendus au bout de celle-ci, nous continuâmes de marcher sur la piste cyclable, puis traversâmes un parc et une cour d'école. Ensuite, nous tournâmes trois fois à gauche et débouchâmes sur le boulevard l'Ormière, où nous trouvâmes la Lexus de Linda garée dans la cour de Place l'Ormière. Brian nous salua et partit au volant d'une camionnette.

—Quand dois-tu la retourner? me demanda le Mexicain en parlant de la voiture.

—Linda est pas mal occupée, les week-ends... Pas avant lundi, je pense.

—Parfait, fit-il en s'asseyant derrière le volant.

Il emprunta le boulevard Wilfrid-Hamel jusque dans Limoilou. Dans Maizerets, il tourna à droite sur Henri-Bourassa, puis à gauche sur de la Canardière. Il gara ensuite la Lexus devant une pizzeria, dont l'intérieur était sombre. Lorsque mes yeux s'habituerent à la pénombre, je distinguai une dizaine de tables vides. Les lieux sentaient le moisi et la cigarette. Tout au fond, des hommes dans la soixantaine étaient assis et discutaient à voix basse. Dès qu'ils nous virent, ils se turent et nous dévisagèrent quelques instants.

Une vieille serveuse nous conduisit à une table, située à l'avant. Nous lui commandâmes à déjeuner, et après nous avoir versé du café dans des tasses en porcelaine blanche, elle s'éloigna. Lorsqu'elle disparut dans les cuisines, le Mexicain se pencha vers moi pour me chuchoter :

—Et si tu me parlais de Lionel Bourgeois?

Voyant que je m'étouffai avec ma gorgée de café, il me tapa dans le dos pour tenter de mettre fin à mes toussotements.

—Qui t'a parlé de Lionel Bourgeois? lui demandai-je, entre deux excès de toux.

—Les murs ont des oreilles, répondit-il avec un demi-sourire aux lèvres.

Je pris une autre gorgée de café, me raclai la gorge et décidai de lui dire ce que je savais, sans toutefois lui révéler mes sources.

—J'ai entendu dire que les compagnies de Lionel Bourgeois servent de vitrines pour les affaires de son beau-père, Alfonso Ciccone, dit «L'Aviateur». Lionel aurait accumulé des dettes auprès de son beau-père et s'il a réussi à tout rembourser, personne ne sait d'où vient l'argent. Et ça rend le beau-père nerveux...

—Et pourquoi tu t'intéresses à Lionel Bourgeois?

—À cause de la Mercedes noire. Celle que nous avons suivie, l'autre soir, et à bord de laquelle se trouvait Vanessa. Et Sandrine Plamondon avant elle. Lionel Bourgeois est le propriétaire de cette voiture, et Jacques Chevalier est celui qui la loue...

Lorsque je mentionnai le nom du propriétaire du Moulin Rouge, le Mexicain leva des yeux surpris vers moi. J'allais lui demander pourquoi lorsque la serveuse arriva avec nos déjeuners. Lorsqu'elle repartit dans les cuisines, le Mexicain me fixait, bien appuyé sur le dossier de sa chaise.

— Pourquoi « L'Aviateur » ? chercha-t-il à savoir.

— Parce que pendant la Deuxième Guerre mondiale, il a été recruté par l'armée de l'air.

Il hocha la tête, se signa, embrassa la vierge sur son pendentif et entama son assiette.

— Alfonso Ciccone profite présentement d'un forfait tout inclus au pénitencier de Donnacona, m'informa-t-il entre deux bouchées. Pendant son absence, c'est son bras droit qui s'occupe de ses affaires.

Avec sa fourchette, il pointa par-dessus son épaule, dans la direction des hommes assis au fond de la pièce.

— C'est lequel ? demandai-je.

— Yeux bleus. Cheveux noirs, m'indiqua-t-il sans lever les yeux de son assiette. Ce ne sont pas ses vrais cheveux, en passant.

— Ah non ? m'étonnai-je.

— Perruque.

— Ce n'est pas dangereux qu'on nous voie ici ? m'enquis-je.

— Ils pensent que je travaille pour un gang latino.

— Et moi ?

— De la marchandise, répliqua le Mexicain en m'enveloppant de ses yeux verts et en exhibant un demi-sourire.

De retour dans mon quartier, il gara la Lexus dans le stationnement de mon immeuble, puis, lorsque je le vis débarrer la porte de mon appartement, je lui demandai enfin :

— Est-ce que c'est ma clé ?

— Un double, m'avoua-t-il en s'appuyant dans le cadre de la porte.

Il jeta un coup d'œil dans le salon, où Rocky, *John Deere*, Beaudoin, Brun et Mike squattaient à nouveau mon divan. Les cinq écoutaient un film en buvant de la bière au beau milieu du nuage de fumée qui planait dans la pièce. Alors que je discernai une odeur de cannabis, le mexicain me prit la tête et déposa un baiser sur mon front. Après qu'il ait barré la porte en sortant, je me dirigeai vers la fenêtre du salon que j'ouvris grand, puis m'appuyai quelques instants sur le rebord, question de respirer de l'air pur.

J'allais m'asseoir sur le divan, lorsqu'on frappa à la porte. Dès que je vis qui se tenait de l'autre côté, je tentai de refermer la porte, sauf qu'elle ne claqua pas comme je l'avais espéré. En baissant les yeux, je vis qu'un énorme pied l'empêchait de se refermer. Elle se rouvrit donc d'un coup, avant de se fracasser dans le mur. Je fus ensuite saisie par les épaules et entraînée dans le couloir. Durant la descente des marches de l'escalier, mes pieds ne touchèrent même pas le sol. Lorsque je tentai de crier, une grosse patte s'abattit sur ma bouche.

Avec son deux mètres de hauteur, son crâne rasé et ses bras immenses, l'homme qui me tenait était un véritable frigidaire. Il portait une petite camisole cachant à peine son corps d'haltérophile, et des pantalons de jogging gris. J'avais reconnu le deuxième de mes ravisseurs. Il s'agissait du portier noir du Moulin Rouge, vêtu lui aussi avec des pantalons de jogging gris, jumelés à un t-shirt à l'effigie d'un gym avoisinant le club de danseuses. Une fois dans la rue, ils me poussèrent vers un gros Hummer noir blindé. Je me débattis du mieux que je pus, mais fus quand même contrainte de m'asseoir sur le siège arrière de la voiture.

— Le boss, y veut te parler, me signifia le portier, après qu'ils eurent démarré.

—Peux pas, j'ai un rendez-vous, me risquai-je à lui répondre.

—C'est pas une invitation, Blanche Neige ! Quand Jack y veut te parler, tu amènes tes fesses, me répondit-il d'un ton pas du tout sympathique.

Je tentai d'ouvrir la porte du véhicule, mais elle était verrouillée. Alors que je me mis à tirer frénétiquement sur la poignée, le portier se retourna vers moi.

—OK, Blanche Neige ! Est-ce que tu vas jouer la difficile ou venir comme une bonne petite fille ? Parce que Marco, il aimerait ben ça te mater, me menaçait-il en pointant le frigidaire, qui derrière le volant, resta de marbre.

Lui non plus n'avait pas l'air sympathique. Me voyant acquiescer et croiser les bras sur la poitrine, le portier se retourna vers l'avant.

Ils garèrent la voiture derrière le Moulin Rouge et me firent entrer par la porte de sortie, à l'arrière du bâtiment. Ensuite, ils me guidèrent à travers une série de couloirs et me firent monter au deuxième étage. Dès que nous y fûmes, ils ouvrirent une porte et me firent entrer dans un bureau. L'espace, qui était grand, comportait un coin salon. Au fond se trouvaient un immense secrétaire en bois massif et deux chaises en cuir. Sur le mur, on pouvait voir une énorme toile représentant un torse de femme nue aux couleurs violentes. Enfin, j'aperçus Jacques Chevalier qui se tenait dos à nous, devant un minibar, en train de faire teinter de la glace dans un verre. Le frigidaire m'obligea à m'asseoir sur l'une des chaises en cuir et quitta la pièce avec le portier, en prenant soin de refermer la porte derrière eux.

Dire que Jacques Chevalier était un adepte du bronzage en salon était un euphémisme. Il avait le teint orange. Ce qui attirait également l'attention était la crinière de cheveux à mèches blondes qu'il portait mi-longue, bouffante et savamment repoussée vers l'arrière. Ce jour-là, il était vêtu d'un chandail V-Neck noir, d'un veston blanc, d'un pantalon noir et de mocassins blancs, sans chaussettes. Même si le bureau était sombre, il portait des lunettes soleil, tandis qu'une cigarette fumait entre ses doigts. Je devais avouer que l'homme avait un certain *sex-appeal*. Malgré cela, quelque chose, dans son attitude, me faisait frissonner.

Il vida un alcool brun dans son verre rempli de glaçons, puis vint s'asseoir en face de moi. Il déposa son verre sur le secrétaire et tira une longue bouffée de sa cigarette. Après avoir fait claquer sa langue, il souffla la fumée dans les airs et posa enfin son regard sur moi, pendant que je croisais les jambes et tirais sur ma jupe. Suivant mon mouvement de la tête, il se cala dans son fauteuil, prit une autre bouffée de cigarette et commença à parler.

—Mario me dit qu'il t'a vue prendre des photos dans les loges, dit-il sans bouger.

—C'est qui Mario ? demandai-je innocemment.

Aussitôt, son poing s'abattit sur le bureau, ce qui me fit sursauter. Son visage resta de marbre. Sentant la peur grandir dans mon ventre, je m'efforçai d'avoir une voix aussi calme que possible lorsque je lui répondis :

—On m'avait mandatée pour retrouver Sandrine Plamondon. Ou Sandy Love, si vous préférez. Je faisais juste mon boulot.

—Et qui t'a donné la permission de venir fouiner dans mon club ? voulut-il savoir en prenant une nouvelle bouffée de sa cigarette. Il parlait tranquillement, d'une voix éraillée.

—Personne.

—Il faut obtenir une permission pour entrer dans l'arrière-scène du Moulin Rouge, mademoiselle, me taquina Chevalier.

—Je suis désolée, monsieur, je ne le savais pas.

Il but une gorgée d'alcool, la fit descendre tranquillement dans sa gorge, déposa son verre et ajouta :

—Et qu'est-ce que tu faisais chez Sandy Love ?

—La même chose que vous, répondis-je en levant le nez.

Il resta silencieux un moment, le temps de me détailler avec ses yeux toujours cachés derrière ses verres fumés, puis, tout en pointant un doigt vers moi, me balança calmement :

—Tu es venue foutre le bordel dans mon club ! J'ai causé des ennuis à certaines personnes pour bien moins que ça.

—Je voulais justement vous remercier d'avoir lancé vos jeunes à mes troussees. Je me suis sentie un peu sous-estimée, je dois dire. Apparemment, quatre, c'était pas assez ! répliquai-je le plus candidement possible.

De sa voix enrouée, il laissa entendre un rire à vous donner froid dans le dos. Au bout d'un moment, après avoir retrouvé son sérieux, il murmura :

—Qu'est-ce qui me retient de te faire disparaître ? Ce serait si facile pour quelqu'un comme moi.

—Me faire disparaître... Comme Sandrine Plamondon, vous voulez dire ?

Ce disant, je le regardai droit dans ses lunettes noires pour sonder sa réaction. La surprise se lisait à même son visage. Puis, il éclata de rire à nouveau.

—Tu penses que je suis responsable de ça ? lança-t-il.

—Elle m'a dit que des agents de spectacles de Las Vegas l'avaient approchée pour danser là-bas. Mais vous et moi savons très bien que c'est faux.

Il ne broncha pas, se contentant d'afficher un sourire sans joie.

—C'est pourtant exactement ce qu'elle a fait. Elle nous a quittés pour les États-Unis. Bon débarras ! s'exclama-t-il avant de lever son verre dans les airs, comme pour porter un toast, et ensuite le vider d'un trait.

—Combien son départ vous a-t-il rapporté ? lui lançai-je d'une voix qui tremblait malgré moi. Si je n'avais pas été aussi terrorisée par l'homme assis en face de moi, je lui aurais sauté à la gorge.

L'espace d'une seconde, Jacques Chevalier parut satisfait de cette dernière réplique. Comme si ma peur et ma colère, qui devaient se lire sur mon visage, lui faisaient plaisir. Est-ce que Jacques Chevalier était réellement un informateur pour le compte de la police ? J'avais de la difficulté à le croire. Était-il impliqué dans le kidnapping de Sandrine Plamondon ? Cela me semblait plus plausible. Il appuya les coudes sur le secrétaire et baissa tranquillement ses lunettes. Il avait des yeux bleus magnifiques. En plus de sa peau bronzée qui faisait ressortir le blanc de ses yeux, il avait un regard pénétrant et ensorceleur qu'en toute autre circonstance, j'aurais trouvé séduisant. Il me regarda droit dans les yeux, puis dit :

—C'est mon dernier avertissement, mademoiselle Durocher. Si je te retrouve encore une fois sur mon chemin, je te fais disparaître. Est-ce que c'est clair ?

Les épaules crispées, la mâchoire et les dents serrées, je ne bronchai pas.

—Les petites connes dans ton genre, je les fais disparaître comme ça ! indiqua-t-il en claquant les doigts. Sais-tu quel effet ça fait, de supplier de mourir ? Je connais des gens qui se feraient un plaisir de te le faire savoir.

Il me dévisagea de la tête aux pieds, non sans s'attarder longuement sur mes jambes et mes seins. Je me sentais comme un morceau de viande. Mal à l'aise, je croisai les bras sur ma poitrine. Il remit ses lunettes en place, se cala dans son fauteuil et me proposa d'un ton neutre :

—On cherche toujours des filles, mademoiselle Durocher. Et en plus, on n'est pas difficile. Si jamais ça vous intéresse, vous savez où nous trouver.

Alors qu'il m'adressa un horrible sourire, je compris ce qui m'avait tant effrayé, chez lui. J'avais déjà ressenti ce malaise, au fond de mon ventre, auparavant. Je ne l'avais juste pas reconnu. Inconsciemment, j'avais deviné en Jacques Chevalier ce que j'avais déjà rencontré chez le démon qui m'avait enlevé mon amie Geneviève. Je l'avais identifié dès la première fois que j'ai vu ce propriétaire de club, alors qu'il saisissait Sandrine Plamondon par les poignets, derrière le Moulin Rouge. Cet homme irradiait le mal, ancré au plus profond de son être.

Soudain, la porte s'ouvrit derrière moi et le frigidaire apparut à mes côtés. Il me tira par le bras et me poussa sans ménagement à l'extérieur du bureau de son patron. Après quoi, le portier et lui me déposèrent exactement à l'endroit où ils m'avaient enlevée, c'est-à-dire dans mon cadre de porte. Bien *gelés* sur mon divan, les mecs de *M pour Métal* n'avaient pas bronché depuis mon départ. Je barrai toutes les serrures de la porte, en plus de placer une chaise juste au-dessous de la poignée, puis courus jusqu'à ma chambre, où je trouvai le Mexicain couché sur mon lit, les bras derrière la tête.

—Tu étais où ? me questionna-t-il un peu froidement, les yeux fermés.

—Je suis allée rendre visite à Jacques Chevalier, répondis-je, les poings sur les hanches.

—Tu ne pouvais pas rester tranquille deux minutes ? lâcha-t-il calmement en ouvrant les yeux, toujours couché dans la même position.

Je me mis à trembler et c'est à ce moment que tout le stress engendré par ma rencontre avec Jacques Chevalier évacua mon corps. Le corps crispé par la colère, je criai à pleins poumons :

—Pour ton information, je me suis fait KIDNAPPER !

En une fraction de seconde, le Mexicain fut debout, à deux pas de moi. Il me tira vers lui par le col de mon t-shirt et bien que je me débattais, il réussit à m'envelopper de ses bras et à me contenir. Je tentai de me défaire de son étreinte du mieux que je pus, mais rien n'y fit ; sa poigne était de fer. Il me tint dans ses bras jusqu'à ce que je retrouve mon calme.

Lorsque ses mains se posèrent dans le creux de mon dos, je sentis la chaleur de ses paumes à travers mon t-shirt. Je me lovai dans ses pectoraux, le nez dans son cou. La proximité de son corps eut pour effet d'effacer les dernières traces de peur et de colère résultant de ma rencontre avec Jacques Chevalier. Les larmes qui coulaient alors sur mes joues mouillèrent le devant de son t-shirt. Il descendit tranquillement les mains vers le bas. Sa barbe me piquait le visage et ses cheveux me chatouillaient la joue. Il déposa un baiser sur ma tempe, mit ses mains sous mes fesses et me souleva de terre, pour ensuite m'installer sur son épaule tel un sac de patates.

Trop vidée pour me débattre, je sentis tout de même la moutarde me monter au nez.

J'en avais plus qu'assez de me faire trimballer de la sorte. Il me transporta ainsi jusque dans la cuisine, me déposa au sol et me plaqua contre le four. Collé contre moi, il murmura quelque chose en espagnol qui ressemblait à : « Lo siento mucho ». Puis j'entendis un déclic. Je baissai les yeux et vis une menotte autour de mon poignet. Il venait de me menotter à la porte du four.

— Lo siento mucho, répéta-t-il en me caressant le menton.

Puis il se décolla. Résignée, je me laissai glisser sur le sol, le bras menotté dans les airs. J'appuyai ma tête sur le mur derrière moi en fixant le Mexicain d'un air boudeur. Appuyé sur le comptoir de cuisine, les bras croisés, l'ombre d'un sourire sur les lèvres, il m'observa un moment sans rien dire, jusqu'à ce qu'il finisse par me demander :

— Jacques Chevalier ?

— Ouais, fis-je.

— Reste tranquille ! m'ordonna-t-il, en troquant son air enjoué contre un regard sérieux.

Dans ses yeux, la douceur disparut. Ses traits se durcirent, son visage et ses poings se fermèrent, et il m'abandonna là.

J'étais assise par terre, la tête appuyée sur la porte du four, lorsque *John Deere* vint chercher un sac de chips. Il me fixa quelques instants de ses yeux rouges, puis toucha les menottes du bout des doigts.

— Fuuuuck ! se contenta-t-il de dire.

Comme ce fut son unique commentaire, je lui demandai d'aller chercher mon sac avant de le voir revenir avec ce dernier et une bouteille de bière. Je pris la bière, bus une longue gorgée directement au goulot, et fouillai dans mon sac en disant merci. Mon cellulaire trouvé, j'appelai Linda, qui ne répondit qu'à la dixième sonnerie.

— Moi être un peu prise, Vicky... C'est être important ? me dit-elle avec un accent plus prononcé que d'habitude, ce qui se produisait chaque fois qu'elle était contrariée.

— Je suis menottée à mon four.

— Moi aussi, m'indiqua-t-elle après un moment de silence.

Je ne posai pas de question, essayant plutôt d'entendre ce qu'elle disait à une personne qui se trouvait avec elle.

— Je envoie quelqu'un, finit-elle par répondre avant de raccrocher.

Une demi-heure plus tard, on frappa à ma porte.

— Ici ! criai-je.

Devant moi apparut un adolescent de quinze ans qui transportait un sac à dos sur son épaule. Maigre, cheveux roux et lunettes sur le nez, il portait des pantalons beiges, une chemise bleue et des souliers noirs de type *loafers*.

— Tu peux me sortir de là ? lui demandai-je en soulevant mon bras menotté.

— Moi, c'est Maxime. Mais les gens m'appellent Max, se présenta-t-il en s'agenouillant près de moi.

Il sortit une petite trousse, puis y prit un outil long et mince qu'il inséra dans la serrure des menottes. Trente secondes plus tard, j'étais libre.

— Merci Max. Tu fais ça souvent, dis-moi ? le questionnai-je en frottant mon poignet.

— Pour payer mes études, répliqua-t-il en rangeant sa trousse dans son sac à dos.

— Combien je te dois ?

— Rien du tout. Je devais un service à Linda.

Je m'interrogeais mentalement sur ce que Linda avait pu faire pour qu'un rouquin de quinze ans lui doive un service. Je mis cette question de côté et courus aux toilettes pour soulager une envie plus urgente, que je contenais depuis déjà un certain temps. Lorsque je revins au salon, je trouvai Maxime sur le divan, en train d'écouter *Musique Plus* avec les gars. J'interceptai juste à temps la bière que *John Deere* lui avait décapsulée.

Plus tard, vers 22h00, nous commandâmes des mets chinois. Puis, à 23h00, les mecs du band quittèrent l'appartement pour aller se produire dans un bar.

— Un shooooooooow au CERCLE ! cria Mike en guise d'explication.

— As-tu besoin d'un *lift* ? demandai-je à Mike, qui venait lui aussi de se lever.

— Non, ça va. Je suis venu à vélo, répondit-il.

Il me fit un *high five* et quitta les lieux.

Enlèvement

Assoupie devant la télévision, je fus réveillée par la sonnerie de mon téléphone cellulaire. Il devait être tard, car il y avait une rafale d'infopub à la télévision. Je me levai du divan et courus dans le vestibule, à la recherche de mon sac, d'où je pêchai mon cellulaire. Sans reconnaître le numéro de téléphone qui figurait sur l'afficheur, je répondis tout juste avant que l'appel passe à la boîte vocale.

—Oui allo ?

—Salut, Vicky, c'est Carl.

—Carl ?

—Carl, du Motel Hamel... sur Hamel.

—Hey, Carl, salut ! Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? Il est quelle heure ?

—Écoute, tu m'as demandé de t'appeler s'il se passait quelque chose de louche au dépanneur... expliqua-t-il très vite, d'une voix excitée.

—Oui...

—Ben, il se passe quelque chose de louche.

—Ah oui ? Quoi donc ?

—L'autre con est de retour. Il y a eu une bagarre, pis tout le monde a disparu dans le *back-store*. Y'a juste lui qui est ressorti tout seul plus tard. Pis, y'a cinq minutes, un gros camion a viré dans la cour.

—As-tu appelé la police ? demandai-je.

—Pas encore.

—Peux-tu prendre des photos ?

—J'en ai déjà pris, mais elles sont pas très claires. Je peux pas vraiment bouger de la réception de l'hôtel. Dans combien de temps peux-tu être icitte ?

—J'arrive.

Je raccrochai, filai dans ma chambre, enfilai un chandail à capuche à la hâte, pris mon sac et sortis. Une fois dans le vestibule, j'inspectai la rue, pour constater que le 4X4 noir aux vitres teintées était toujours garé devant mon immeuble.

Je rabattis la capuche de mon chandail sur ma tête et sortis. Dans la rue, tête baissée, je marchai rapidement vers ma voiture. Du coin de l'œil, je vis les portes du camion s'ouvrir. Après quoi, les quatre rappeurs blancs en sortirent avec des bâtons de baseball. Du coup, je fis un sprint jusqu'à ma voiture. Dès que j'eus les fesses sur le siège du conducteur, je démarrai et enfonçai le pied sur l'accélérateur. Arrivée au coin de la rue, je regardai dans le rétroviseur et vis les rappeurs rebrousser chemin et courir vers leur véhicule.

Je tournai sur l'Ormière sur deux roues et passai sur le feu jaune. Pour sa part, le 4X4 grilla la lumière rouge. À cette heure de la nuit, il n'y avait heureusement pas beaucoup de trafic. L'horloge, sur le tableau de bord, indiquait quatre heures du matin. Dans la voie opposée, je reconnus le van sale des gars de *M pour Métal*, qui rentraient chez nous après leur soirée.

Je m'engageai à toute allure sur l'autoroute de la Capitale. Lorsque je regardai à nouveau dans le rétroviseur, je remarquai que le 4X4 se rapprochait dangereusement, poursuivi par le van de mes nouveaux colocataires qui roulait un peu plus loin derrière. À la dernière minute, je bifurquai dans la sortie du boulevard Wilfrid-Hamel, tandis que les deux autres véhicules

continuaient leur course sur l'autoroute. C'est à ce moment que mon téléphone cellulaire sonna. Je fouillai dans mon sac et répondis :

—Quoi ?

—*Preciosa...*

C'était le Mexicain. Sa voix était calme, mais il semblait mécontent. Je raccrochai, enfonçai la pédale de vitesse dans le fond et tournai dans la cour du Motel Hamel. Je freinai, sortis de la voiture sans refermer la portière ni même arrêter le moteur, et courus jusqu'à la réception du motel, en regardant vers la station-service. Ce faisant, je constatai qu'il n'y avait aucun camion dans la cour. Alors que j'entrai dans le motel en trombe, Carl vint vers moi en parlant rapidement :

—Le camion est arrivé. Il s'est stationné près des réservoirs. Je pense qu'ils ont siphonné de l'essence. Ils viennent juste de partir, m'indiqua-t-il en pointant vers l'est.

—Il a l'air de quoi, le camion ? m'enquis-je, le souffle court.

—Camion-citerne ! Il doit pas y en avoir des tonnes à cette heure-ci !

—MERCI!! lui criai-je en quittant les lieux.

Je repris Hamel, direction est, puis aperçus au loin un gros camion qui s'engageait sur Saint-Sacrement. J'accélérai et tentai de réduire la distance qui m'en séparait, jusqu'à ce qu'il tourne dans le parc industriel Duberger. Comme je dus ralentir pour tourner le coin, je le perdis momentanément de vue. Une fois dans le parc, le camion s'était volatilisé. Je roulai tranquillement en regardant de tous côtés, dans l'espoir de l'apercevoir. Tapant rageusement sur le volant, je jurai à haute voix en me maudissant d'être restée tranquille à la maison au lieu d'aller surveiller la station-service.

Soudain, un immeuble attira mon attention. Reconnaisant les alentours, une idée m'effleura l'esprit. Je manœuvrai dans le parc, jusqu'à ce que je trouve l'endroit que je cherchais. Mon intuition fut bonne : le camion était garé dans le stationnement du bâtiment gris démunie de toute fenêtre, sur lequel était écrit le mot BORG en lettres rouges. Il s'agissait de l'immeuble voisin du quartier général du Mexicain.

Je garai ma voiture dans la rue, sortis et sprintai sur le côté de la bâtisse. Je longeai le mur latéral, puis l'arrière du bâtiment, et me rendis jusqu'à la benne à ordures. En me rapprochant, je perçus un bruit de moteur qui tournait ainsi que des voix d'hommes. Je m'accroupis donc près de la benne et jetai un coup d'œil.

L'endroit était beaucoup plus animé que lorsque j'avais visité la salle des photographes dans le quartier général. À l'intérieur de l'immeuble, un groupe d'hommes s'activaient autour du camion-citerne, dont la pompe était reliée à un énorme réservoir, où était probablement déversée l'essence volée à la station-service. Au fond de l'immeuble, de gros caissons de bois étaient chargés sur un chariot élévateur et déplacés à l'extérieur, à la lisière du bois, où était garée une semi-remorque blanche non identifiée. Une fois le camion-citerne vide, un long tuyau fut installé, de façon à relier le réservoir à la semi-remorque.

Du mouvement à la porte de garage attira mon attention. Un attroupement silencieux en sortait. Mon sang se glaça dans mes veines quand je vis apparaître une douzaine de jeunes filles, âgées entre quinze et dix-huit ans, escortées par un groupe d'hommes armés. Entassées les unes contre les autres, elles avaient le regard vide, les jambes flageolantes et semblaient éprouver de la difficulté à marcher. Voyant que certaines étaient soutenues par les hommes,

je compris qu'elles étaient intoxiquées. Après que la porte arrière de la semi-remorque se soit ouverte dans un grincement de métal, deux hommes firent glisser une plaque de chargement pour permettre aux filles d'y monter. Je les épiai, jusqu'à ce que je les voie disparaître dans le noir.

D'autres femmes, celles-là un peu plus âgées, sortirent du garage. Soudain, l'une d'entre elles tenta de s'enfuir en courant vers les bois. Peine perdue, car l'un des hommes la rattrapa en l'empoignant par les cheveux. La démarche chancelante, la femme tomba à la renverse. Sans la moindre précaution, l'homme la tira brutalement sur le sol en lui donnant des coups de pied dans le ventre. La pauvre se débattait mollement, en tentant de cacher son visage avec ses bras. Étonnamment, elle ne criait pas. Je compris pourquoi quand je vis un morceau de ruban industriel collé sur sa bouche.

Dès lors, il se passa deux choses. D'abord, parmi le groupe de femmes, je reconnus Vanessa, juste avant qu'elle ne disparaisse dans la remorque. Ensuite, nous entendîmes un bruit assourdissant. On aurait dit du métal qui se fracasse contre du métal. Aussitôt, les hommes se précipitèrent à l'avant de l'immeuble. Je vis certains d'entre eux sortir un revolver qu'ils gardaient jusqu'alors caché sous leur veste.

Je levai les yeux pour jeter un œil sur la fenêtre du deuxième étage de l'immeuble voisin. Comme elle était teintée, je ne pouvais voir à l'intérieur. Sachant que plusieurs appareils photo et jumelles étaient braqués sur la cour, je pris une grande inspiration et sprintai vers la remorque. En m'engageant sur la plaque de chargement, j'examinai brièvement la rue, où j'aperçus l'utilitaire sport des rappeurs blancs couché sur le flanc, le parebrise éclaté. Le 4X4 avait été embouti par le van crasseux de *M pour Métal*, et une bagarre avait éclaté au beau milieu de la rue. Les gars criaient, se cognaient, se mordaient et se griffaient. C'était le bordel !

Je sautai dans la remorque avant que les hommes ne remarquent ma présence. L'intérieur était sombre. Lorsque mes yeux s'habituerent à la noirceur, je commençai à distinguer des corps étendus par terre. Je me penchai et avançai tranquillement à tâtons, en appelant Vanessa à voix basse. Chemin faisant, je croisai des visages blafards, contusionnés, et des yeux éteints. Finalement, je trouvai Vanessa au milieu de la remorque.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Toi aussi, ils t'ont kidnappée ? me dit-elle d'une voix affolée.

Assise par terre, ses vêtements étaient sales et elle agrippait ses genoux tellement fort que ses jointures en étaient blanches. Ses cheveux étaient entremêlés et du mascara avait coulé sur ses joues. La lumière dans ses yeux avait disparu. Elle ressemblait à un petit animal sauvage pris en cage.

— Je suis venue te sortir de là, l'informai-je.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne sais... je ne sais pas où ils nous emmènent. Ils... Ils...

Sa respiration était saccadée, comme si elle se retenait pour ne pas fondre en larmes. Puis elle se mit à hyperventiler. Pour la calmer, je passai mon bras autour de ses épaules et la serrai doucement. Soudain, des hommes apparurent à l'entrée de la remorque et refermèrent la porte dans un grand grincement de métal. Du coup, nous fûmes plongées dans le noir.

JOUR 9

Sandy Love retrouvée

Je combattis la fatigue du mieux que je pus. Mais après un long moment de bercements à bord de la semi-remorque, je tombai endormie, passant du sommeil à la somnolence. Difficile de dire combien de temps, exactement, nous sommes restées dans le véhicule.

Peu après notre départ, j'avais entendu des bruits sourds : *po-pom, po-pom, po-pom*. On aurait dit des battements de cœur. J'avais reconnu le bruit pour l'avoir déjà entendu à plusieurs reprises. C'était celui émis par les roues des véhicules qui passent sur les joints de chaussée du pont Pierre-Laporte. Lorsque ces bruits avaient cessé, le camion avait bifurqué légèrement vers la droite, ce qui nous avait fait glisser légèrement vers la gauche. Ainsi, nous avions pris la direction de Montréal.

À ce stade-ci du voyage, je n'étais plus en mesure de nous situer. Si nous étions passés par Montréal, voilà longtemps que cette ville était derrière nous. Je me réveillai pour de bon et de la façon dont mon ventre grondait, je jugeai qu'il devait être aux environs de midi. Il y avait sûrement huit ou dix heures qui s'étaient écoulées depuis que nous avions quitté Québec. Depuis un moment, la semi-remorque avançait et freinait par petits intervalles.

Alors que nous étions toujours plongées dans le noir, les filles commençaient à se réveiller. Pendant que certaines sanglotaient, l'une se mit à vomir. Aussitôt, une odeur nauséabonde se répandit dans la remorque. Il y eut ensuite de plus en plus de pleurs et de gémissements. Après qu'une fille qui se trouvait dans le fond se soit mise à crier et à donner des coups de poing sur les murs du camion, une voix douce et apaisante s'éleva dans le noir, ce qui parvint à la calmer. Quelques instants plus tard, Vanessa se mit à grelotter à côté de moi.

— Ça fait combien de temps qu'ils te tiennent en otage ? lui demandai-je.

— J'sais pas... Quatre jours ? murmura-t-elle en claquant des dents.

— Y'a des petites filles qui sont là depuis un boutte, laissa entendre une voix rauque tout près de nous. Sont pas mal amochées. Y'en a une qui est pu capable de parler pantoute. Dieu sait ce qu'ils ont pu lui faire, toussa la voix.

— Est-ce que quelqu'un sait où on va ? demandai-je. Les hommes ont-ils dit quelque chose à ce sujet ?

— En enfer... répondit la voix rauque. On va probablement être vendues dans un bordel clandestin.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, priai-je Vanessa en me tournant vers elle.

— Je dansais au Moulin. Après mon show, Jack m'a fait venir dans son bureau. Quand je suis rentrée, il y avait lui, Mario, Marco, et deux hommes que je ne connaissais pas, commençait-elle.

— Des Anglais ?

— Oui, c'est ça. Lorsque je suis entrée, ils discutaient entre eux. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, parce qu'ils parlaient en anglais. Jack avait l'air fâché. À un moment donné, il s'est mis à crier et à frapper sur son bureau. Son visage était tout rouge tellement il était en colère. Ensuite, les Anglais m'ont pris par le bras et m'ont emmenée dans une voiture, puis dans un motel miteux, poursuivit Vanessa, la voix tremblante. Là-bas, il y avait un homme...

Elle s'arrêta là, prise de sanglots. Je la pris donc dans mes bras et la berçai doucement en lui caressant les cheveux pour la consoler. Après des heures d'attente interminables, le camion s'immobilisa enfin. Nos ravisseurs nous laissèrent poiroter une heure de plus, jusqu'à ce que nous entendîmes un bruit de manivelle et de chaînes provenant de l'avant de la remorque. Puis enfin, la porte s'ouvrit.

Alors que nous étions momentanément aveuglées par la lumière, des hommes parlant anglais apparurent au bout du véhicule. Une fois la rampe de métal mise en place, ils firent descendre les filles, dont la plupart se tenaient debout. Avant de sortir, je rabattis la capuche de mon chandail sur ma tête et pris Vanessa par les épaules. Elle avait les yeux creux, le regard apeuré, et le mascara qui avait coulé sur son visage avait séché en croûtes. Nous nous immisçâmes au milieu du groupe, en bas du camion, d'où je pus inspecter les alentours.

Nous nous trouvions à l'intérieur d'un énorme entrepôt au plafond très haut. Sur les planchers en ciment, on pouvait voir des lignes peintes. On aurait dit des rues. À l'extérieur de ces lignes se trouvaient des poutres de métal qui montaient jusqu'au plafond, recoupées de plateformes de différentes couleurs. Sur l'une d'elles gisait le squelette d'une voiture dépourvue de ses panneaux extérieurs, comme si un gang était passé et n'avait laissé que la charpente du véhicule.

Cinq hommes vêtus d'un uniforme bleu nous encerclaient. Le regard menaçant, ils nous mataient de la tête aux pieds, en s'attardant irrespectueusement sur nos parties intimes. L'un d'eux alla même jusqu'à empoigner sans vergogne les seins d'une jeune fille de quinze ans, qui se débattit en lâchant un cri de panique. Cela n'eut pour effet que de faire rigoler nos gardiens. Un sixième homme, portant un pantalon beige et un grand manteau rouge, aboya un ordre en anglais et nous fûmes poussées sans délicatesse vers le fond de l'usine. Lorsque l'homme se retourna, j'aperçus le logo des *Red Wings* sur le dos de son manteau. Nous passâmes ensuite à côté d'une autre semi-remorque, remplie, celle-là, de caissons de bois identiques à ceux que j'avais vus dans l'immeuble BORG. Les hommes qui la vidaient nous jetèrent un coup d'œil intéressé en nous reluquant de la tête aux pieds, comme si nous étions de la marchandise dont ils disposeraient bientôt à leur guise.

L'homme au blouson rouge nous mena à une porte située au fond de l'entrepôt. À travers de grandes fenêtres, je distinguai des espaces de bureaux vides. Les murs qui jadis, avaient dû être blancs, étaient striés de traces grises et de plusieurs couches de poussière. Puis, comme si on les avait défoncés à coups de poing, ils comptaient plusieurs trous. Quant au tapis gris, celui-ci était brûlé et taché à divers endroits.

Je baissai la tête devant les hommes qui montaient la garde devant la porte, pour ne la relever qu'une fois dans le bureau. Ce faisant, je tombai face à face avec Sandrine Plamondon, qui planta son regard dans le mien. Lorsqu'elle me reconnut, ses yeux s'agrandirent de surprise. N'ayant pas eu le temps de remarquer qu'elle tenait un revolver à la main, je ne la vis pas prendre son élan et m'écraser la crosse de son arme dans la figure. Après avoir ressenti un éclair de douleur, un goût de sang me monta à la bouche. Et tout devint noir.

Je revins à moi avec un mal de tête effroyable. Alors que mon nez me faisait horriblement souffrir, je n'arrivais pas à ouvrir complètement les yeux. Lorsque je voulus lever la main vers mon visage, je ne parvins même pas à bouger les bras. Quelques instants plus tard, je compris

que j'étais assise sur une chaise et que j'avais les mains attachées dans le dos. Lorsque je tentai à nouveau d'ouvrir les yeux, la pièce où je me trouvais tanguait tellement que je faillis vomir.

Puis, entendant des voix non loin de moi, je reconnus celle de Sandrine Plamondon. Elle parlait rapidement et son timbre de voix était dans les aigus. Visiblement, elle était en colère. Quand je réussis finalement à entrouvrir les yeux, je constatai que j'étais dans une petite pièce compacte. Il y avait une porte fermée à ma gauche et un bureau d'ordinateur à ma droite. Pour ma part, j'étais attachée à une chaise à roulettes, tandis que Sandrine Plamondon me faisait dos. Elle portait ses cheveux noirs en chignon, un veston noir, une jupe cintrée de la même couleur, et des talons aiguilles vertigineux. Elle discutait avec deux hommes, ceux-là mêmes que j'avais pris pour des gardes du corps.

À nouveau, je fus prise d'un haut-le-cœur. Après que j'eus vomi par terre, tous se retournèrent à l'unisson vers moi. Sandrine me regardait avec des couteaux dans les yeux. Pendant que les deux hommes entreprirent de quitter la pièce, elle s'assit sur une chaise et croisa élégamment les jambes sans me lâcher des yeux. Sa façon de bouger, lente, ondulante et fluide, me faisait penser aux mouvements d'un serpent.

— J'ai cru qu'ils t'avaient enlevée, lui dis-je avec difficulté.

À chaque mot que je prononçais, tout mon visage m'élançait. Puis, entre deux hauts le cœur, j'ajoutai : « Je te cherchais ».

— Pauvre conne ! me balança-t-elle avec mépris. Il fallait que tu viennes fourrer ton nez dans mes affaires.

— Qu'est-ce que tu fais, Sandrine ? Qu'est-ce qui va arriver aux filles ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine, et me répondit d'une voix détachée :

— Quand je te regarde, je vois une petite fille de riches. Une petite fille qui a tout eu dans la vie, pendant que moi, je recevais des coups de poing de mon père en cadeau. Pour ce qui est de ma mère, elle était juste bonne à me brûler avec ses butchs de cigarettes. Elle était jalouse, peux-tu croire ça ? ricana-t-elle méchamment. Elle disait que j'étais le chouchou de mon père.

Cela dit, elle se leva et fit le tour du bureau. Encore cette démarche de serpent : gracieuse, mais toujours prête à attaquer. Elle ouvrit un tiroir, en tira une petite mallette qu'elle déposa sur le bureau puis poursuivit tristement en disant :

— Je voulais juste devenir danseuse, mais on m'a refusé ce droit. Même si j'ai travaillé comme une folle, pour y parvenir, et même si j'ai fait un tas de sacrifices, j'y ai pas eu droit, alors que les petites filles de riches comme toi, elles, y ont eu droit, ajouta-t-elle en levant les yeux vers moi.

Sur ces mots, elle ouvrit la mallette devant elle pour en extirper une seringue et une petite fiole remplie d'un liquide transparent.

— Pourquoi elles ? lança-t-elle d'une voix froide. Pourquoi elles, et pourquoi pas moi ?

— Ne fait pas ça, Sandrine. Tu peux encore tout arrêter, murmurai-je dans un souffle tout en crachant du sang par terre.

— Pauvre CONNE ! s'emporta-t-elle en tapant des deux poings sur le bureau. Tu ne comprends RIEN !

Elle s'empara d'une chaise et la lança contre le mur en hurlant :

— Je ne serai plus jamais PAUVRE !

Des larmes coulaient sur ses joues et ses mains tremblaient. D'un mouvement de hanches, elle s'approcha de moi, serra les poings et m'assena un coup dans le ventre. Mon corps se plia en deux sous l'impact, pendant que ma chaise roula jusqu'au mur. Heureusement, mes bras attachés dans le dos m'empêchèrent de tomber vers l'avant. J'avais la bouche grande ouverte, mais aucun son n'en sortait. Ma cage thoracique se soulevait en soubresauts, à la recherche d'oxygène. Or, aucun air ne pénétrait dans mes poumons. Soudain, des points noirs apparurent devant mes yeux.

Sandrine retourna derrière le bureau et saisit à nouveau la seringue, qu'elle remplit avec le liquide transparent. Elle sortit ensuite un tube en caoutchouc, referma la mallette et me dit :

— Tu n'aurais pas dû fourrer ton nez dans mes affaires. Je vais me débarrasser de toi une fois pour toutes !

Lorsque je réussis enfin à retrouver mon souffle, j'arrivai à redemander d'une petite voix :

— Qu'est-ce que tu vas faire aux filles, Sandrine ?

— TA GUEULE !, cria-t-elle. C'est juste de la *business*, *bitch* ! Les filles, c'est des droguées. Des déchets humains. Elles savent même pas ce qui se passe.

— Ce sont des filles qui souffrent, Sandrine, des filles comme toi.

— Quand j'aurai mon cash, rétorqua-t-elle en s'avançant vers moi pour me gifler, je vais me câlisser pas mal de ce qu'ils feront avec elles. C'est que des pauvres filles. Un jour ou l'autre, quelqu'un aurait fini par les ramasser.

Postée devant moi, elle donna deux pichenottes sur la seringue, à la manière d'une infirmière. Elle baissa son regard vers moi et me dit avec arrogance :

— C'est fini, pour moi, la vie de MARDE ! À partir de maintenant, je vais faire du FRIC.

Les yeux mauvais, elle garrotta mon bras gauche avec le tube en caoutchouc, puis me demanda avec un sourire méchant :

— As-tu déjà essayé ça, de l'héroïne ? Tu vas voir, tu vas aimer ça. J'en ai mis une bonne dose pour que tu l'essaies comme il faut.

Lorsque son rire éclata dans la pièce, mon sang se glaça dans mes veines.

— Si tu survivs à ça, continua-t-elle, tu vas voir qu'on devient vite accroc.

Le garrot en place, elle saisit mon avant-bras et me regarda droit dans les yeux.

— Quand ils vont te passer dessus les uns après les autres, tu vas vite devenir dépendante de cette merde... Tu vas supplier pour qu'on t'en redonne, encore et encore...

Lorsqu'elle approcha la seringue de mon bras, je lui mordis la main de toutes mes forces. Du coup, elle se mit à crier et la seringue lui glissa des doigts. Elle tenta de se dégager, mais je tins bon. Lorsqu'elle se releva pour faire marche arrière vers le bureau, ma chaise se mit à rouler avec elle. Avec sa main libre, elle appuya sur mon nez. Quand je sentis une douleur vive me traverser le visage, je me mis à crier et lâchai prise. Aussitôt, elle en profita pour m'assener alors un coup de pied sur le genou. À nouveau, ma chaise se propulsa dans la pièce avant de frapper contre le mur.

Sandrine ramassa ensuite la seringue et bondit dans ma direction. Comme mes jambes étaient attachées ensemble, mais pas à la chaise, je pus les lever devant moi et les lui balancer directement dans le ventre. Pliée en deux, elle recula. Ce faisant, je l'entendis chercher son souffle, comme moi précédemment. Lorsqu'elle releva la tête vers moi, je me positionnai sur

mes pieds et fis un bon vers l'avant. Aussitôt, nous tombâmes sur le sol ; elle d'abord, moi ensuite, suivie de la chaise. Alors que mon adversaire se démenait sous moi pour essayer de se dégager, ma tête atterrit sur sa cuisse, que je mordis à pleines dents. Elle lâcha un cri de mort et se mit à gigoter de plus belle.

Le sol se mit soudainement à vibrer. On aurait dit un tremblement de terre. Lorsque je levai la tête, Sandrine en profita pour me pousser. Elle parvint ensuite à se remettre sur pied, tandis que je me retrouvais couchée sur le côté, à même le sol. Elle me donna un coup de pied à l'épaule, me cracha au visage et gueula d'une voix hystérique :

— J'vais te faire la peau, *BITCH* !

Après quoi, une assourdissante sirène d'alarme retentit dans le bureau. Sandrine recula et se mit les deux mains sur les oreilles, pendant qu'elle criait de rage et bondissait sur la seringue qui avait glissé plus loin. Le visage déformé par la haine, elle s'approcha de moi, et me planta la seringue dans la cuisse, ce qui me soutira un juron. Nous entendîmes des coups de feu et des cris, et la porte du bureau s'ouvrit d'un coup. Je vis alors trois paires de bottes noires s'engouffrer dans la salle. Surprise, Sandrine s'était momentanément immobilisée. Puis, juste avant que les bottes ne l'atteignent, elle se jeta sur moi pour finir de m'injecter l'héroïne. Je levai un genou qui l'atteignit directement entre les deux yeux, puis la vis s'évanouir et retomber mollement sur le sol, juste devant moi. Je réussis à jeter un coup d'œil à la seringue qui, toujours plantée dans ma cuisse, n'y avait pas déversé son contenu. J'étais soulagée !

Plus tard, je me retrouvai assise à l'arrière d'une ambulance, enveloppée dans une couverture. Brian se tenait devant moi et me parlait doucement, pendant qu'un ambulancier soignait mon nez endolori.

— Ça va, *Tiger* ? me demanda Brian.

Affichant un pli au milieu du front, son visage était sérieux. Il promena son regard un peu partout sur le mien, qui devait faire peur à voir. Je fis oui de la tête et alors que j'essayai de me lever, l'anglais et l'ambulancier me forcèrent à me rasseoir. Ma tête se mit à tourner et j'eus soudain très chaud. Après un haut-le-cœur, je parvins à reprendre mon souffle. Voyant que je tentais de parler, Brian se pencha vers moi.

— Vanessa ? réussis-je à articuler.

— *She's all right*. On a elle, et autres filles aussi, répondit-il.

— Et Sandrine ?

À cette question, il hocha la tête.

— Elle est avec eux, dis-je faiblement. Elle recrute...

En disant cela, des larmes se mirent à couler sur mes joues et mon corps se mit à trembler. L'ambulancier resserra la couverture autour de mes épaules et me frotta le dos, pendant que Brian me fixait avec de son air toujours aussi sérieux. Il sortit un cellulaire de sa poche et fit un appel en s'éloignant de l'ambulance.

Il faisait nuit, et nous étions au milieu d'un parc industriel abandonné où on pouvait voir de nombreux immeubles délabrés et entendre le vent traverser les fenêtres éclatées et placardées. De la mauvaise herbe avait envahi les stationnements et des déchets jonchaient le sol. Le décor était désolant.

Les portes de garage de l'entrepôt où on nous avait trouvés étaient ouvertes. Des hommes en noirs sortis de camions arborant les lettres SQUAT s'activaient tout autour des voitures de

police, garées dans le stationnement. Sur l'une d'elles, je réussis à lire *Detroit Police*. Les hommes en uniforme entraient et sortaient de l'entrepôt.

— Les *Red Wings*, c'est une équipe de Détroit... dis-je à voix haute, pour moi-même.

— *Pardon me?* me demanda l'ambulancier qui se trouvait à côté de moi, avant que je lui fasse signe de laisser tomber.

C'est à ce moment que Brian revint vers nous. L'ambulancier ayant donné son accord pour qu'on m'emmène, les deux hommes me prirent sous les épaules et me remirent tranquillement sur pied. Je me mis à marcher péniblement, pendue au bras de Brian, qui m'escorta jusqu'à une voiture balisée. Il me fit assoir à l'arrière du véhicule, où un homme en uniforme occupait déjà le siège du conducteur. Brian s'installa sur celui du passager, puis nous quittâmes les lieux. Sourire aux lèvres, l'Anglais se tourna vers moi, me pointa du doigt et lança :

— Toi, *BIG trouble!*

— Vous nous avez suivis depuis Québec? m'enquis-je.

— *Yeah.*

— Vous avez suivi la remorque?

— *Yeah... But we lost you in Toronto*, m'expliqua Brian qui réfléchit quelques instants avant de traduire dans ma langue : on perdu camion à Toronto.

— Vous nous avez perdus à Toronto? m'exclamai-je, tandis qu'une douleur me traversa le visage. Je pris quelques petites inspirations rapides pour atténuer le mal et enchaînai en disant : alors, comment nous avez-vous retrouvés?

— *You*, dit-il après m'avoir pointée du doigt.

— Moi? répétai-je.

— Toi, et petit jupe... valida Brian avec un sourire espiègle.

— Quoi, ma petite jupe?

— *Check your pocket.* Regarde dans poche...

Je passai la main sur ma jupe, puis, dans ma poche arrière, trouvai un petit truc en métal, gros comme une tête de crayon Bic.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je en levant l'objet devant moi.

— *Transmitter.* Transmetteur? Nous peut suivre toi avec ça, expliqua Brian en reprenant l'émetteur.

— Et qu'est-ce qu'il fait là? Qui a mis ça dans ma poche? questionnai-je à voix haute, perplexe.

Le sourire étincelant de l'Anglais apparut alors et illumina son visage. Devant son regard rempli de sous-entendus, je me rappelai les mains du Mexicain sur mes fesses. Me voyant rougir jusqu'à la racine de mes cheveux, Brian éclata de rire.

— *We knew something was up.* On savait que bientôt descente. On a fait *bet*. Euh... comment on dit in *french*? Pari? Pari sur toi.

— Vous avez parié quoi, au juste? demandai-je en croisant les bras sur la poitrine. Si mon visage n'avait pas été aussi douloureux, j'aurais aussi froncé les sourcils.

— Mexicain dit que toi, toujours dans *trouble*. Alors il attache toi dans appartement, expliqua Brian en me faisant un clin d'œil. Mais toi venir quand même. Toi faire *James Bond thing*. Toi entre dans truck. Alors, nous suivre *truck... And here we are!*

Il m'indiqua ensuite que l'entrepôt était le centre de distribution des filles, qui s'y arrêtaient provisoirement avant d'être expédiées dans les différents bars de danseuses et établissements de prostitution du pays. On soupçonnait John Donovan, l'Américain dont la photographie était épinglée dans le quartier général de Québec, d'être à la tête de ce trafic. L'immeuble dans lequel nous avons été retrouvés appartenait cependant à un prête-nom, lequel se faisait présentement interroger. Les hommes que nous avons croisés dans l'entrepôt, ainsi que Sandrine Plamondon et les deux gardes du corps avaient également été arrêtés sur place. À titre de contact à Québec, Sandrine recrutait les filles dans cette ville. Pour leur part, les deux hommes s'occupaient de faire passer la marchandise aux États-Unis. Des cargaisons de drogue avaient également été saisies dans l'entrepôt.

Prévenue par les autorités canadiennes qui avaient sonné l'alarme lors du passage de la semi-remorque aux douanes, la police américaine avait orchestré le raid. Les enquêteurs ontariens, dont Brian faisait partie, avaient quant à eux donné un coup de main. Le but était de faire le moins de bruit possible, de façon à ce que le réseau de Québec ignore tout de l'affaire. Du moins, durant un temps, histoire de poursuivre les filatures durant encore un moment pour remonter jusqu'aux gros joueurs.

Nous roulâmes un moment sur l'autoroute, où il y avait très peu de trafic. Alors que le tableau de bord indiquait 22h30, je vis un panneau routier annonçant que nous approchions des douanes canadiennes. Nous nous dirigeons donc vers le poste de police de Windsor, où je fus interrogée une bonne partie de la nuit. Je dus remplir de nombreux documents et rédiger un rapport. Lorsqu'il fut temps, pour moi, d'être *expédiée* à Québec, on me fit patienter sur une chaise en plastique inconfortable, à même la salle d'attente.

Je somnolais lorsque quelqu'un s'assit à côté de moi. Je tournai la tête et rencontrai des yeux verts que je ne connaissais que trop bien.

— Qu'est-ce que tu fais là, bâillai-je.

— Je suis venu te chercher, répondit-il, comme s'il s'agissait d'une évidence.

ÉPILOGUE

Geneviève

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours été présente là où il y avait du trouble. Les choses arrivent toujours quand je suis là, ou je suis toujours là quand il arrive quelque chose. Ç'a toujours été comme ça.

Comme en ce moment, par exemple. Je sais que les embrouilles ne sont pas loin. Je suis debout sur une caisse de son pas très solide, dans un bar louche de Lévis, vêtue d'une combinaison vestimentaire très inconfortable. Et je me demande encore comment j'ai bien pu atterrir là. Une heure plus tôt, j'étais confortablement installée dans mon salon. En pyjama, j'avais un sandwich de beurre de peanuts à la main.

C'est le moment qu'ont choisi les cinq gars de *M pour Métal* pour assaillir mon salon comme un seul homme. Mike s'est emparée de la télécommande, Brun a déposé bruyamment une caisse de bière sur ma table à café et Rocky s'est arrêté devant moi, les mains sur les hanches, l'air mauvais.

—Té pô prête? a-t-il hurlé.

Un cri strident a alors retenti dans l'appartement. En voyant Vanessa, qui portait un kit de cuir noir très moulant, se tenir dans le vestibule, j'ai sauté de joie. C'est là qu'on a commencé à m'entraîner dans une tornade. Après m'avoir saucissonnée contre mon gré dans un ensemble de lycra noir deux fois trop petit pour moi, Vanessa s'est ensuite attaquée à mon visage à coups de fond de teint, de mascara, d'*eye-liner* et d'ombre à paupières, et a immobilisé mes cheveux dans les airs, à coups de fixatif. Lorsque je suis passée devant le miroir de la salle de bain, j'ai aperçu une poupée tout droit sortie d'un vidéoclip d'Alice Cooper.

Entraînée de force dans la camionnette sale des gars du band, je me suis retrouvée assise sur les genoux de *John Deere*. Rocky a pris l'autoroute Henri-IV, en direction du pont Pierre-Laporte. Pendant le trajet, Vanessa m'a raconté qu'après avoir été secourue à Détroit, elle a fait un court séjour au Saguenay, chez ses parents, où elle a assisté par hasard à un show des gars de *M pour Métal*.

—Ç'a été le coup de foudre instantané! m'a-t-elle lancé en papillonnant des yeux.

—Avec qui? lui ai-je alors demandé.

Puisqu'elle se contentait de me regarder avec un air perplexe, j'ai dû répéter:

—Avec lequel des gars as-tu eu un coup de foudre?

—Avec toute la bande! a-t-elle fini par me répondre. Ils cherchaient des filles pour danser sur le *stage* et faire les back vocal. Je CA-PO-TAIS! J'ai toujours rêvé de faire partie d'un band et de m'en aller en tournée. Je suis avec eux depuis ce jour-là.

Voilà comment je me suis retrouvée perchée sur le *stage*, des lumières aveuglantes braquées sur moi. En bas, je distingue à peine la faune de jeunes hommes tatoués aux cheveux longs, la testostérone dans le tapis. Vanessa se tient de l'autre côté de la scène et se trémousse, alors que depuis environ trente minutes, le barman nous envoie des *shooters* gratuits en nous adressant des clins d'œil suggestifs.

Lorsque les mecs commencent à jouer, la musique est tellement forte que j'ai l'impression que mes tympan vont saigner. Du coup, je me fourre deux doigts dans les oreilles. Soudain, Beaudoin me donne alors une tape sur les fesses. Si l'endroit n'était pas aussi bondé, je serais sûrement tombée face contre terre. Les gars qui se tiennent devant moi me repoussent sur la scène, en prenant bien soin de m'agripper les seins au passage. Je réussis à les repousser en montant sur une caisse de son et en donnant quelques coups de pied devant moi, ce qui a pour effet de les exciter encore plus.

Vanessa, elle, est magnifique. Elle fait virevolter sa queue de cheval dans les airs, brasse ses seins, bouge ses fesses et fait des clins d'œil ici et là dans la foule, en plus d'envoyer des becs soufflés. Puis elle reprend la séquence du début : queue de cheval, seins, fesses, clin d'œil et becs soufflés. Elle respalndit de bonheur et je suis très contente pour elle.

Pour ma part, j'ai retrouvé mon petit train-train quotidien et ma vie de détective privée. Après être revenue de Détroit, j'ai bouclé l'affaire de la station-service et Jean-Marc Bourgeois a été arrêté et reconnu coupable de vol d'essence et de voies de fait sur son collègue Étienne Nadeau. M. Denis Larose m'a remis ce qu'il me devait, plus des coupons-rabais valides pour obtenir de l'essence dans chacune de ses stations-service.

Lorsque les gars de *M pour Métal* ont appris que Sandrine Plamondon ne reviendrait pas, ils ont plié bagage et évacué mon appartement, après m'avoir payée en caisses de bière et en pizzas. Comme ils avaient fait installer le câble durant leur séjour chez moi, j'ai pu en profiter pendant quelques mois, prenant la chose comme un pourboire.

Mme Thérèse Paquette m'a appelé à plusieurs reprises, pour jaser. C'est elle qui m'a informée que les gars « pas propres » avaient emménagé dans l'appartement de Sandrine Plamondon, en haut de chez elle. Elle les visite de temps en temps, leur apporte des gâteaux et garde *Michel Louvain* à l'occasion, lorsque le band part en tournée.

Quand j'ai ramené la Lexus à Linda, elle m'a demandé de lui accorder un congé pour lui permettre de partir en vacances dans le sud avec « Monsieur le Ministre ». Lorsque je lui ai demandé lequel, elle m'a répondu :

—Tut tut ! Je peux pas dire. Lui être TRÈS connu. Et sa femme ne pas savoir que fréquente moi.

Bien sûr, je lui ai accordé son congé.

Lorsque les gars de *M pour Métal* ont quitté mon appartement, le Mexicain s'y est installé quelques jours. Pendant son séjour, j'ai peu ou presque pas porté de vêtements. Puis, un matin, il n'était plus là. Il a cependant « oublié » son pendentif sur mon oreiller.

Le deuxième set de *M pour Métal* est encore plus horrible que le premier. Les gars devant moi sont de plus en plus saouls et de plus en plus insistants. À un certain moment, l'un d'eux se propulse sur ma caisse de son. Aussitôt, je perds pied, effectue un vol plané et tombe tête première sur le *drum* de Mike.

La chanson se termine au même instant. Sans se regarder ni même se consulter, les mecs du band sautent dans la foule et une bagarre éclate. Des bouteilles se cassent, des injures se crient...

Lorsque Mike me pousse de son chemin pour suivre ses potes, je me retrouve à quatre

pattes sur la scène. C'est là que j'aperçois un visage familier dans la foule. Avant même que je puisse crier son nom, on me soulève par les épaules et on me pousse dans la loge, juste derrière la scène.

Puis Vanessa referme la porte derrière nous. Quand j'entends un déclic, je m'élance vers la porte et tire sur la poignée, qui est barrée de l'extérieur. Je frappe sur la porte en criant, tandis que Vanessa est assise devant un miroir et se remaquille.

— On est en sécurité, ici, m'assure-t-elle en retouchant son rouge à lèvres. T'inquiète pas pour eux. Ils font ça tout le temps.

Envahie par un sentiment de panique, je balbutie :

— Je crois que... je crois que...

Alarmée par le ton de ma voix, Vanessa se tourne vers moi et pose une main sur mon bras.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle en fixant ses grands yeux pétillants sur moi.

— Je l'ai vu...

Déglutissant péniblement, je me sens paralysée et surtout, impuissante. Des larmes coulent sur mes joues quand je dis enfin :

— C'était Geneviève.

